

RICE UNIVERSITY

**Représentation d'une « néo-humanité »  
chez Maurice Dantec, Michel Houellebecq et Jean-Christophe Rufin**

by

**Emilie Dejonckheere**

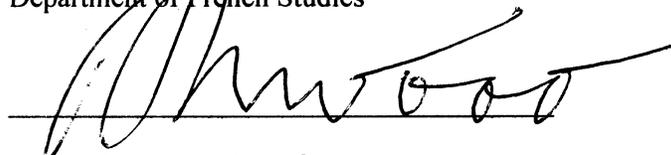
A THESIS SUBMITTED  
IN PARTIAL FULFILLMENT OF THE  
REQUIREMENTS FOR THE DEGREE

**Doctor of Philosophy**

APPROVED, THESIS COMMITTEE



Dr. Jean-Joseph Goux, Professor  
Laurence H. Fayrot Professor  
Department of French Studies



Dr. Philip R. Wood, Professor  
Department of French Studies



Dr. Jeffrey J. Kripal, Professor  
J. Newton Rayzor Professor  
Department of Religious Studies

HOUSTON, TEXAS

DECEMBER 2011

## Abstract

### **Représentation d'une « néo-humanité » chez Maurice Dantec, Michel Houellebecq et Jean-Christophe Rufin**

by

**Emilie Dejonckheere**

In this dissertation, we first propose to look at science-fiction as literary genre and consider the forefathers of Francophone science-fiction, determine the role of the twenty-first century writer and the role of literature in our society and future society. Secondly, we attempt a detailed textual analysis of selected works by authors Maurice Dantec, Michel Houellebecq and Jean-Christophe Rufin. Our focus lies primarily on the importance of language, its potential decline and how humans can still hope to redeem their lives with the medium of art. Finally, we consider the concepts of post-humanity, “end of humanity” and “end of history” in order to help establish criteria for a neo-humanity as described by the aforementioned novelists.



Hank Schyma, *Whale's Mouth at Sunset*

« La véritable joie de l'écriture est dans la possibilité de sacrifier un chapitre entier pour une seule phrase, une phrase entière pour un seul mot, de tout sacrifier pour un effet artificiel ou une accélération dans le vide. »

Baudrillard, *Cool Memories*

"Sorry... I was zoning out."

Steve E. Christensen

## Acknowledgements

Je remercie mon directeur de thèse, Dr. Jean-Joseph Goux

Je remercie mon comité de lecture: Dr. Philip R. Wood et Dr. Jeffrey J. Kripal

Je remercie Bénédicte Lebbe et Godfried Dejonckheere, Géraldine et Simon – ma famille, pour leur soutien sans cesse renouvelé

Loving thanks to Steve E. Christensen and his family

Chubbs, White Kitty, Petite, Black Cat and Other Kitty, Fickle, Dahlia, Mickey, Jack, George and Yorke [“My relationship with my cats has saved me from a deadly, pervasive ignorance.” ~ Bill S. Burroughs]

My true Honky Tonk friends

Les professeurs du département de French Studies ; Dr. Deborah Nelson Campbell, Dr. Bernard Arésu et Dr. José Aranda pour leurs précieux conseils ; Leticia Gonzales ; Le CSL et le LRC.

Je remercie Marila Gackowski-Goux, pour sa merveilleosité

Les êtres humains magnifiques de Sugarhill Studios et Zenfilm

Maurice G. Dantec, son épouse Sylvie et sa fille Eva, pour leur accueil chaleureux

Les musiciens et artistes de Montrose et d’ailleurs.

David Bowie et Roy Orbison

## Table of Contents

Abstract .....	iii
Acknowledgements .....	v
Table of contents .....	vi
List of abbreviations .....	viii
Preface .....	ix
I. INTRODUCTION <span style="float: right;">101010010100100110101010101010101010010100101001001</span>	1
II. Science-fiction, méta-code esthétique du futur <span style="float: right;">11101010010100101001001</span>	4
1. Pour une définition de la science-fiction .....	4
2. Take 1 Tablet daily .....	25
3. L'enjeu de la SF au XXIe siècle .....	35
4. Et si demain était déjà écrit? .....	42
III. Fin du temps des signes  Signe de la fin des Temps <span style="float: right;">110011010101010101</span>	47
1. Maurice Dantec : Agonie du Logos, Verbe désincarné .....	58
L'agonie du logos .....	58
Quand la machine voulait devenir Dieu .....	101
Alchimie du Verbe .....	122
2. Michel Houellebecq : Esthétique des apories humaines.....	130
Preliminaires .....	130
Mysticisme post-moderne .....	139
Rester vivant .....	147
Toute pensée émet un coup de dés .....	155
Constellation de la perspective .....	166
3. J.-C. Rufin : Globalia ou le totalitarisme « mou » .....	171
« In Globe we trust »: Liberty we bust .....	173
Don't worry, be happy [Sois vieux et tais-toi] .....	185
Zones interdites .....	196
A la recherche du monde perdu .....	201
Walden ou le retour à l'humanité .....	204

IV. Néo-humanité 1.0 ?	10101010110100010011010101010110101010100101001010011	209
1. Le post-humain	.....	211
2. Néo-humanité	.....	222
3. Fin de l’histoire et fin du monde	.....	227
V. CONCLUSION	10101010110100010011010101010110101010100101001010011	233
VI. BIBLIOGRAPHIE	11010101010110101010100101001010011101010010101101000	239

## Liste des abréviations

Les références aux ouvrages du corpus les plus souvent cités apparaîtront entre crochets sous leur forme abrégée, suivie d'un numéro de page.

### **Maurice Dantec**

COS *Cosmos Incorporated*

GJ *Grande Jonction*

### **Michel Houellebecq**

PI *La Possibilité d'une Ile*

### **Jean-Christophe Rufin**

GLO *Globalia*

## Avant-propos

Tout travail un peu approfondi requiert des recherches qui s'étalent dans le temps et dans l'espace. Ce temps et cet espace n'étant pas malléables à merci, il a fallu faire des choix et des concessions. Le parti que nous avons pris fut de se laisser tenter par la passion. Nous l'avons suivi à nos risques et périls. Nous avons lu, beaucoup lu, parce qu'au fond nous n'aimions pas tellement la vie. La vie nous aimait, elle. Alors, il était plus convenable de rester vivant, comme disait l'autre.

Ce travail est l'effort d'une recherche qui se veut toujours en mouvement.

Nous ne tenons pas notre cigarette entre l'index et l'annulaire, ni ne portons de lunettes noires, ni sommes à même de nous engager comme médecin auprès de *Médecins Sans Frontières*.

Nous connaissons à présent un peu mieux Mr. Rufin, Mr. Dantec et Mr. Houellebecq. Nous apprécions aussi leur mystère.

La lumière nous l'avons vue, à plusieurs reprises. Puisse-t-elle encore se manifester souvent.

## I. Introduction

L'histoire de ce travail est le récit d'une série de coupures, qui, comme on peut le deviner, ne furent pas nettes. Ce travail est aussi le témoin d'une série d'événements qui se suivirent dans une linéarité de causes et de conséquences, de réflexions et de recherches, de questionnements et de réponses. L'écriture linéaire n'étant pas notre choix de prédilection, il aurait fallu que ces pages écrites puissent vivre dans une réalité augmentée, puissent être interactives et modulaires, permettant le renvoi à d'autres pages, à d'autres écrits, à d'autres neurones, dans la complexité qu'est le raisonnement d'un esprit en constante ébullition. Mais pour la simplicité de l'entendement, nous nous sommes soumis à la contrainte du « tout a un commencement et tout a une fin » Nous osons espérer à la nature convaincante et assidue de notre recherche, à une contribution académique engageante. Quoi qu'il en soit, une percussion s'est bel et bien produite au sein même de notre philosophie de vie. Rien ne sera plus jamais pareil.

Dantec nous a traumatisés. Houellebecq nous a émus. Rufin nous a laissé sur notre faim poétique.

Cette thèse qu'un cerveau – éprouvé par des troubles existentiels, torturé par le désir de donner un sens aux mécanismes d'une société engendreuse de confusion et d'incompréhension, en proie au désir de pouvoir un jour donner son *moi* en pâture aux cancrelats et acariens pullulant dans l'effervescente cité houstonienne, souffrant d'un besoin de reconnaissance désespéré et désespérant, mais qui

s'anime et se réjouit aussi rapidement que ses connections synaptiques – cogita depuis de nombreuses années.

Dans un souci de synthèse et d'homogénéité, nous avons choisi de diviser ce travail en trois grandes parties :

Notre première partie constitue une entrée en matière où nous proposons de considérer la *science-fiction* comme genre littéraire à part entière. Dans cette première partie, nous exposons les origines du roman d'anticipation, ses débuts difficiles mais néanmoins prometteurs et rendons hommage aux précurseurs du genre de langue francophone.

Nous consacrons notre deuxième partie à une analyse détaillée de trois textes en considération : *Grande Jonction* de Maurice G. Dantec, *La Possibilité d'une Ile* de Michel Houellebecq et *Globalia* de Jean-Christophe Rufin. Chez Maurice Dantec, nous attachons une attention toute particulière au « logos ». Le texte de Michel Houellebecq nous donne l'occasion de présenter singulièrement les conflits et contradictions insolubles de la condition humaine. Notre analyse de *Globalia* nous emmène dans les confins totalitaires de notre société contemporaine. Le fil directeur de ces analyses textuelles détaillées est intentionnellement tissé de fibres thématiques analogues dans nos trois textes : la constatation d'une perte (logos, amour, liberté) affectant l'être dans son essence et impliquant subséquemment une dévolution, dégénérescence ou obsolescence irréversible. Face à cette néantisation ontologique de l'être humain,

l'accomplissement de l'écriture se révèle comme possibilité unique de rédemption.

Finalement, nous ouvrons notre étude essentiellement littéraire à une réévaluation scientifique et philosophique des notions d'homme et d'humanité dans la prospective d'une néo-humanité, de la fin du monde et de la fin de l'histoire.

## II. Science-fiction, méta-code esthétique du futur

*Quand on aime la vie, on ne lit pas.*

Michel Houellebecq

Ce chapitre se consacre premièrement à circonscrire le terme et le genre « science-fiction ». Brièvement, nous aborderons ses origines et la place que ce genre occupe dans le domaine de la littérature en général. Deuxièmement, il s'agira de prendre en compte les précurseurs du genre dans la littérature française et noter comment ces derniers ont influencé les romanciers contemporains que nous étudions, c'est-à-dire Maurice Dantec, Michel Houellebecq et Jean-Christophe Rufin. Dans un troisième temps, nous proposons de considérer la fonction de la littérature dans notre société actuelle et tenterons de définir le rôle de l'écrivain du vingt-et-unième siècle.

### 1. Pour une définition de la science-fiction

Les théoriciens de la littérature et auteurs critiques ont admis qu'il est vraiment difficile de donner une définition irrévocable de la « science-fiction ». Comme le souligne James Dunn, définir la science-fiction, c'est comme tenter de « mesurer les propriétés d'un électron, la mesure ne portant pas sur un objet solide, mais sur

un nuage fin ». <sup>1</sup> Nous considérons la science-fiction comme un genre littéraire, mais certains refusent de la regarder comme un genre à part entière ; d'autres la préfèrent dans la catégorie du sous-genre, c'est-à-dire une branche de la littérature fantastique. Comment pouvons-nous expliquer ces inconsistances ?

Tout d'abord, la difficulté de classification réside dans le fait que la science-fiction ne se limite pas qu'à la « littérature ». Elle a d'autres moyens d'expression, tels que le cinéma, les séries télévisées, les bandes-dessinées (qui elles aussi voudraient se faire accepter comme genre littéraire), les mangas ou les jeux-vidéo. En comparaison donc, la littérature de science-fiction a vraiment du mal à acquérir une place digne au sein de l'art littéraire. Nous pouvons même dire que cette difficulté est d'autant plus présente en France qu'aux Etats-Unis que le genre connaît une plus longue et plus ample tradition que dans l'Hexagone.

Une autre explication est l'origine assez singulière de la SF. En effet, les premières parutions de science-fiction se trouvaient principalement dans des *pulps*, ces magazines dont le coût ne dépassait pas dix centimes et dont le succès était attribué aux couches populaires de la société. Il ne s'agissait donc vraiment pas de « grande littérature » et par conséquent ne suscitèrent qu'un très faible intérêt académique. Néanmoins, remarque James Dunn, il y avait bien des fans et

---

<sup>1</sup> Dunn, James. In the *Introduction to Speculations on Speculation*. p. ix. [ma traduction]

« certains érudits et professeurs reconnaissent que certains textes avaient été écrits avec compétence et intelligence, et même occasionnellement avec grâce. »<sup>2</sup>

A cause de cette association avec la culture de masses, qui perdure, la SF ne prend décidément pas son envol en tant que genre littéraire et est reléguée dans une catégorie fourre-tout que l'on nomme la « paralittérature », au même titre que le roman-feuilleton, le roman rose et même la chanson populaire. Comme son nom le désigne, la paralittérature est une littérature qui est « à côté » ou « en dehors », en marge de la norme donc. Marc Angenot explique que « la paralittérature s'inscrit en dehors de la clôture littéraire comme une production tabou, interdite, scotomisée, dégradée peut-être, tenue en respect, mais aussi riche de thèmes et obsessions, qui dans la haute culture, sont refoulés. »<sup>3</sup> Avec de telles connotations, il n'est pas surprenant que la SF ait ses disciples et ses détracteurs. Ce constat s'applique aussi à la consommation de la paralittérature. Il faut admettre que la « consommation paralittéraire paraît échapper à la conscience claire, c'est une consommation refoulée socialement ou psychologiquement. La « haute littérature », accompagnée du murmure tumultueux de la critique ne cesse par contre de se penser elle-même. La paralittérature semble privée de *cogito* culturel. »<sup>4</sup> Cela étant dit, la présence même de la science-fiction au sein du corpus littéraire, même dans l'absence d'un *cogito* est révélatrice de l'état psychique d'une société.

---

<sup>2</sup> Ibid.

<sup>3</sup> Angenot, Marc, *Qu'est-ce la paralittérature ?* Etudes Littéraires, Vol. 7, n° 1, 1974, p.10.

<sup>4</sup> Ibid p.22.

Au parcours un peu boiteux de la science-fiction, il faut ajouter que ni la distribution ni le rayonnage des livres de ce genre n'ont jamais clairement été délimités. Le livre de science-fiction, qui n'est pas de la science, ni de la littérature fantastique, se retrouve un peu perdu ou relégué dans le coin mal éclairé d'une librairie avec les inclassables. On doit assurément attribuer cela à une certaine ignorance, qui de temps en temps est justifiable, pour les raisons que nous allons expliquer sous peu. Alexandre Hougdron, qui consacre un livre entier à l'étude de la place de la science-fiction dans la société remarque que « le petit nombre de librairies et d'officines spécialisées qui alimentent ces passionnés de « spécialités » font parfois aussi commerce de tout ce qui est « bizarre » ou hors norme, et les revues fantastiques y côtoient les magazines sado-masochistes sur le *bondage* et les fétichismes érotiques en tout genre. »<sup>5</sup>

En ce qui concerne les auteurs que nous étudions, nous n'allons pas nécessairement les retrouver au rayon science-fiction, rarement en fait, sauf Dantec peut-être, plus récemment et plus logiquement aux Etats-Unis en traduction anglaise, limitée à trois œuvres : *Babylon Babies*, *Cosmos Incorporated* et *Grand Junction*, dont le contenu est clairement SF (encore que ses livres ne soient pas facilement disponibles et qu'une commande doit être passée la plus part du temps). Il ne faut pas oublier le fait que les premiers écrits de Dantec, notamment *La Sirène Rouge* en 1993, suivi de *Les Racines du Mal* en 1995, étaient plutôt des « polars », entre le roman policier et la « série noire ». Ce qui

---

<sup>5</sup> Hougdron, Alexandre. *Science-fiction et société*. p.268

justifierait donc cette classification par défaut. Les œuvres de Houellebecq sont clairement des romans dans leur acception classique, sans oublier quelques recueils de poésie. *La Possibilité d'une Ile* est donc bien (juste) un roman. Il en est de même pour Jean-Christophe Rufin, que l'on ne peut pas du tout classer comme un auteur SF, étant avant tout un écrivain de romans d'aventures ou récits de voyage, historiques et politiques.

Pour pouvoir « reconnaître » la science-fiction, il faut avant tout pouvoir la définir concisément, et comme nous l'avons mentionné, ce n'est pas une tâche simple. Toutefois, Jacques Sadoul, directeur de collection et auteur de *l'Histoire de la science fiction moderne* (1973) – livre qui aurait notamment contribué à une meilleure réception et un respect du genre sur le continent européen – propose de définir la SF comme « une branche de la littérature de l'imaginaire qui propose une explication rationnelle aux merveilles qu'elle décrit. »<sup>6</sup> L'auteur insiste bien sur le mot « rationnelle », pour le distinguer du mot scientifique car, nous dit-il, « il n'y a jamais de science dans la SF, tout au plus une spéculation sur des techniques existantes ou à venir. »<sup>7</sup> Le fantastique, quant à lui, ne requiert pas d'explication rationnelle. Outre sa description de la science-fiction, Sadoul fait bien de distinguer aussi le fantastique – qui est donc assez proche de la SF à l'exception de l'explication rationnelle – et un « autre rameau, nommé *fantasy*, qui emprunte des thèmes et éléments à la fois à la SF et au fantastique. »

---

<sup>6</sup> Sadoul, Jacques. *Une histoire de la Science-Fiction*. Volume 1. p.5

<sup>7</sup> Ibid.

La science-fiction porte de nombreuses dénominations (qui peuvent ajouter à la confusion): fiction spéculative, merveilleux scientifique, anticipation scientifique (équivalent français pour science-fiction à ses débuts) et anticipation tout court. Les spécialistes SF n'oublient pas de souligner que la science-fiction est aussi composée de sous-genres tels que le *space opera* (*Star Wars*) ou le *cyberpunk*. Un bon nombre de romans de Maurice Dantec seront d'ailleurs catégorisés comme « cyberpunk » par la critique et les journalistes, en ce sens que ses romans se rapportent à une narration dystopique, combinant les thèmes « cyber » comme l'intelligence artificielle, le virus informatique, etc.

Ce que nous venons d'énoncer précédemment ne fait que confirmer que ce mot « science-fiction » est vraiment trompeur et même si notre but n'est pas de faire une rétrospective de ce genre narratif, il nous semble intéressant de préciser ce contexte pour se poser la question de la santé de la science-fiction en France. Précisons aussi que pour éviter la confusion dans les termes et afin d'homogénéiser notre étude, nous serons amenés à parler de Dantec, Houellebecq et Rufin comme des auteurs de science-fiction, mais ce serait une erreur de les considérer comme tels. Ce sont des romanciers avant tout, qui eurent l'ingéniosité d'incorporer des éléments propres à ce genre littéraire dans leurs œuvres.

« *Au commencement était Jules Verne* »

Les américains sont les maîtres incontestés de la SF. Ils excellent en ce domaine et ont énormément influencé les auteurs de science-fiction de langue française. Or, faut-il le rappeler, la science-fiction a un brevet français. « Au commencement était Jules Verne », nous dit sympathiquement Jacques Sadoul. Jules Verne fut « réellement le fondateur<sup>8</sup> de ce nouveau genre littéraire, suivi, plus tard, par H. G. Wells »<sup>9</sup>, un britannique et auteur de *La Guerre des Mondes* (1898).

Pour l'anecdote, le mot science-fiction, lui-même est apparu pour la première fois sous la plume de l'écrivain luxembourgeois Hugo Gernsback, à l'origine comme « scientifiction » – nom qu'il voulait donner au genre qu' il avait l'intention de publier en 1908–,<sup>10</sup> et plus tard tel que nous connaissons le mot aujourd'hui, dans un magazine *pulp* dont il avait la direction éditoriale, *Science Wonder Stories* (1929).

Ce qui peut étonner est que Jules Verne, ayant lancé ce genre de littérature et connaissant un franc succès, n'ait pas eu de relève. Comme le souligne Sadoul, « force est de reconnaître que Jules Verne n'a pas eu de descendance dans notre pays au cours de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle [...] Les voyages extraordinaires et l'anticipation scientifique étaient nés avec lui, et semblaient bien avoir disparu avec lui. »<sup>11</sup> Une explication logique se trouve dans la tristesse

---

<sup>8</sup> Jules Verne se fit remarquer pour la première fois comme écrivain de « voyages extraordinaires » avec *Cinq Semaines en Ballon* (1863) et une année plus tard, *Voyage au Centre de la Terre*.

<sup>9</sup> Sadoul, Jacques. *Une histoire de la Science-Fiction*. Volume 1. p.5

<sup>10</sup> Ibid. p.7

<sup>11</sup> Sadoul, Jacques. *Une histoire de la Science-Fiction*. Volume 5. p.5

de l'histoire : celle des deux guerres mondiales. Les français avaient bien d'autres choses à l'esprit. Leurs pensées étaient plongées dans l'horreur de la guerre. De plus, l'effroi engendré par la technologie (apanage courant de la SF) quand elle se révèle meurtrière ne suscita vraiment plus aucun intérêt, loin de là, bien entendu. Ce n'est que dans les années soixante-dix que la science-fiction connaîtra réellement son expansion en France (dans un élan plus politique et social au sortir de Mai 68) et un renouveau dans les années quatre-vingt, sous l'influence de la tête de proue américaine du cyberpunk, William Gibson (auteur de *Neuromancien* et qui d'ailleurs a inventé le mot « cyberspace »<sup>12</sup>).

Comme nous l'avons indiqué, la SF n'a rien de l'ampleur qu'elle connaît aux Etats-Unis, ni même en Russie, ou au Japon d'ailleurs. Certes, elle connut quelques sommités autres que Jules Verne, ayant clairement aidé à profiler ce genre littéraire. Les auteurs francophones que nous allons à présent mentionner auront très probablement marqué les romanciers que nous étudions. Michel Houellebecq, dans une interview accordée à Susannah Hunnewell pour *The Paris Review* l'interrogeant à propos de ses influences littéraires, se demande curieusement si ce qu'il aurait lu en étant enfant ne l'aurait pas peut-être influencé plus que d'autres lectures. Il dévoile que Jules Verne était bien sur sa liste :

Jules Verne had this exhaustive vision of the world that I liked. Everything in the world seemed to interest him.<sup>13</sup>

---

<sup>12</sup> Dans le documentaire *No Maps for these Territories* (2000), de Mark Neale

<sup>13</sup> Interview : Michel Houellebecq, *The Art of Fiction* No. 206

Il ajoute avoir lu énormément de science-fiction et que les écrivains qui l'ont vraiment influencé sont H.P. Lovecraft (dont les écrits l'ont inspiré à l'analyse dans l'essai intitulé *H. P. Lovecraft : Contre le Monde, contre la Vie*, publié en 1991) et Clifford Simak. Il cite aussi Cyril Kornbluth and R.A. Lafferty, tous américains.

En ce qui concerne Maurice Dantec, nous oserions pronostiquer que n'importe quel auteur SF aurait pu l'influencer. Dans un entretien avec Richard Comballot en 2003, Dantec révèle avoir découvert la science-fiction et le roman noir vers l'âge de 12 ou 13 ans. Il cite «dans le désordre » avoir découvert tout d'abord en bibliothèque les écrits de Mary Shelley, Bram Stoker, d'Edgar Allan Poe, ainsi que la poésie de Baudelaire, Villiers de l'Isle d'Adam, Lautréamont et Lovecraft. « De là, très vite, nous dit-il, dès son année de cinquième, il s'est mit à lire de la science-fiction plus *traditionnelle* (celle des Trente Glorieuses du genre : années trente, quarante, cinquante), de Van Vogt à Huxley, de Heinlein à Orwell, de Paul Anderson à Jack Vance, puis [il] est passé, vers le milieu des années soixante-dix, aux écrivains de la *fiction spéculative* – comme la dénommait Ballard –, dont lui-même et bien sûr Dick, Moorcock, Sturgeon, Disch, Silverberg, Farmer, Spinrad, Brunner, Zelazny, Watson, Herbert, Ellison... Sans compter les écrivains qui étaient *connexes* au genre, comme Burroughs, Burgess, ou même Borges. »<sup>14</sup> Plus tôt, dans un texte publié en 1999 – assez virulent mais qui a la caractéristique appréciable d'être sincère –, où il se pose la question du rôle

---

<sup>14</sup> Entrevue accordée à Richard Comballot publiée après le texte de Maurice Dantec, *Dieu porte-t-il des lunettes noires ?* p. 81

de l'écrivain du vingt-et-unième siècle, Dantec ne manque pas de retirer son chapeau pour saluer les maîtres Jules Verne et Rosny-Aîné :

Nous n'écrivons pas de romans historiques, ou d'aventures, pourtant il ne fait aucun doute que les frontières du temps ne nous sont pas plus fermées que celles de l'espace, et si nous ne sommes pas du genre à dédaigner par simple préjugé de suivre les traces d'un Rosny-Aîné, ou d'un Jules Verne, par exemple, nous savons aussi rendre tribut aux sources du roman, à l'épopée, aux mythes, et surtout, les horizons ouverts à l'imagination depuis Einstein nous font entrevoir ce que pourrait être un roman qui se servirait de la Relativité Générale du Temps et de l'Espace comme moteur narratif.<sup>15</sup>

#### ***J.-H. Rosny-Aîné et « La Mort de la Terre »***

Moins prolifique que son aîné Jules Verne, J.-H. Rosny-Aîné, de son vrai nom Joseph Henri Honoré Boex, publie une œuvre incontournable – si quand bien même parfois négligée injustement –, intitulée *La Mort de la Terre* en 1910.

En résumé, des suites de la surexploitation de la Terre par l'homme durant des millénaires, cette dernière n'est plus qu'un désert où seuls vivent trois espèces : les oiseaux, les « ferromagnétaux », qui étaient apparus « sur les *fers humains*, c'est-à-dire sur les fers et les composés de fer qui ont été modifiés par l'usage industriel »<sup>16</sup> et quelques communautés de « derniers hommes », auxquels il est vivement recommandé de pratiquer l'euthanasie. Outre la présence des ferromagnétaux, qui cause l'anémie chez les humains, c'est l'absence d'eau qui crée un problème d'extrême importance. Targ, le protagoniste, et sa famille,

---

<sup>15</sup> Dantec, Maurice, *La Littérature comme Machine de Troisième Espèce*, in *Périphériques*, p.111.

<sup>16</sup> J.-H. Rosny-Aîné, *La Mort de la Terre*. p. 26

n'ayant aucun désir de s'euthanasier font tout ce qui est en leur pouvoir pour trouver une source aquifère. En vain. Yarg, le dernier homme, choisit de mourir parmi les ferromagnétaux, acceptant ainsi, non pas la « mort de la Terre », mais comme il se dit « la mort de la Terre pour *notre Règne!* »<sup>17</sup>

Cet écrivain francophone de Belgique décrit son roman dans son *Avertissement* comme « un petit roman qu' [il] aurai[t] pu sans peine délayer en trois cent pages. [Il] ne l' [a] pas fait, parce que, à [son] avis, le merveilleux scientifique est un genre de littérature qui exige la concision : ceux qui le pratiquent sont trop souvent enclin au bavardage. »<sup>18</sup> *La Mort de la Terre* est en effet strictement concis, et bien que Rosny-Aîné ne fait pas du tout dans le verbiage, il nous procure déjà de très nombreux thèmes et idées qui se trouvent encore toujours présents dans les romans d'anticipation contemporains.

Ce texte, dont la narration est datée à cent siècles de l'époque de l'auteur, concerne la fin de l'humanité et la fin de la vie humaine sur Terre, qui s'est progressivement transformée en désert (l'idée du désert étant clairement mentionnée dans *Grande Jonction*, *La Possibilité d'une Ile* et *Globalia*). Le roman pose aussi la question de la dégénérescence des êtres humains, dont il est dit qu'ils « avaient une sensibilité restreinte et guère d'imagination »<sup>19</sup> et de la responsabilité de l'homme dans la destruction de sa planète : « La planète laissa

---

<sup>17</sup> Ibid. p. 111

<sup>18</sup> Ibid. p. III

<sup>19</sup> Ibid. p. 6. Nous sommes bien loin de la concision dans les romans de Dantec ; quant au bavardage, les avis sont partagés.

prospérer l'homme : son règne fut le plus féroce, le plus puissant— et le dernier. Il fut le destructeur prodigieux de la vie. Les forêts moururent et leurs hôtes sans nombre, toute bête fut exterminée ou avilie. Et il y eut un temps où toutes les énergies subtiles et les minéraux obscurs semblèrent eux-mêmes esclaves; le vainqueur capta jusqu'à la forme mystérieuse qui a assemblé les atomes. »<sup>20</sup>

Claude Millet explique que le roman de Rosny s'ouvre « à des revendications écologistes d'une assez surprenante actualité. » Il est question de radioactivité et du manque d'eau: « Depuis 500 siècles, les hommes n'occupaient plus, sur la planète, que des îlots dérisoires. L'ombre de la déchéance avait de loin précédé les catastrophes. A des époques fort anciennes, aux premiers siècles de la radio-activité, on signale déjà la décroissance des eaux : maints savants prédisent que l'Humanité périra par la sécheresse. »<sup>21</sup> Voici, à titre d'exemple, un extrait de Houellebecq, narré par le clone néo-humain Daniel<sup>24</sup>, qui n'est pas sans rappeler la description de Rosny :

La mer a disparu, et la mémoire des vagues. Nous disposons de documents sonores, et visuels; aucun ne nous permet de ressentir vraiment cette fascination têtue qui emplissait l'homme, tant de poèmes en témoignent, devant le spectacle apparemment répétitif de l'océan s'écrasant sur le sable. [PI : 42]

Dans son analyse de *La Mort de la Terre*, Claude Miller explique aussi que « la pensée écologique de Rosny s'appuie ainsi sur la science contre une Humanité trop naïvement confiante à la fois dans ses progrès techniques et dans l'apparente

---

<sup>20</sup> J.-H. Rosny-Aîné, *La Mort de la Terre*. p.6.

<sup>21</sup> Ibid. p. 19

fixité intangible de la nature »<sup>22</sup>. Dantec lui même annoncera le chaos répugnant et stérile que le passage de l'homme a engendré sur Terre. Ceci est discernable rien que dans les noms qu'il donne aux petites enclaves encore habitables au milieu d'un désert de sable et de boue : Junkville, Omega-Blocks, Heavy Metal Valley, BlackSky Ridge, Monolith Hills, Vortex Townships, faisant ainsi de Grande Jonction le seul « sanctuaire » [GJ 254] du territoire. Pour complaire aux phénomènes intempériques :

Des amas de neige mesurant jusqu'à deux mètres de hauteur allaient se condenser un peu partout sur le Territoire, recouvrant le désert, se confrontant aux dunes de sable, éparpillant sur les plaines arides et les savanes envahies de cornus canadiensis, de sumac, d'épervières orangées, de phragmites, de vipérine, et de liatris blanc, une constellation de congères glacées et de vastes toundras neigeuses ne laissant que rares bosquets gelés sur place, les arbres ayant survécus à la sécheresse brutalement repeints d'une couche de givre. [GJ 261]

Que ces paysages de désolation soient prédits à cent siècles de son époque pour Rosny-Aîné, ou à peine une soixantaine d'année pour Dantec par exemple, ils vont tous dans la même et triste direction.

### *Villiers de L'Isle-Adam et son Andréïde*

Villiers de L'Isle-Adam, admirateur d'Edgar Allan Poe et de Baudelaire, et admiré grandement par Stéphane Mallarmé est le deuxième auteur (autre que Jules Verne) à évoquer dans notre revue des « grands précurseurs » francophones

---

<sup>22</sup> Millet, Claude. *La Mort de la terre de Rosny Aîné*.  
<http://www.epistemocritique.org/spip.php?article101&lang=fr>

du genre de la science-fiction. Le roman qui nous intéresse en particulier s'intitule *L'Eve Future*, paru en 1886. L'histoire met en scène un Edison fictionnel, inspiré ni plus ni moins de Thomas Edison, ce « grand citoyen des Etats-Unis »<sup>23</sup> et son ami Lord Ewald, éperdu de la somptueuse Miss Alicia. Alicia possède tous les charmes, mais, au grand désarroi du Lord, la raison lui fait défaut. Edison veut venir en aide à son ami et l'informe qu'il a les moyens techniques de créer une Andréïde, tout aussi ravissante de beauté, mais sans sa sottise, mieux, sans sa sottise de femme bourgeoise. Hadaly, l'Andréïde, voit le jour, mais lors d'un voyage, périt dans un naufrage. Lord Ewald entre en deuil et Edison finit par comprendre que « Dieu n'a pas voulu que réussisse sa tentative sacrilège de remplacer la création divine par une création humaine et le livre s'achève sur une immense interrogation silencieuse, face à *l'inconcevable mystère des cieux.* »<sup>24</sup>

Cette œuvre est importante pour d'autres motifs que celle de Rosny-Aîné. Alors que ce dernier annonçait la couleur du futur, couleur violette des ferromagnétaux, le roman de l'Isle-Adam accorde une nouvelle dimension à l'écriture d'anticipation en langue française. Il donne tout d'abord une place au rêve, au rêve que les progrès de la science pourraient nous apporter et améliorer notre condition humaine. Il le fait en laissant son imagination flotter dans un espace de possibles où l'homme pourrait enfin créer un être de toutes pièces, qui serait la copie exacte de l'être humain, mais en mieux, et ici en particulier, il s'agirait

---

<sup>23</sup> Villiers de L'Isle-Adam, *Avis au Lecteur*, in *L'Eve Future*.

<sup>24</sup> Alan Raitt, *Préface*, in *L'Eve Future*. p. 11

d'une femme idéale, la première « andréïde », terme qui donna bien sûr son équivalent contemporain « androïde » .

D'autre part, ce roman « entend marquer fermement les limites infranchissables de la science et affirmer l'irréductible mystère caché au fond des choses ». Comme nous le précise Alan Raitt, le dénouement de l'histoire présente un double échec. Premièrement, l'affirmation des limites du domaine de la science, et deuxièmement, « bien plus radical et bien plus tragique : c'est l'échec de toute tentative pour corriger les défauts de la création divine en y substituant une création purement humaine. »<sup>25</sup> Dans un pacte de type faustien, Edison fit son serment :

Je serai le meurtrier de sa sottise, l'assassin de son animalité triomphante. Je vais, d'abord, réincarner toute cette extériorité, qui vous est si délicieusement mortelle, en une Apparition dont la ressemblance et le charme HUMAINS dépasseront votre espoir et tous vos rêves! Ensuite, à la place de cette âme, qui vous rebute dans la vivante, j'insufflerai une autre sorte d'âme, moins consciente d'elle-même, peut-être (– et encore, qu'en savons-nous? et qu'importe!–) mais suggestive d'impressions mille fois plus belles, plus nobles, plus élevées, c'est-à-dire revêtues de ce caractère d'éternité sans lequel tout n'est que comédie chez les vivants. Je reproduirai strictement, je dédoublerai cette femme, à l'aide sublime de la Lumière! Et, la projetant sur sa MATIÈRE RADIANTE, j'illuminerai de votre mélancolie l'âme imaginaire de cette créature nouvelle, capable d'étonner des anges. Je terrasserai l'illusion! Je l'emprisonnerai. Je forcerai, dans cette vision, l'Idéal lui-même à se manifester, pour la première fois, à vos sens, PALPABLE, AUDIBLE, ET MATÉRIALISÉ. J'arrêterai, au plus profond de son vol, la première heure de ce mirage enchanté que vous poursuiviez en vain, dans vos souvenirs! Et, la fixant presque immortellement, entendez-vous? Dans la seule et véritable forme où vous l'avez entrevue, je tirerai la vivante à un second exemplaire, et transfigurée selon vos vœux! [...] je prétends pouvoir [...] faire sortir du

---

<sup>25</sup> Alan Raitt, *Préface*, in *L'Eve Future*. p. 17

limon de l'actuelle Science-Humaine un Être *fait à notre image*, et qui nous sera, par conséquent, CE QUE NOUS SOMMES A DIEU.<sup>26</sup>

Ce serment n'est-t- il pas l'apanage de ce que dénoncent les auteurs que nous étudions ? *La Possibilité d'une Ile* illustre amplement la dénaturation de l'homme par l'artifice du clone, qui se voudrait la version améliorée de l'homme originel, dénué certes de sa « sottise », liée par exemple aux émotions. *Grande Jonction*, quant à lui, fait la démonstration qu'il est impératif de laisser une place au mystère, que la lumière divine, est « vie » de l'homme. Il dénonce par conséquent la folie de l'homme à prétendre pouvoir se passer de la création divine, que ce soit dans l'élaboration d'un androïde ou dans le désir de réconcilier la vie et la mort par une recherche effrénée de l'immortalité.

Finalement, nous pouvons établir que l'homme a toujours eu peur de se faire remplacer par une autre espèce. Chez Rosny-Aîné, il se fait remplacer par une espèce végétale, et chez Villiers de L'Isle-Adam, l'avenir serait potentiellement celui des androïdes, une espèce robotique en quelque sorte, produit de l'humanité mais singulièrement « autre ».

### ***Pierre Boulle et « La Planète des Singes »***

Il nous reste maintenant à voir si le roman d'anticipation envisage la possibilité de la mort humaine tout en annonçant l'avènement de l'espèce animale. C'est

---

<sup>26</sup> Villiers de L'Isle-Adam, *Avis au Lecteur*, in *L'Eve Future*. p. 124-5.

exactement ce que fait Pierre Boulle en écrivant *La Planète des Singes*, qu'il publie en 1963. Nous achèverons donc notre parcours par le thème central de cette œuvre : celui de la dégénérescence humaine et le retour éventuel de l'homme à l'état simien.

On ne doit certainement plus présenter ce roman, qui a fait l'objet de diverses adaptations au cinéma (les différences entre roman et film sont notables), de bandes dessinées, etc. Du reste, mentionnez le titre du film à un américain et il vous citera sans hésiter « Take your stinking paws off me, you damned dirty ape! »<sup>27</sup>, en essayant d'imiter un Charlton Heston enragé. Très peu nombreuses sont les personnes, en particulier aux Etats-Unis, sachant que *Planet of the Apes* est bien l'œuvre romanesque d'un auteur français. En bref, le livre s'ouvre sur une scène où un jeune couple en voyage spatial tombe sur un manuscrit. Il procède à sa lecture et se rend compte que c'est le récit d'un journaliste, Ulysse Mérou, narrant son aventure sidérale et en particulier la découverte d'une planète, Soror, très semblable à la Terre. Sur Soror, Ulysse fait la rencontre d'humains farouches dénués de la faculté du langage. Il est amené à la constatation que cette planète est habitée par des singes, se comportant d'une manière plus ou moins similaire à celle d'humains comme lui. Au terme de nombreuses péripéties, le lecteur apprend que les humains avaient tellement dégénéré qu'ils avaient par conséquent permis à l'espèce simienne de se développer. Ulysse, à peine de retour à Paris, fait la consternante découverte que sa ville est habitée par des gorilles. La

---

<sup>27</sup> Dans l'adaptation cinématographique réalisée par Franklin J. Schaffner (1968).

scène qui clôt le récit est un retour au couple du départ, en vacances, qui laisse comprendre qu'eux aussi sont des gorilles.

Somme toute, nous pouvons retirer de ce roman une leçon importante : la supériorité de l'être humain et l'inconcevabilité pour ce dernier de ne plus exister. Dans le roman de Pierre Boule, Ulysse est bel et bien le « dernier homme ». Il faut aussi retenir comme le dit le simien Cornélius au journaliste que « l'esprit peut se perdre comme il peut s'acquérir. »<sup>28</sup>

De nos jours, l'esprit se trouve au summum de son acquisition et, dans la logique d'un système totalitaire, il faut impérativement que l'esprit du citoyen se perde. Nous ne manquerons donc pas de noter les nombreuses similarités entre le roman de Boule et celui de Jean-Christophe Rufin, *Globalia*. La société en Globalia est constituée de telle façon que tout citoyen de ce territoire est amené à « singer » l'autre, dans l'uniformité la plus « normale ». Un peu comme dans le film « Idiocracy » de Mike Judge (2006), on constate que les Globaliens ne réagissent qu'à certains stimuli, incitants à la pure consommation. Tout le monde est heureux, sain et bête en Globalia. On y fait toujours la fête aussi. Seuls quelques esprits rebelles, ayant la connaissance d'une liberté et de la possibilité d'une intelligence dans les non-zones (zones interdites et non-règlementées par ce système de type orwellien) risquent le tout pour le tout, au péril de leur vie parfois, pour échapper à ce totalitarisme de la cage à singe. Tout comme Ulysse

---

<sup>28</sup> Boule, Pierre, *La Planète des Singes*, p. 207

Mérou perdu sur la planète des gorilles, Baïkal, le protagoniste du roman de Rufin est un être intelligent, qui se refuse à renoncer à sa liberté. Ils savent qu'ils sont de « vrais » humains, capables de raison et d'esprit, mais tous deux ne sont pas crus et forcés à l'exil pour éviter de se faire oblitérer le cerveau.

Tout comme les gorilles de Boule réussissent à convaincre la grande majorité de leurs semblables que les hommes n'ont jamais été leurs supérieurs, le gouvernement de Globalia parvient à inculquer à ses habitants sa langue, ses règles et son hygiène de vie en faisant disparaître toute trace de quoi que ce soit qui aurait pu témoigner de la possibilité d'une autre vie. C'est ainsi que les autorités de Globalia ordonnèrent la destruction de tout livre ou document écrit antécédent à leur gouvernement.

Dans la fiction de Houellebecq, la comparaison de l'homme au singe, – et à l'animal en général –, est quasi-omniprésente, ne serait-ce que pour sa sexualité bestiale. Cette comparaison est littérale d'une part et figurée d'autre part. Elle est littérale au temps de Daniel24 par la présence d'espèces de guenons et gorilles. Les êtres que cet homme cloné décrit sont comme la réplique de l'homme de Neandertal, gémissant et poussant des cris, ne se préoccupant que d'assouvir leurs instincts primitifs : « ils s'acharnent, tentent de se regrouper, forment des meutes ou des hordes. Leur face antérieure est une surface de chair rouge, nue, à vif, attaquée par les vers. » [PI 54] Daniel24 les abat parfois, quand l'occasion l'exige, pour les délivrer de leur malheur : « Lorsque j'abats un sauvage '[...] – il

s'agit souvent d'une femelle, aux seins déjà flasques, brandissant son petit comme une supplique –, j'ai la sensation d'accomplir un acte nécessaire. » [PI 68] Alors de deux choses l'une, ces « hommes » ne sont plus que des *singes* pour le néo-humain qu'est Daniel<sup>24</sup>, ces derniers n'ayant aucunement progressé depuis leurs ancêtres du vingtième siècle, au contraire ; ou cette description confirme une fois de plus que quelque soit l'époque, une espèce se croira toujours supérieure à une autre, laissant présager que jamais une cohabitation harmonieuse entre espèces ne sera possible. L'une devra toujours dominer l'autre.

Nous avons aussi affaire au *singe* figuré chez Houellebecq en la personne du *prophète* raëlien. Daniel<sup>1</sup> a l'impression qu'il ressemble à un singe parce que l'homme se comporte comme un pitre, faisant son petit cirque pour se faire remarquer. A quoi se réduit donc un adepte d'une croyance pour essayer d'attirer quelques mièvres disciples ? : « Tout vêtu de blanc, il bondit sur la scène, sous la lumière des projecteurs, au milieu d'applaudissements énormes, d'entrée de jeu c'était la *standing ovation*. Vu de loin, je me suis dit qu'il ressemblait un peu à un singe – sans doute le rapport entre la longueur des membres antérieurs et postérieurs, je ne sais pas, ce fut très fugitif. Il n'avait pas l'air, cela dit, d'un mauvais singe : singe crâne plat aplati, jouisseur, sans plus. [PI 123]

Dans le texte de Dantec, la référence au roman de Pierre Boule est pratiquement de l'ordre de l'intertexte, une sorte de clin d'œil. L'extrait suivant est un commentaire réagissant à la conclusion d'un pacte entre deux personnes,

Silverskin et Vegas, dont la mission est de retrouver coûte que coûte cet enfant, Link de Nova, dont il est dit que les pouvoirs insufflés de Parole divine seraient en mesure de sauver l'homme de sa diminution engendrée par une force maléfique :

Un soupir. L'échange de deux regards qui viennent des deux pôles opposés de la même planète. La planète de la trahison, la planète des singes doués de mensonges, la planète où l'on vend et l'on achète la chair humaine, certes, mais l'un deux joue ici le rôle du dominant et l'autre celui du dominé. Nous sommes revenus au stade du clan animal. [GJ 371]

L'extrait suivant relate des derniers préparatifs avant que Link de Nova, le garçon-mystère, entame son plan d'éradication du mal. Il s'apparente aux paroles d'une chanson de mise en conditionnement avant l'acte ultime. Ceci laisse aussi entendre que la condition d'accès à la rédemption (et la rémission de la dégénérescence) nécessite une forme d'expression artistique d'une part et d'autre part, le fait de circonscrire le mal lui-même par la parole est déjà une étape vers la guérison, avons-nous dit. Le monde n'est plus qu'une planète de singes parlants, qui bientôt seront condamnés au silence dans une gigantesque opération d'exterminer les « derniers » hommes dans un camp de concentration à l'échelle mondiale.

Welcome to the Territory, welcome to the drone society : This is the land where the babies are stocked in cold chambers gridlocks / This is the world where the boots are made to crush the mouth in all circumstances / This is the Planet of the talking Apes who will remain absolutely silent / This is the globe which has a ground zero where we run from block to block / This is the Mondo-Campo, this is the very last frontier / This is the

Mondo-Campo, it's the no-man's land everywhere / Welcome to the Territory, baby... [GJ 630]<sup>29</sup>

## 2. Sci-fi: Take 1 tablet daily

Do not drink alcoholic beverages while taking this medicine. May cause relief. Swallow whole. Do not chew or crush.

En parcourant ces quelques œuvres, celle des ancêtres de la science-fiction et en les rapprochant des œuvres contemporaines dont nous faisons l'analyse, nous avons été amenés à nous rendre compte de la similarité des thèmes abordés par ces écrivains. Il ne fait aucun doute que la manière dont les sujets sont traités diverge amplement, mais nous avons dû nous rendre à l'évidence que nos auteurs actuels – et donc leurs lecteurs – avaient toujours les mêmes préoccupations, bien que notre monde ait drastiquement changé en la période d'un siècle. En proie à ces réflexions, il nous est venu à l'idée de nous interroger quant à la nature des motifs poussant un écrivain à la rédaction de tels textes ; un lecteur à la lecture de ce genre de littérature.

Les interrogations engendrées par l'inconnu de l'avenir ou de l'univers, la multitude des possibles, la fin de l'existence d'un monde ou d'une planète, l'existence d'une planète encore inconnue, ou l'avènement d'une nouvelle espèce,

---

<sup>29</sup> En anglais dans le texte. Maurice Dantec est le parolier du groupe *Aircrash Cult*, qui n'a pas vraiment encore vu le jour. *Welcome to the Territory* devrait sortir comme chanson sur l'album du groupe. Nous devrions peut-être noter un certain intérêt pour cette paralittérature dans le texte, à laquelle nous avons fait référence précédemment. Les références musicales y sont nombreuses et constitueraient une étude vraiment intéressante et originale.

ont une base bicéphale : la peur ou le désir d'évasion. Une grande attraction pour le lectorat de SF est l'aventure, le récit de découverte et d'exploration, la soif d'exotisme. La science-fiction est une solution qui répond très bien à l'assouvissement de ces désirs et explique aisément le succès des romans de Jules Verne en autres.

Mais c'est à se demander aussi parfois si l'homme du vingt-et-unième est toujours autant enclin à explorer ou à partir à l'aventure. Nous avons examiné les moindres recoins de notre Terre. Elle ne suffit plus. Nous allons sur la lune, suffit-elle ? Ne nous lasserions-nous pas un peu ? Il faut se trouver de nouveaux territoires que nous foulerons nos pieds et où nous déposerons notre vaisseau intergalactique. Alors que le voyage dans l'espace (NASA, etc.) repousse ses limites constamment, n'en viendra-t-on pas à un épuisement du progrès, étant confronté à des limitations techniques ou technologiques, voire naturelles ? La science-fiction n'a pas ces problèmes. Un écrivain pourra faire habiter une petite famille sur Mars, pourvu qu'il ait assez d'imagination quant à une explication « rationnelle » de cette possibilité. Les lecteurs peuvent se rassurer : tant que nos écrivains existent et pourvu qu'ils aient un tant soit peu de force inventive et créative, ils répondront aux penchants aventureux des lecteurs. L'apport de ce genre de divertissement donne une première raison de vie à la science-fiction, qui n'est pas vraiment différente de tout autre genre de fiction, pourrait-on objecter. C'est vrai. Nous avons ici affaire au caractère purement distrayant de la littérature en général. Précisons toutefois qu'en comparaison, la science-fiction,

plus que toute fiction, ouvrirait un plus grand nombre de portes, n'ayant ni limitations temporelles, ni spatiales.

Houellebecq, en tant que lecteur, n'est pas différent des autres et, expliquant les raisons qui l'attirent dans la SF, il nous dit ceci dans une entrevue pour le magazine anglais *The Paris Review*:

I think sometimes I need a break from reality. In my own writing, I think of myself as a realist who exaggerates a little.<sup>30</sup>

Cette soif d'*aventure* est plus communément reconnue comme le désir, voir la nécessité d'évasion. Au delà de la pure curiosité humaine que la SF satisfait, ce genre de littérature est l'occasion pour le lecteur d'oublier pour quelques instants la banalité de sa vie quotidienne. Mais ces occasions se suffisent-elles à elles-mêmes ? Ne manqueraient-elles pas de substance ? Ainsi, nous dirons qu'avec la SF l'évasion devient une évasion à exposant évasion : évasion<sup>évasion</sup>. Entendons-nous sur le terme « évasion ». Si la science-fiction veut se revendiquer comme « littérature », elle ne peut pas qu'être un simple divertissement. Elle se doit d'être une échappée existentielle dont le dessein est de « briser nos *routines de perception* ». Si le lecteur s'échappe, c'est pour « fuir les prisons de pensée. »<sup>31</sup>

Du point de vue de l'écrivain, la science-fiction permet de contempler des problèmes sociaux en dehors d'un contexte sociopolitique. La perspective de

---

<sup>30</sup> Interview : Michel Houellebecq, *The Art of Fiction*, No. 206  
<http://www.theparisreview.org/interviews/6040/the-art-of-fiction-no-206-michel-houellebecq>

<sup>31</sup> Dantec, Maurice. *Périphériques*, p. 48

pouvoir envisager une polémique de l'inhumanité de l'homme envers l'homme (ou d'autres espèces d'ailleurs) ou notre disposition à perpétrer des atrocités en tant de guerre par exemple, sans devoir justifier la chaîne des événements autour de cette guerre – nous pouvons penser ici aux deux guerres mondiales, ou celle du Vietnam, etc. – est une proposition attirante.

Dans une entrevue avec Michel Houellebecq, Martin de Haan lui fait remarquer que l'auteur utilise un procédé de « glissement vers l'avenir » dans un bon nombre de ses œuvres en se demandant si l'auteur ne combinerait pas deux façons de faire le portrait de l'humanité : La première serait réaliste en faisant le constat de certaines choses dans le monde et la deuxième, qui survient après ce constat, serait fantastique car il semblerait que l'auteur en pousse les conséquences de plus en plus loin, tout en les projetant dans le futur. Michel Houellebecq ne pense pas qu'il s'agisse là de la manière dont il procède, mais corrige en rappelant que « le fait de situer une partie de l'histoire dans l'avenir à pour but de mettre à distance l'humanité »<sup>32</sup>. Il ajoute que des prophéties exactes sont possibles, mais elles seraient accidentelles dans son cas.

Le but essentiel d'une projection dans le futur est « d'avoir un point de vue qui n'est pas tout à fait celui d'un individu immergé dans l'actualité présente ». Cet effet de distanciation est une sorte de nécessité. Il permet d'ajouter un point de vue à la narration, et Houellebecq avoue aimer « ce genre de choses en

---

<sup>32</sup> Interview de Michel Houellebecq par Martin de Haan, publiée dans *Michel Houellebecq – Etudes réunies par Sabine van Wesemael*. p. 15.

littérature ». Il pense que ce « serait très amusant de parler des Etats-Unis d'Amérique ou de l'Europe, comme s'ils avaient déjà disparu ». Si l'on réfléchit à *La Possibilité d'une Ile*, nous pouvons en effet voir une mise en place de cet éclatement de points de vue, procédé que Houellebecq affectionne particulièrement et qu'il avoue avoir apprécié chez H.P. Lovecraft.

Lovecraft utilisait « par exemple des extraits de comptes rendus, d'observations scientifiques ou d'articles de journaux<sup>33</sup> », obtenant ainsi une « impression de très forte de réalité ». Toujours dans l'interview donnée à *The Paris Review*, Houellebecq explique comment la « technique » de Lovecraft l'a influencé dans la rédaction des *Particules Élémentaires* :

But one thing definitely influenced me in *The Call of Cthulhu* by H.P. Lovecraft: his use of different points of view. Having a diary entry, then a scientist's log, followed by the testimony of the local idiot. You can see that influence in *The Elementary Particles*, where I go from discussions of animal biology, to realism, to sociology.

Cette prise de vue sous divers angles devient une « technique houellebecquienne », qu'il utilise aussi dans *La Possibilité d'une Ile* : la narration passe de Daniel11 (qui correspond au témoignage contemporain), à Daniel24 et Daniel25 en tant que projections dans le futur et permettant de la même manière un effet de distanciation ; sans oublier les témoignages d'Esther31, de Marie22,

---

<sup>33</sup> Interview de Michel Houellebecq par Martin de Haan, publiée dans *Michel Houellebecq – Etudes réunies par Sabine van Wesemael*. p. 11

Marie<sup>23</sup> qui prennent de temps en temps le relai. La multiplication suivie de la convergence de ces points de vue donne une portée maximale à un effet de réalité.

Nous dirons que la vraisemblance, étant ainsi réalisée par le redoublement des témoignages, augmente la pertinence d'un texte lorsqu'il s'agit au lecteur de trouver un moyen d'évasion dans une narration de science-fiction. Qui plus est, l'effet de distanciation permet au lecteur de mieux se rendre compte de l'enjeu d'une problématique qu'un auteur souhaite mettre en exergue par le fait même de l'extraire au contexte du « here and now » (ici et maintenant). Nous admettrons que si une « extraction » est nécessaire, cela revient à dire que l'évasion recherchée par le lecteur est le résultat même d'un malaise auquel il est confronté dans sa réalité individuelle ou sociale. La science-fiction se révélera ainsi *thérapeutique* pour l'individu souffrant et en mal de vivre.

Il est fondamental de comprendre que ce genre littéraire vient pallier à une claustrophobie que la société impose. Souvent, la science-fiction assume le rôle de « déjouer notre inconscient pulsionnel et mystique, résoudre fictivement nos conflits internes, donner un *Sens* à notre environnement et nous projeter dans l'avenir pas des *anticipations* »<sup>34</sup>. De tout temps, l'homme eut l'occasion de libérer ses tourments et ses questionnements : la Grèce antique avait la philosophie, ses dieux et superstitions ; le Moyen-âge avait une bonne dose de monstres et créatures légendaires. Mais lorsque la science devint en mesure de

---

<sup>34</sup> Houdron, Alexandre. *Science-fiction et société*. p.213.

tout expliquer, de nous débarrasser de nos superstitions, elle barra la route à « une partie de notre imaginaire qui s'ancrait dans le religieux, et que des siècles de puritanisme n'étaient pas parvenus à éteindre. »<sup>35</sup> Comme le conclut clairement Houdron, étant donné de nos jours nous avons tout autant « besoin de mettre en scène nos monstres et de les défaire symboliquement », « la science-fiction est, pour notre culture, cet art qui les ressuscite, mais sous une forme qui ne contrarie pas le cadre globalement rationnel et scientifique de nos structures mentales contemporaines. »<sup>36</sup>

**[Handle with care]<sup>37</sup>**

D'un point de vue concernant purement l'individu, il semblerait que la science-fiction soit également une forme de thérapie. Pour Alexandre Houdron, le lecteur-type de la SF est une personne qui « souffre d'évidente affection », qui développe en conséquence « une fuite dans l'imaginaire, qui s'accompagne les trois quarts du temps, d'une incroyable immaturité. »<sup>38</sup> La science-fiction est alors un refuge, une évasion pour échapper au monde des adultes et à leurs responsabilités. Houdron appelle ce type de personne des « science-fictionmaniaques ». Nous dirons évidemment que ce type de lecteur de SF existe mais il est le cas extrême. Ce qui a retenu notre attention cependant est la caractéristique manifeste de ce genre de fan : le manque effectif de capacité à la communication avec les autres et

---

<sup>35</sup> Ibid.

<sup>36</sup> Ibid. p.212

<sup>37</sup> *Handle with Care*: chanson des "Traveling Wilburys", sur l'album *Traveling Wilburys Vol. 1*, 1988.

<sup>38</sup> Houdron, Alexandre. *Science-fiction et société*. p.264

le malaise que cette communication engendre. On peut en venir à comprendre que la déchirure causée par exemple par un événement traumatisant lors de l'enfance, tel le divorce des parents ou le décès d'un parent engendre un manque de confiance dans le monde des adultes ou des humains et par conséquent engendre une nécessité de s'attacher à un « autre » monde.

Nous pourrions examiner le cas Houellebecq, ni plus ni moins, de son vrai nom Michel Thomas, mais portant comme nom de plume le nom de jeune fille de sa grand-mère. Enfant, Michel Houellebecq souffrait d'un énorme sentiment d'abandon lorsque sa mère et son père se séparèrent alors qu'il était âgé de trois ans à peine. Recueilli chez ses grands-parents qui le prirent sous leur garde, c'est envers sa grand-mère qu'il sera toujours le plus reconnaissant. Toutefois, le traumatisme est grand et Michel « se replie sur lui-même. Taciturne, il s'évade dans les bouquins, s'échafaude un monde à lui, se construit une digue contre l'absence. »<sup>39</sup> Dennis Demonpion, rapporte que « malgré les années écoulées, jamais [Houellebecq] ne réussira à surmonter les carences affectives de l'enfance, ni ne parviendra à vaincre l'atrophie provoquée par cette déchirure. » Le journaliste au magazine *Le Point* cite à ce titre un commentaire de l'auteur lui-même confirmant la blessure de cette expérience traumatisante :

Ils m'avaient laissé à la charge de mes grands-parents si bien que je les [ses parents] ai très peu vu pendant mon enfance. En un sens, c'étaient des précurseurs du vaste mouvement de dissolution familiale qui allait suivre. J'ai grandi avec une nette conscience qu'une grave injustice avait été

---

<sup>39</sup> Demonpion, Dennis. *Houellebecq non autorisé*, p. 50

commise à mon égard. Ce que j'éprouvais pour eux était plutôt de la crainte en ce qui concerne mon père, et un net dégoût vis-à-vis de ma mère. Curieux qu'elle ne se soit jamais rendu compte que je la haïssais. Je suis parti plusieurs fois en vacances avec elle.<sup>40</sup>

Sans vouloir extrapoler au niveau psychologique, du fait même que Houellebecq se refuse à s'analyser de la sorte, nous pouvons toutefois imaginer les raisons pour lesquelles l'auteur ait pu être un passionné de science-fiction. Admirons, à titre d'exemple le clin d'œil que celui-ci fait aux auteurs d'anticipation de la fin du vingtième siècle dans *La Possibilité d'une Ile*. La simple mention de *Métal Hurlant*<sup>41</sup>, ce magazine de SF atypique, est le témoignage du fan de science-fiction parlant à travers le narrateur Daniel25 :

La disparition des civilisations humaines, au moins dans sa première phase, ressembla assez à ce qui avait été pronostiqué, dès la fin du XX<sup>e</sup> siècle, par différents auteurs de fiction spéculative. Un futur violent, sauvage, était ce qui attendait les hommes, beaucoup en eurent conscience avant même le déclenchement des premiers troubles ; certaines publications comme *Métal Hurlant* témoignent à cet égard d'une troublante préscience. Cette conscience anticipée ne devrait d'ailleurs nullement permettre aux hommes de mettre en œuvre, ni même d'envisager une solution quelconque. [PI 437]

Houellebecq n'est pas le seul à « subir » une enfance tourmentée. Dantec, lui aussi, connut la déchirure au sein de sa famille et pour rajouter une couche à sa souffrance, il était sujet à de violentes crises d'asthme. Dans la biographie officielle, sur le site même de l'auteur, il est dit que ces crises éveillèrent en lui «

---

<sup>40</sup> Ibid. p. 50-51

<sup>41</sup> Magazine français de bande-dessinée de science-fiction publié pour la première fois en 1975, par les « Humanoïdes Associés ». Ce n'est pas un magazine de BD « typique », car on peut y retrouver des critiques de romans de science-fiction et polars, revues musicales, etc.

d'atroces angoisses de mort imminente », dont le souvenir hantera son adolescence. Coïncidence ou pas, en 1971, il entre « au lycée Romain-Rolland, où il rencontre Jean-Bernard Pouy, futur créateur du *Poulpe*<sup>42</sup>, qui amplifie son attirance déjà bien ancrée envers les littératures "marginales" américaines de l'époque (roman noir, écrits psychédéliques, science-fiction). »<sup>43</sup> Il ne faudrait qu'un petit bond pour imaginer que ces circonstances pendant l'enfance et adolescence aient amené de Dantec à inscrire son nom dans la *marge* littéraire. Pures spéculations.

Non, Houellebecq et Dantec ne sont pas des maniaques de la SF. A l'opposé de ce spectre, Alexandre Houdron aura quand même l'obligeance de noter que tout lecteur de science-fiction n'est pas un science-fictionmaniac. Heureusement. Il y a aussi ce qu'il appelle le « science-fictiono-phile », et que ce type de lecteur, conservant « toute sa vie le goût des œuvres fantastiques ou de science-fiction, livres ou films qu'il a appréciés étant jeune », est une personne qui « témoigne au contraire, à travers ce goût pour les univers spéculatifs et oniriques, de sa largesse et de sa souplesse d'esprit, de la permanence de sa capacité à rêver et à spéculer. »<sup>44</sup> Nous ne dirons pas non plus que Houellebecq et Dantec aient conservé leurs goûts et rêves d'enfance, mais ce qui est sûr est qu'ils ont réussi à conserver et développer une effervescence d'esprit tout au long de leur carrière. Ils ont tout de suite reconnu que cette littérature marginale serait un meilleur

---

<sup>42</sup> *Le Poulpe* est une collection de romans policiers, aux éditions Baleine.

<sup>43</sup> Extrait du site officiel de Maurice Dantec <[www.mauricedantec.com](http://www.mauricedantec.com)>

<sup>44</sup> Houdron, Alexandre. *Science-fiction et société*. p.266

endroit pour l'expression de leur vocation d'écrivain, le lieu parfait peut-être, « la boîte de Petri, permettant l'expérimentation et l'examen du *et si* et du *peut-être*.»<sup>45</sup>

### 3. L'enjeu de la SF au XXI<sup>e</sup> siècle

Comme Houellebecq l'écrit dans *Extension du Domaine de la Lutte*, le roman a des problèmes. Quel autre moyen y aurait-il de transcender ceux-ci si ce n'est que par l'exploration d'un terrain plus fertile. Le roman devra se réinventer. L'auteur considère la calamité de plus en plus rampante d'une anémie de communication entre les hommes couplé à un profond manque d'intérêt pour l'autre. Les humains n'ont plus rien à dire et rien ne les captive. Et même si on fait l'effort d'engager cet *autre*, dans une dernière tentative, après s'être mollement échangé des numéros de téléphone, « quand on s'appelle et on se revoit, la désillusion et le désenchantement prennent rapidement la place de l'enthousiasme initial ». Houellebecq conclut que « cet effacement des relations humaines n'est pas sans poser certains problèmes au roman. Comment en effet entreprendrait-on la narration de ces passions fougueuses, s'étalant sur plusieurs années, faisant parfois sentir leur effet sur plusieurs générations ? Nous sommes loin des *Hauts de Hurlevent*, c'est le moins qu'on puisse dire. La forme romanesque n'est pas

---

<sup>45</sup> Rathburn, Anthony. Photographe

conçue pour peindre l'indifférence, ni le néant ; il faudrait inventer une articulation plus plate, plus concise et plus morne. »<sup>46</sup>

Houellebecq ne prendra pas cette voie. Il restera « vivant » et « frapper[a] là où ça compte ». <sup>47</sup> Dans sa méthode du « rester vivant » justement, l'écrivain affirme que « c'est toujours chez les poètes qu'une philosophie neuve trouvera ces lecteurs les plus sérieux, les plus attentifs et les plus féconds. [...] C'est dans la poésie, presque autant que dans la contemplation directe – et beaucoup plus que dans les philosophies antérieures – qu'ils trouveront matière à de nouvelles représentations du monde ». Mais pour cela nous explique l'auteur, il est une condition impérative : l'amour car il résout tous les problèmes. « De même, toute grande passion finit par conduire à une zone de vérité. A un espace différent, extrêmement douloureux, mais où la vue porte loin, et clair. »<sup>48</sup>

Même si Houellebecq s'est fait qualifié par la critique de romancier néo-balzacien pour ses *Particules Élémentaires*, il laissa présager dans ce livre que, grâce à l'anticipation, le roman ferait peau neuve. En effet, il introduit déjà la contemplation des progrès de la génétique et du clonage. Comme le manque d'amour et la futilité des relations humaines lui taraudent l'esprit, il entrevoit la possibilité d'un monde où les sentiments seraient atrophiés, où il n'aurait plus de différence entre les sexes, où l'égoïsme, la cruauté et la colère n'existeraient plus.

---

<sup>46</sup> Houellebecq, Michel. *Extension du Domain de la Lutte*, p. 42

<sup>47</sup> Houellebecq, Michel. *Rester Vivant*, p. 28

<sup>48</sup> Ibid, p. 31-32

Une autre contrariété le tourmentant est l'horreur du vieillissement, le passage affligeant et impardonnable que le temps laisse sur notre corps. La solution se trouverait donc dans la science. Les sciences humaines ayant été discréditées, seule la science guiderait l'homme à la vérité. Il imagine qu'en 2013, « la mutation ne sera pas mentale, mais génétique. »<sup>49</sup> « L'humanité devait disparaître ; l'humanité devait donner naissance à une nouvelle espèce, asexuée et immortelle, ayant dépassé l'individualité, la séparation et le devenir. »<sup>50</sup>

Houellebecq incorpore donc l'*anticipation* à son œuvre, comme nous venons de le voir, et bien sûr plus profusément dans *La Possibilité d'une Ile* par l'astuce de la fictionnalisation de l'histoire de la secte de Raël, secte qui existe réellement en France, et dont le fondateur, Raël, s'est attribué le titre de « prophète ». L'enseignement de ce dernier prône le plaisir, l'amour et notamment la manipulation génétique. L'auteur met en scène, dans des siècles lointains, des hommes ayant eu l'intelligence de se cloner afin de ne pas souffrir du déclin de l'humanité, quoiqu'ils ne connaissent plus vraiment le plaisir, ni l'amour, si ce n'est que par les écrits de leurs prédécesseurs, ces hommes du XX<sup>e</sup> siècle, et les « récits de vie » de leurs clones antérieurs.

Jean-Christophe Rufin, lui aussi, donne dans le roman d'anticipation avec son *Globalia*, livre qui, comme il en fait mention dans la postface « est né d'un désir d'unité ». Rufin avait jusqu'à lors toujours tenu « séparées deux formes de

---

<sup>49</sup> Houellebecq, Michel. *Les Particules Élémentaires*. p. 314

<sup>50</sup> Ibid. p.308

productions littéraires : d'une part des essais consacrés au tiers monde, aux relations nord-sud, aux questions humanitaires ; de l'autre des romans dont l'action se déroulait toujours – à une exception près – dans l'Histoire lointaine.»<sup>51</sup>

Il fut confronté malheureusement à l'impossibilité d'une fusion des deux formes, jusqu'au jour où il tomba sur un commentaire de Walter Scott, disant que « certains écrivains ont le don de voir dans le passé, d'autres ont celui de voir l'avenir ». <sup>52</sup> Rufin, ayant toujours « vu » dans le passé entreprit donc d'utiliser la même méthode qui lui avait réussie, mais en l'appliquant pour décrire une situation à venir. Ce qui compte au final pour Rufin – et c'est d'ailleurs sa manière de concevoir le rôle d'un romancier – est non seulement de « fixer les règles d'un monde qui n'est pas le nôtre » et aussi de « parvenir à une puissante évocation, soit d'un monde disparu, soit d'un monde possible, qui permet au lecteur d'être présent hors de lui-même »<sup>53</sup>, en évitant de prendre parti ou d'apporter quelque proposition d'action. Néanmoins il attend du lecteur que ce dernier conserve « *une défiance légitime* », puisqu'il s'agit du futur car, ajoute-il, « *les avènements radieux, quels qu'ils soient, même quand ils viennent à nous sous les dehors souriants de l'individualisme démocratique, sont à accueillir la tête froide.* »<sup>54</sup>

---

<sup>51</sup> Rufin, Jean-Christophe. *Globalia*. p.497

<sup>52</sup> Ibid. p.498

<sup>53</sup> Ibid. p. 499

<sup>54</sup> Dantec, Maurice. *Laboratoire de la catastrophe générale*. pp. 356-357

L'anticipation fut élue également dans l'écriture de Maurice Dantec, surtout depuis son exil au Canada en 1998. Chez lui, elle a les traits d'une longue histoire d'admiration des auteurs américains tels que Philip K. Dick, J. G. Ballard, Norman Spinrad, Michael John Moorcock, Philip José Farmer ou Robert Silverberg, qui, selon Dantec, se sont attachés pendant les années 1960 et 1970, et jusqu'au milieu des années 1980, « à faire authentique œuvre littéraire, et singulièrement *œuvre d'imagination*, en nous donnant à voir, à lire, à comprendre, à décoder les monstrueuses potentialités de notre monde, sans jamais nous faire la morale, ni se complaire dans le *gore*, le *trash*, l'*heroic fantasy*, le *space opera* et toutes les sous-merdes d'équarrissage que l'édition postmoderne refile à son bétail en guise de nourriture. »<sup>55</sup>

Dantec reproche ainsi aux auteurs français de n'avoir pas osé – encore faut-il qu'ils en pussent être capables – faire ce que « les américains [avaient] entrepris à partir de 1920, soit de se nourrir de littérature étrangère (en l'occurrence la française de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle) afin de transmuter selon les lignes de forces propres à leur culture – Mark Twain, Conrad, Thoreau, London, Fitzgerald et Whitman, et les nouvelles configurations historiques qui faisaient d'eux les chroniqueurs cosmopolites de l'époque. Au lieu de bêtement nous copier, ils ont translaté nos inventions et nos traditions selon leur propre perspective, avec leur propre héritage. Dès les années 1980, un « genre » nouveau vit le jour grâce à deux authentiques génies, William Gibson et Bruce Sterling

---

(écrivain et professeur d'études Internet et de science-fiction à l'*European Graduate School* en Suisse) était la « synthèse accomplie du roman noir et de science-fiction, avec les nouvelles données formelles accumulées en deux ou trois décennies par les littératures mutantes anglo-saxonnes (Burroughs, Pynchon, Kerouac, De Lillo, etc.). »<sup>56</sup>

Autant dire que Dantec sait – trop bien même, qu'il faut vraiment que la littérature de science-fiction française se secoue de ses vieillottes traditions et arrête de « raconter les sempiternelles mêmes histoires, simples animations de marionnettes téléguidées dans leurs scénarios préécrits, et sans plus, et sans plus la moindre trace de ce qui fut précisément le génie européen, si ce n'est français. »<sup>57</sup>

La nouvelle donne, si la science-fiction française veut se faire à nouveau une place au sein de la littérature de science-fiction mondiale et faire un tant soit peu honneur à ses ancêtres, sera de faire entrer la machine de guerre, un arsenal des plus subtiles et des plus beaux dans son ingéniosité afin que celui-ci soit à même de mener un *combat métaphysique dans la complexité du réel* qui triture notre société actuelle. Maurice Dantec connaît le fonctionnement de cet arsenal à grande portée. Comme il nous le suggère dans son recueil de textes fictifs et d'essais critiques intitulé *Périphériques*, « le Roman noir, la Science-fiction, la culture underground, c'est de ces marges qu'il faudra partir pour construire le

---

<sup>56</sup> Dantec, Maurice. *Laboratoire de la catastrophe générale*. pp. 356-357

<sup>57</sup> Ibid.

roman du futur, une machine littéraire synthétique, capable de croiser, au sens génétique, le thriller, l'anticipation, le roman criminel, le roman d'initiation, le journalisme de guerre, l'expérimentation psychédélique, le roman d'aventures, de voyages, d'espionnage, sans s'effrayer de privilégier la panoramique au point de vue, sans complexe vis-à-vis des nouvelles technologies, des nouveaux langages, des nouvelles catastrophes. »<sup>58</sup>

Ne nous rapprochons-nous pas ici du procédé houellebécquien, qui rappelons-nous, favorisait la constellation des points de vue, y incluant la poésie, le mode d'emploi, l'extrait journalistique, etc. et qui au niveau du texte dans sa totalité formait un tout cohérent et transcendant de vérité ? Dantec et Houellebecq semblent voir juste et s'accorder sur les principes. Ils ne sont pas « des écrivains de science-fiction, [quoi qu'ils entendent] faire des sciences et des technologies les éléments fissiles nécessaires à l'obtention de cette masse critique. »<sup>59</sup> Ils sont des poètes, des chanteurs, des travailleurs, des philosophes, des généticiens du langage, des rock stars, des artistes, des médecins, des guerriers. Faudrait-il dire des méta-écrivains, bien déterminés de poursuivre la lutte esthétique, si agréable ou pénible qu'elle soit. Du moins, elle est sera redoutable. Nous avons fort à croire que vous ne trouverez pas plus radicaux que ces deux auteurs. Des *snipers* nous permettant de rester vivants !

---

<sup>58</sup> Dantec, Maurice. *Périphériques*, p. 119

<sup>59</sup> Ibid. p. 111

#### 4. Et si demain était déjà écrit ?

Nous allons finalement nous demander si le travail des auteurs n'est pas d'écrire demain en acceptant la proposition que « demain est déjà écrit ». Il ne serait peut-être pas trop saugrenu d'imaginer que des auteurs proposent un scénario pour l'humanité qui serait, vu nos tristes chances d'un avenir meilleur, acceptable ou convenable, car il n'est peut-être pas encore *trop tard*. Car après tout, Dantec, Houellebecq et Rufin laissent entrevoir des possibilités pour contrecarrer la « dévolution » de l'être humain. Ils ne portent pas de jugement moral quant à notre lassitude éternelle et notre inactivité exemplaire. Ils présentent cependant un « et si ? ». Reste au lecteur de déterminer son *engagement*.

Si l'on considère Dantec, et en connaissance de la manière dont il compose ses écrits, – et étant un tant soit peu croyant ou au moins partisan de l'idée que « quelque chose », qu'une puissance cosmogonique agisse en notre univers –, l'hypothèse que ne venons de mentionner, c'est-à-dire que l'écriture puisse précéder la vie, n'est dénuée de sens. Evidemment, ces spéculations auraient vite fait de faire bâiller un fataliste. Ainsi soit-il.

Demandez à Maurice de décrire comment il parvient à une telle production littéraire. Il vous répondra songeusement que ce n'est pas lui qui écrit. N'étant pas très bavard dans ses explications, lorsque nous lui avons posé la question, il nous garantit qu'il est tout simplement un vaisseau permettant au flux créatif de

s'inscrire sur le papier (ou l'ordinateur). Dans *American Black Box*, il précise qu' « un écrivain est une voix qui se donne aux morts. Et en particuliers aux écrivains morts. »<sup>60</sup> . Plus tard, dans une interview de 2009, il clarifiera sommairement en disant que l'auteur n'est qu'un vecteur, une voix, un organe d'inscription, de phonation, connecté avec l'au-delà, avec l'Invisible, ceux qui parlent par sa bouche sont morts, ou pas encore nés. »<sup>61</sup> Que nous laisse suggérer une telle affirmation ?

Nous spéculons aussi que Michel Houellebecq est foncièrement un poète, un écrivain de poèmes. Bien sûr, Houellebecq est particulièrement illustre en tant qu'écrivain de romans, mais nous osons penser que ces romans sont une mise en écriture de ces œuvres poétiques ; car toute sa vision, du monde, de la vie est contenue dans ses poèmes. C'est là qu'elle est la plus sublime et la plus vraie. Ces romans sont bien la narration d'une réorganisation intelligente et intellectuelle du monde par l'auteur qui transcendent ce monde. Comme nous le savons, le poème est d'une intensité qui n'adhère pas à l'entendement et la poésie est le « moyen le plus naturel de traduire l'intuition pure d'un instant. Il y a vraiment un noyau d'intuition pure, qui peut-être directement traduit en images ou en mots. Tant qu'on demeure dans la poésie, on demeure dans la vérité. »<sup>62</sup> D'où détient-il cette vérité ?

---

<sup>60</sup> Dantec, Maurice. *American Black Box*, p.52

<sup>61</sup> La Rédaction de Ring : *La littérature DÉCHIRE l'espace public : 300 questions à Maurice G. Dantec*

<sup>61</sup> Houellebecq, Michel. *Interventions*. p. 45

<sup>61</sup> Baudrillard, *CM*, p.251.

Baudrillard remarquera, dans *Cool Memories*, qu'à « force de parler de certaines choses, elles finissent par se matérialiser dans notre vie : simulation, séduction, réversibilité, indifférence. Peu à peu la vie s'organise comme un montage de tout cela, dans une circulation flottante de femmes, de concepts, de rêves et de voyages. Ainsi l'écriture finit par précéder la vie, la déterminer. Celle-ci finit par se conformer à un signe d'abord désinvolte. C'est sans doute pourquoi tellement de gens ont peur d'écrire. »<sup>63</sup> Notre trio d'écrivains n'a pas froid aux yeux, c'est le moins qu'on puisse dire, bien que – et nous l'admettrons ici – Jean-Christophe Rufin n'a pas (encore) réussi à nous convaincre.

Lors d'une entrevue avec Bertrand Méheust dans le cadre de recherches organisées autour du livre de Dr. Jeffrey Kripal, professeur à Rice University, *Authors of the Impossible*<sup>64</sup>, Méheust suggérait de ne pas prendre à la légère que « demain est déjà écrit ». Ayant lui-même fait de longues recherches sur le naufrage du Titanic qu'il publia dans le livre *Histoires paranormales du Titanic*<sup>65</sup>, où il documente et suggère que le naufrage avait été prédit, nous conseillait la lecture du livre de Pierre Bayard, *Demain est écrit*, où l'auteur explique que la littérature serait peut-être en mesure de prédire l'avenir. A titre d'exemple, il mentionne Oscar Wilde et explique que si la biographie de Wilde était « écrite dans le bon sens, c'est-à-dire de la fin vers le commencement. On y [verrait]

---

<sup>64</sup> Kripal, Jeffrey. *Authors of the Impossible: The Paranormal and the Sacred*. University of Chicago Press, 2010

<sup>65</sup> Méheust, Bertrand. *Histoires paranormales du Titanic*. Paris : J'ai lu, 2006

clairement comment, des dernières années de prison jusqu'à la rencontre avec Alfred Douglas, l'amant maléfique, de cette rencontre jusqu'à sa description deux ans « avant » dans *Le Portrait de Dorian Gray*, et du Portrait aux années de jeunesse et d'enfance, tous les faits de vie et d'écriture s'enchaînent avec une parfaite logique à condition de les saisir de l'avenir vers le passé, chacun entraînant celui qui précède. Et comment à l'évidence, là encore, *demain est écrit.* »<sup>66</sup>

Et si l'avenir était déjà écrit ? Après tout, n'est-ce pas Jules Verne, qui prédisait le futur de Paris, dans *Paris au XXème Siècle* ? Ce manuscrit datant de 1863 ne sera seulement publié qu'en 1994. Les spécialistes de Verne ont déjà débattus sur la question de la véracité des prédictions de Verne, ses fans se seront certainement réjouis des divinations du père de la science-fiction. Ainsi que le souligne Arthur Evans,

This new Paris is the extrapolated culmination of social trends already very palpable during Verne's own time: e.g., industrial positivism, laissez-faire capitalism, and accelerated technological growth. As a result, Paris circa 1960 has evolved into a smooth-running, high-tech commercial megalopolis where gasoline-powered cars crowd the wide streets and urban commuters are whisked along in pneumatic tube-trains suspended from above. Computer-like adding machines and fax-like communication devices link the city's financial markets with the world's many multinational corporations (who hold the real political power).<sup>67</sup>

---

<sup>66</sup> Bayard, Pierre. *Demain est écrit*. Paris : Editions de Minuit, 2005. Présentation de l'éditeur : [http://www.fabula.org/actualites/p-bayard-demain-est-ecrit\\_12207.php](http://www.fabula.org/actualites/p-bayard-demain-est-ecrit_12207.php)

<sup>67</sup> Evans, Arthur. *The "New" Jules Verne*. in *Science Fiction Studies*. Vol. 22, No. 1, March 1995, pp. 35-46

<sup>67</sup> Houellebecq, Michel. *Rester Vivant*, p. 25

Que penser aussi de ce rapport publié sur le site de la NASA, décrivant un des projets du centre de recherches John H. Glenn, le projet concernant la réalisation d'un prototype que nous ne sommes pas à même de traduire, « Piloted Spherical Torus Nuclear Fusion Propulsion », inspiré directement de l'œuvre de l'auteur de science-fiction britannique, Arthur C. Clarke, *2001 : L' Odyssée de l'Espace ?* On ne s'étonnera pas que cette œuvre ait suscité un profond intérêt pour les possibilités de l'exploration spatiale par delà les limites de ce qui n'était qu'envisageable dans une pure fiction :

A conceptual vehicle design enabling fast, piloted outer solar system travel was created predicated on a small aspect ratio spherical torus nuclear fusion reactor. The initial requirements were satisfied by the vehicle concept, which could deliver a 172 mt crew payload from Earth to Jupiter rendezvous in 118 days, with an initial mass in low Earth orbit of 1,690 mt. Engineering conceptual design, analysis, and assessment was performed on all major systems including artificial gravity payload, central truss, nuclear fusion reactor, power conversion, magnetic nozzle, fast wave plasma heating, tankage, fuel pellet injector, startup/re-start fission reactor and battery bank, refrigeration, reaction control, communications, mission design, and space operations. Detailed fusion reactor design included analysis of plasma characteristics, power balance/utilization, first wall, toroidal field coils, heat transfer, and neutron/x-ray radiation.<sup>68</sup>

---

<sup>68</sup>< <http://gltrs.grc.nasa.gov/Citations.aspx?id=568>>

### III. Fin du temps des signes | Signe de la fin des temps

La question qui nous préoccupera dans ce chapitre est celle de la « disparition » du Logos, conjecturée dans les textes d'anticipation que nous étudions. Il faut tout d'abord s'entendre sur le terme de « disparition ». Nous nous apercevrons très vite des divers degrés de la défection du Logos chez l'être humain, de son agonie. Nous parlerons tout particulièrement de « dévolution », terme cher à Maurice G. Dantec, – que l'on pourrait d'ailleurs qualifier de néologisme dantecquien – car il exprime mieux que tout autre substantif le manquement, l'insuffisance, le processus rétrograde du langage. A cela, précisons que nous aborderons le sujet de cette dévolution en utilisant le mot « Logos » dans son sens proprement étymologique de « langue » et « raison ». En temps voulu, nous ferons référence aux multiples acceptations lexicales de ce mot : raison, parole et Parole, logos et Logos, verbe et Verbe, langue et langage. Maurice Dantec s'insurge explicitement sur l'amalgame de ces mots et ne mâche pas les siens quand il explique que

Si le « Logos » est sans aucun doute un des fondements de la logique grecque aristotélicienne, il est incontestable je crois, que le concept a été repris par la gnose chrétienne comme par les premiers dogmes orthodoxes et catholiques pour expliquer l'émergence critique de paradoxales vérités : Car la Parole ce n'est pas le langage, c'est le Verbe, ce moment où le langage lui-même s'anéantit pour le compte d'une fulgurance supérieure et qui échappe pour le moins aux méchantes visions mécanistes d'un monde fabriqué par un horloger à la précision helvétique, ou mieux encore par

son avatar post-moderne : la Roue de la Fortune cosmologique, que certains scientifiques appellent parfois du nom de « hasard ». <sup>69</sup>

Ou encore en évoquant le verbe:

Il y a ceux qui pensent que le mot « verbe » qualifie ce qui se dit lors d'une conversation dans un salon de thé, et désormais ce qu'on se « communique » par Internet. Il y a ceux qui croient qu'il est le chant tragique qui monte de la Mère de Toutes les Batailles. <sup>70</sup>

Nous nous devons de distinguer les termes, mais ici déjà, sans même gloser leurs nuances, nous sommes en mesure de comprendre l'enjeu de la disparition du logos – le mot logos lui-même revêtant trop de sens, ou pas assez.

Le parcours de l'agonie du logos s'inscrit dans l'étude du devenir de l'homme. L'anthropogénie, ou anthropogénèse, qui est l'étude de l'apparition de l'homme et de son évolution sera clairement une piste à suivre, mais dans le cadre de nos textes, nous ne pourrions ignorer le mystère de la Création et nous verrons comment évolutionnisme et créationnisme se donnent gracieusement le bras – ce qui en soi pourrait paraître, de prime abord, assez surprenant dans une réflexion autour de textes de science-fiction.

Il ne fait aucun doute que l'être humain a connu de multiples stades d'évolution et que son évolution n'est pas sur le point de s'interrompre. Physiquement certes, il n'a que peu évolué depuis le paléolithique. Faut-il aussi rappeler que l'être humain cherche essentiellement à assouvir les mêmes besoins depuis l'éternité

---

<sup>69</sup> Dantec, Maurice. *De la robotisation de l'homme et de l'hominisation des machines*. [article]

<sup>70</sup> Dantec, Maurice. *American Black Box*, p. 52

des temps ? Qui plus est, ses valeurs n'ont quasiment pas changé et les mêmes sempiternels désirs le meuvent inlassablement.

Il est par contre impératif de considérer l'évolution de l'homme dans son environnement actuel, celui de la technique et les technologies, qui lui-même connaît une évolution explosive et exponentielle obligeant l'homme à constamment s'adapter. En considérant les changements auxquels il doit faire face, nous devons nous demander si l'être humain est paré de facultés d'adaptation suffisantes ? Est-ce que ce contexte ne remettrait-il pas en question la nature de son existence ? De nos jours, l'être humain se trouve bel et bien devant une surcharge technologique. Combien de temps pourra-t-il encore tenir sans succomber sous son poids ? Combien de temps lui reste-t-il avant qu'une dévolution soit réelle ?

Comme le mentionne, Ollivier Dyens, dans la *Condition Inhumaine*, « l'homme, la femme, l'enfant de cette ère ne sont humains que par leur relation aux machines »<sup>71</sup>. Cette relation va plus loin qu'une simple dépendance : « Nous ne vivons pas dans un monde contrôlé par les machines, mais bien dans un univers engendré par celles-ci »<sup>72</sup>. C'est en cela qu'il qualifie notre condition d'inhumaine, en ce sens qu'elle manque d'humanité » ou « semble ne pas appartenir à la nature ou la condition humaine ».

---

<sup>71</sup> Dyens, Ollivier. *La condition inhumaine: essai sur l'effroi technologique*. p 20

<sup>72</sup> Ibid. p.21

De progrès en progrès, l'être humain voltige pour atteindre les hautes sphères de la perfection et faire en sorte qu'il devienne un organisme hautement performant. La technique a rendu bien des services à l'être humain, mais quand les hommes « doivent leur vie, leurs guérisons, leur agonie, leur bonheur et désespoir de moins en moins aux êtres qui peuplent leurs désirs et de plus en plus aux machines qui les veillent calmement », il serait bien avenant que quelqu'un (ou quelque chose) appuie au plus vite sur le bouton de commande « Pause ». Pour réfléchir un peu, au moins.

Dyens poursuit en expliquant « l'impossibilité de clairement définir un individu, de circonscrire son principe, de cerner son ontologie. » <sup>73</sup> Définir sa réalité biologique d'un point de vue physiologique s'avère une tâche relativement surmontable : un organisme qui naît, vit, se reproduit, meurt. Mais définir l'homme ne peut se limiter qu'à cela. Dès l'instant où le cerveau de l'homme s'active, il entre dans une réalité plus complexe : celle des signes et du langage, une réalité symbolique, qui somme toute définit sa réalité biologique singulière ; et dès le moment où l'homme conçoit l'outil et son utilisation, il accède à une réalité technologique.

Dans une perspective de trois réalités qui s'enchevêtrent – réalité biologique, technique ou technologique<sup>74</sup>, et réalité symbolique – l'homme a plus ou moins réussi à vivre harmonieusement. Ses besoins biologiques étaient assouvis par le

---

<sup>73</sup> Ibid. p.21

<sup>74</sup> Il faudra aussi inclure une réalité virtuelle.

biais d'inventions mécaniques ou techniques, que sa réalité symbolique pouvait concevoir intellectuellement et matériellement. Un exemple classique est celui de l'homme qui se met en tête de cultiver la terre, invente la charrue pour labourer cette dernière. La perspective d'une récolte est une réalité future plus ou moins assurée. Néanmoins, lorsqu'un excédent de matière technologique envahit son existence, au point qu'il ne parvient plus à la déchiffrer à l'aide de sa réalité symbolique, qui en outre est menacée de disparation elle-même, tel que nous l'expliquerons plus tard, un malaise profond s'installe, une peur paralysante. Nous savons que la peur ne mène à pas grand-chose. Elle est contre-productive, ou stérile, ce qui revient à la considérer comme porteuse de mort.

LIVE | EVIL | VILE

Et ce mot « mort » est épouvantable en lui-même. A moins que ce ne soit la vie qui est abominable, à ce titre qu'elle implique inéluctablement la mort. Toutefois, nous ne perdons pas espoir dans ce domaine. La mortalité de l'homme, comme de tout autre organisme, est une défaillance non-négligeable. Certes, n'aurait-on pas déjà exprimé la possibilité concrète de l'immortalité de l'être humain ? Bien sûr, mais il s'agit là de dépasser les limites de sa mort biologique. Qu'est-on en mesure de faire, quant à la mort, de sa réalité symbolique ?

A<sup>LMA</sup> D<sup>EFICIT</sup> N<sup>IHILISANT</sup>

Alors qu'on se soucie de l'identité future de l'être humain et de savoir si on pourra encore l'appeler homme, quand son ADN sera copiable et maniable à

l'infini – admirablement narré dans *La possibilité d'une île* de Michel Houellebecq, – quand il sera doté de prothèses et de micro-puces intégrées à son organisme – comme le protagoniste de *Cosmos Incorporated* chez Maurice Dantec – , oserait-on avancer que ces paramètres sont moins préoccupants, quant à sa définition, qu'un fléau malin qui semblerait le corroder jusqu'au plus profond de son essence ?

Même si certaines technologies ont fait de titanesques progrès dans le but de retarder notre date mortuaire, n'aurait-on peut-être pas tort de se demander si l'homme, fonçant la tête aveuglée dans sa quête incessante et acharnée de vaincre la mort, épousant ainsi l'insolence d'égaliser la vertu éternelle de son créateur, ne commettrait pas l'erreur, qui lui serait fatale avant même le moment prévisible de sa propre mort biologique. Essayant de ne pas excaver son tombeau trop vite, l'homme néglige le fait qu'il est déjà à moitié enseveli, précisément par la désaffection d'une des composantes qui le définit: le langage. Nous aurons beau dire que l'homme est en constante évolution grâce aux techniques, mais à défaut de langage – ou sans langage adéquat – pour assurer une interaction efficace avec ces dernières, elles l'expédieront inexorablement sur la route de sa dévolution.

Le langage définit l'être humain. Sans omettre l'évidence bien sûr que certains proclament que les animaux eux aussi ont un langage qui leur est propre, voire même, selon des théories plus saugrenues, que les plantes « parlent » d'une certaine façon, l'être humain est de tous les organismes vivants celui qui détient la

faculté du logos. Nous ne manquerons pas de faire référence ici à Aristote: « l'homme est un animal doué de raison », car il est doté du « logos », en cela qu'il parle et que cette faculté lui permet de raisonner. Comme l'indique Jean-Louis Labarrière,

Aristote n'a-t-il pas écrit en effet que, « l'homme, au contraire (des animaux), vit aussi par raison, car seul de tous les animaux il possède la raison » ? Voilà ce qui explique pour cette tradition que l'homme soit un animal politique par nature. Il est doué de *logos* alors que les animaux ne sont doués que de *phônê*, de voix. Raison, langage et « politicalité », conjuguerait ainsi la différence entre l'homme et l'animal, différence qu'Aristote aurait clairement établie.<sup>75</sup>

Dans une autre tradition, nous pourrions aussi mentionner l'Évangile de Saint Jean et rappeler qu'

Au commencement était le Verbe et le Verbe était tourné vers Dieu, et le Verbe était Dieu. Il était au commencement tourné vers Dieu. Tout fut par lui, et rien de ce qui fut ne fut sans lui. En lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes, et la lumière brille dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise.<sup>76</sup>

Alfred Korzybski, quant à lui, explique en grand détail dans *Science and Sanity*, – malheureusement non-disponible intégralement en traduction française – que la différence entre l'homme et l'animal réside dans le fait que l'homme a la conscience de l'abstraction, au contraire de l'animal. Il introduit ici la notion de

---

<sup>75</sup> Labarrière, Jean-Louis. *La Condition animale : Etudes sur Aristote et les Stoïciens*. p. 85

<sup>76</sup> Saint Jean 1.1

NB : Évidemment, le Verbe sous-entend bien plus que les mots (ou le langage) mais ces derniers sont cruciaux, en ce sens que la parole divine n'eusse pu difficilement être rapportée sans l'usage de ceux-ci.

« réaction sémantique »<sup>77</sup>. Tandis qu'un animal est uniquement capable d'une réaction conditionnée, comme dans les expériences de Pavlov par exemple, l'homme apprend à réagir sémantiquement. En d'autres termes, nous dirons que, grâce à sa faculté d'abstraction, l'être humain est capable de « décrire ». Et d'ajouter que

Les « psychologues » et les psychiatres sont très partagés quant au rôle que joue l'« introspection ». Ceci est dû à la confusion des niveaux d'abstraction. Les animaux peuvent « sentir », ils peuvent « souffrir », mais ils ne peuvent pas *décrire*.<sup>78</sup>

Lors d'une conférence lue en Belgique, en 2001, Maurice Dantec rappelle qu'il est dit quelque part dans le Midrash que « la seule différence entre les morts et les vivants réside dans le pouvoir de la Parole » et d'expliquer que « c'est par la présence ou non du Logos que l'on peut déterminer si un être est vivant, ou s'il ne l'est point »<sup>79</sup>. Mais si le langage de l'homme en vient à mourir, qu'advient-il de l'homme? Comment se définira-t-il ? Sans entrer dans un débat religieux ou philosophique, ni terminologique à ce stade, il est clair que le logos est déterminant pour l'être humain : il est sa *vie et lumière* et cette pensée est valable

---

<sup>77</sup> Korzybski, Alfred. *Science and Sanity*. p.500. A fundamental difference between 'man' and 'animal' is found in the fact that a man can be conscious of abstracting, and an animal cannot. This last statement could be reformulated: that animals are 'unconscious of abstracting'. Now consciousness of abstracting is not inborn as a rule, but becomes a *s.r* [semantic reaction] acquired only by education or through very long, and usually painful, experience in evaluation. If we are unconscious of abstracting, we obviously copy animals in our 'mental' processes and attitudes and cannot completely adapt ourselves to the structurally more complex human world (with higher order abstractions), so that some arrested or regressive processes are bound to result. In such a more *complex* world we need *protection* against semantic overstimulations, which the animals in their simpler world do not need. If, therefore, we copy animals in our 'mental' processes, we could, perhaps, live in their simpler world, but cannot adapt ourselves easily to a structurally more complex human world.

<sup>78</sup> Traduction : Isabelle Aubert-Baudron, < <http://semantiquegenerale.free.fr/Articles/reactions.pdf>>

<sup>79</sup> Maurice G. Dantec, *De la robotisation de l'homme et de l'hominisation des machines*. [article]

même si l'on n'est pas adepte des théories créationnistes. Sans langage, le pouvoir de description n'est plus, et si celui-ci disparaît, ce n'est pas vraiment que la réalité biologique de l'être humain meurt, mais son essence et son âme qui sont réduites au néant.

### *Mort de l'organon symbolique*

Dans notre monde technocratique, le langage binaire aura tôt fait de supplanter – s'il ne l'a pas déjà fait – la parole. Jamais auparavant le mot n'a été si mal traité, s'affaiblissant ainsi par tous nos abus. Quel sera donc l'avenir du mot ? Le mot rend la création possible. Le pouvoir de nommer, c'est donner vie. Attribuer un nom à la matière organique ou inorganique, c'est dire oui à son existence. Or, le logos souffre de pathos majeurs. Malade, il contamine progressivement l'humanité entière.

Outre sa fonction de désigner une chose, une personne ou une entité, le mot est un véhicule, qu'il soit mot oral ou écrit, il permet le transport, la transmission de connaissances, de sentiments, de messages, de traditions, il est une marque subtile et raffinée du passage de l'homme sur terre. Comme l'écrivait Arthur C. Clarke, en évoquant le mot oral, dans *2001, L'Odyssée de l'Espace*, l'homme inventa une sorte de lumière ou de vie, un véhicule, une victoire sur le temps, grâce à la parole :

Et quelque part, dans la pénombre des siècles écoulés, ils [les hommes] avaient inventé l'instrument essentiel, que l'on ne pouvait ni voir, ni toucher : la parole. Ainsi, ils avaient remporté leur première victoire sur le Temps. Désormais, la connaissance d'une génération pourrait être transmise à la suivante et chaque âge profiterait de tous ceux qui l'avaient précédé.<sup>80</sup>

Depuis leur invention, les mots s'établirent une place vénérable et précieuse au sein des mortels. De nos jours, c'est à peine si on ne les ignore pas parfois, tout simplement. Pouvons-nous nous le reprocher ? En tout cas, ils sont en train de perdre leur sens, leur valeur, leur gloire. Jacques Dufresne expose clairement comment aujourd'hui, les mots, qu'il n'hésite pas à qualifier de vagabonds, « meurent de maladies iatrogènes, c'est-à-dire de maladies causées par les traitements dont ils sont l'objet dans diverses maisons de santé spécialisées : les agences de publicité, les universités, les bureaucraties, les machines politiques »<sup>81</sup>. Nous savons très bien que les mots tombent en désuétude, comme les mots latins par exemple. Certes, ce qui se produit de nos jours est bien pire, c'est que nous utilisons les mots, sans pouvoir correctement établir leur connexion au réel. Dufresne établit une distinction entre les mots opérateurs et les mots flottants. Les uns sont aussi malades que les autres, nous dit-il. Les mots opérateurs, les mots de la science, « souffrent d'une névrose obsessionnelle causée par les fonctions très précises qui constituent toute leur identité » et les mots flottants, ceux de

---

<sup>80</sup> Clarke, Arthur C. 2001, *L'Odyssée de l'Espace*, p. 43

<sup>81</sup> Dufresne, Jacques. *Après l'Homme... Le Cyborg*, p. 39

l'opinion, souffrent quant à eux d'un « manque d'identité qui les réduit à l'hystérie », « telles les monnaies détachées de l'étalon d'or »<sup>82</sup>.

La réinstauration des mots, ou du moins leur préservation est une des préoccupations primordiales des trois auteurs que nous étudions. Maurice Dantec, Michel Houellebecq et Jean-Christophe Rufin seront en quelque sorte les « médecins » de la langue. Cela ne fait aucun doute pour Jacques Dufresne qui avise que « c'est la responsabilité des écrivains et des penseurs, non seulement de veiller sur eux, mais de les entourer de soins vivifiants, et au besoin, les ranimer »<sup>83</sup>. Nous étudierons ainsi les diverses manières auxquelles ils s'emploient pour donner aux mots leur juste place. Nous verrons comment le mot, le mot écrit, et donc aussi par conséquent, le livre et la *transmission écrite* [GJ 695] a une place centrale dans l'espérance d'une nouvelle humanité, car cette « transmission écrite, c'est la mémoire, et plus encore, c'est un texte global en perpétuelle transformation. La transmission écrite en elle même est un cerveau. Elle structure la pensée en l'illuminant<sup>84</sup>. Elle est capable de jeter des ponts au-delà de la mort et de la vie » [GJ 695]. Le mot est sans aucun doute le véhicule ou le moyen de déjouer la mort « humaine ».

---

<sup>82</sup> Jacques Dufresne, *Après l'Homme... Le Cyborg*, p. 40

<sup>83</sup> Ibid. p. 39

<sup>84</sup> Stéphane Labat explique que « le chaman au centre de l'univers et de lui-même peut « lire » le monde, prédire l'avenir d'après le cri des oiseaux ou les empreintes d'animaux. Guidé par la connaissance silencieuse, il sait que le hasard n'existe pas, que tout est relié. Les mots ont un extraordinaire pouvoir d'éclairement, de mise en forme de la connaissance intérieure : nommée, la chose est rejointe dans son essence, dans son éclat primitif. p. 341. Nous reviendront plus tard dans le texte sur l'étroit rapprochement que l'on peut faire entre le chaman, l'écrivain, l'artiste ou le poète, et même le guerrier.

## 1. Maurice Dantec : L'agonie du logos ou le verbe désincarné

### *L'agonie du logos*

Dans *Grande Jonction* de Maurice Dantec, paru chez Albin Michel en 2006, nous pouvons retracer le parcours de la dévolution verbale, particulièrement imagé et étoffé, qui s'empare de l'humanité. Commençons par situer le contexte : 2069, nous voici dans le Monde d'Après le Monde, « là où tout ce que l'homme avait connu durant des millénaires de civilisation a pour de bon été anéanti ou est en voie de l'être » [GJ 16]. Le monde que Dantec nous présente est un monde où l'être humain s'est laissé co-machiniser [GJ 14]. La machine l'avait aidé à assouvir ses désirs, mais en même temps, elle l'avait aussi asservi. Ces êtres humains avaient évolués jusqu'en 2057 sous le contrôle d'une Métastructure, mise en place dans les années 2030 [GJ178], invisible et totalement virtuelle, une « plate-forme purement numérique dont les périphériques et les interfaces [étaient] les hommes eux-mêmes [GJ 289], une sorte de Machine-Monde, une méta-machine.

Cette structure avait été instaurée afin de « compléter l'unification du globe et de relancer un vaste programme de recherche scientifique multidisciplinaire et d'importance mondiale » [GJ 179]. « Réorganisation générale de la société-monde, sécurité sanitaire, pacification ou en tout cas gel de la plupart des conflits majeurs, en Amérique du Nord, en Asie Centrale, et même dans l'océan indien, redémarrage de l'activité économique mondiale » étaient à l'ordre du jour. Mais

voilà, en 2057 donc, les machines régies par cette dernière furent toutes affectées, comme si elles étaient atteintes d'un virus mortel. La Machine-Monde avait autoprogrammé alors sa propre destruction. Le 4 octobre 2057, la Métastructure était « morte », entraînant le dysfonctionnement de toutes les machines électroniques « qui dévoluèrent sans rémission possible » [GJ 27]. Cet événement fut recensé comme la première « Chute ».

Cependant, une nouvelle phase destructive étendit son processus de contamination aux machines toutes neuves, nées après la mort de cette dernière. Ce fut tout l'UniMonde Humain – sorte d'ONU ou organisation exerçant son contrôle par la cybernétique et dont la devise est «Un monde pour tous. Un dieu pour chacun » – qui se vit atteint. Machines et hommes, furent tous ébranlés par ce choix létal de la méga-machine. C'était la première mutation post-mortem de la machine en 1963.

Il est aisé de comprendre que toutes les machines puissent être affectées comme si elles n'étaient plus du tout alimentées par le courant électrique, provoquant un chaos, tel que les « blackouts », de plus en plus fréquent de nos jours, l'engendrent, à la différence que ce blackout n'aurait aucune fin et l'électricité ne serait jamais restaurée. Ainsi, dans la fiction de Dantec, entendons que l'homme est à ce stade d'avancement que nombreuses parties de son corps organique ont déjà été remplacées par des implants biotechniques, lui permettant de fonctionner de façon optimale d'une part, ou si un de ses organes avait été condamné par la

maladie ou le vieillissement d'autre part, lui-même avait aussi été substitué par son équivalent « bio-embarqué » :

[...] un beau matin d'octobre, les premières machines entièrement neuves, et toutes nées bien après la mort de la Métastructure, ou qui n'avaient été interconnectées entre elles, et à elle, ont commencé à être touchées à leur tour, idem pour les systèmes bio-embarqués, évidemment. [GJ 21]

Chaque jour, partout, des millions d'êtres humains mouraient, foudroyés par l'arrêt brutal d'un nanocomposant ou d'un implant vital. Partout. Tout le temps. Sans la moindre pause. [GJ 27-28]

En 2069, « une seconde mutation [était] sur le point d'advenir » [GJ 21], qui était bien pire que la première en ce qu'une *chose* voudrait en arriver à détruire « « la dernière machine, c'est-à-dire, l'Homme » [GJ 23]. Ceci annonçait donc l'avènement d'une sorte de camp-monde, et comme Dantec l'imagine, un camp de concentration à l'échelle mondiale :

La Métastructure asservissait l'homme, pourtant c'est sa disparition qui le conduit à l'esclavage ultime. C'est en s'autodétruisant qu'elle est parvenue à faire du mon monde ce qu'elle désirait qu'il devînt.

- Un désert ?
- Il y a pire que le désert lui-même. Le désert n'est qu'une forme de la *chose*.
- Alors quoi ?
- Un Camp, monsieur Campbell, un Camp-Monde. Un camp de concentration global. [...]

Un Camp-Monde. Un camp de concentration planétaire. Un monde où la vie avait la valeur du sable, et la mort la valeur d'un nombre. [GJ 173]

Perdre la vie par le complot d'une machine serait un comble pour l'être humain. Envisager une telle « aberration » relèverait d'un exploit insurmontable. Au sommet de son arrogance, l'homme préférerait sans aucun doute se donner la mort

lui-même, s'il avait la garantie qu'il était condamné remettre son autorité à une nouvelle espèce, en l'occurrence machinique. Comme nous le fait remarquer Baudrillard, dans un de ses recueils de souvenirs, *Cool Memories*, « une fois considérée, la supériorité de l'espèce humaine, la taille de son cerveau, sa puissance de réflexion, de langage et d'organisation, on peut se dire ceci : s'il avait la moindre chance qu'une autre espèce apparaisse, sur terre ou ailleurs, rivale ou supérieure, l'homme emploierait tous ses moyens à la détruire. L'humain ne peut tolérer quelque autre espèce, même surhumaine – il se veut l'apogée et la fin de l'aventure terrestre, et contrôle féroce toute irruption nouvelle dans le processus cosmologique »<sup>85</sup>.

Nous pouvons certes anticiper l'effroi qu'un jour l'être humain se fasse supplanter par les machines qu'il a lui même inventées. Certains diront d'ailleurs que nous ne sommes pas vraiment loin du compte. Même les moins sceptiques devons envisager tout au moins un avenir où il sera impératif d'établir un équilibre entre l'homme et la machine, régler un organon où l'homme aura sa place tout autant que la machine aura la sienne. Dans la préface de son livre intitulé *2020 : Les Scénarios du Futur*, Joël de Rosnay<sup>86</sup> nous rappelle que l'« avenir info-bio-nano-éco, avec un cybermonde qui défie le monde réel, avec des machines qui s'humanisent et des hommes qui se machinisent, avec l'irréductible solitude de l'interconnexion généralisée, avec la dictature anesthésiante de nos esclaves intelligents, avec la perverse soumission d'une nature réinventée, cet avenir

---

<sup>85</sup> Baudrillard, *Cool Memories (1980-1985)*, pp. 144-145

<sup>86</sup> Joël de Rosnay est l'auteur de nombreux ouvrages dont notamment *L'homme Symbiotique* (1995). Il est également conseiller du président de la Cité des sciences et de l'industrie.

perturbe les repères et dissout les catégories qui structurent notre pensée. Voilà le piège : nous fabriquons un monde où nous sommes incapables de penser »<sup>87</sup>. En d'autres termes, nous sommes les auteurs ou les inventeurs d'un univers que nous ne sommes plus à même de comprendre et rationaliser. Il est devenu si complexe. Une nouvelle humanité aurait donc besoin d'un nouveau langage adapté à ces nouvelles conditions, pour lui permettre sa description et donc sa compréhension.

En dehors des fictions ou textes d'anticipation, comme celui de Dantec, il n'est pas inintéressant de se demander, alors que les machines progressent au point de concurrencer l'être humain, si nous ne seront pas en manque d'un langage adéquat facilitant l'interaction entre l'homme et la machine. Nous en sommes à ce stade – ou bien près – et si nous nous devons désormais de penser l'être humain dans son interaction avec les technologies, sommes-nous en connaissance d'un langage capable d'exprimer cette complexité ? Jean Baudrillard notait déjà en 1980 que le réel aurait un caractère évolutif et que le langage serait plutôt mutant. Nous pouvons ainsi avancer que, vu l'évolution incroyable et abasourdissante du réel depuis les quelques dernières décennies, le langage subit des mutations en conséquence et donc drastiques : mutations mutantes et mortelles, au-delà de notre pouvoir de contrôle. On peut imaginer alors des dérapages humains où les hommes se débattent en vain, comme dans des sables mouvants.

La différence entre les choses et les mots est que le réel est évolutif, tandis que le langage est mutant. Quelque chose dans le langage ne fonctionne

---

<sup>87</sup> Joël de Rosnay, 2020 : *Les Scénarios du Futur*, p. 10

pas en continuité avec les choses : celles-ci vont leurs cours mais, à un moment précis, tel mot prend un sens, et il le perd tout aussi inopinément. Certaines choses elles aussi apparaissent ou disparaissent sans autre forme de procès, passent d'un état à un autre par surprise, par discontinuité, qui n'est pas celle du hasard, mais d'une autre nécessité.<sup>88</sup>

Baudrillard considère que l'homme vit comme sur deux longueurs d'onde, la première représentant la réalité des choses, et la deuxième représentant la réalité des mots. Le bonheur de l'homme serait possible dans l'occurrence où ces deux longueurs seraient à la même fréquence. Mais comme nous tentons de l'expliquer, les mots tels que nous les connaissons, ne suffisent plus à exprimer la réalité des êtres humains. Ces deux longueurs d'ondes vacillent disproportionnément, et c'est à prédire que devant cette impuissance, l'homme devra faire un choix : créer une nouvelle langue ou, à défaut, se complaire dans l'inutilisation des mots, devenus obsolètes et inutiles, et se laisser aller à devenir une espèce de larve. Nous sommes presque déjà des ordinateurs, machines juste capable d'effectuer certaines opérations et manier de l'information :

L'ordinateur se substituera partout à l'opération de pensée, laissant le cerveau en friche, comme les technologies mécanistes du XIXe siècle l'ont déjà fait pour le corps. Les gens prennent l'air de plus en plus zombiques. On dirait qu'ils sont déjà décérébrés et qu'ils ne fonctionnent plus qu'à la moelle épinière.<sup>89</sup>

Ces « décérébrés » de nos sociétés que nomme Baudrillard sont proches des « humains » dans les écrits d'anticipation de Dantec, à ceci près que Dantec littéralement imagine un monde où le langage disparaît dans sa quasi-totalité,

---

<sup>88</sup> Baudrillard, *Cool Memories (1980-1985)*, p.50

<sup>89</sup> Baudrillard, *Ibid.* p.265

nous avertissant ainsi du danger que nous courons, pour que chose soit faite avant qu'il ne soit trop tard. Ce qui nous importe vraiment de circonscrire ici est la mort de l'homme parce que c'est son logos qui est en passe de mourir<sup>90</sup>.

La seconde mutation que nous décrit Dantec donc est celle qui a comme point de mire le langage. Comme nous l'avons mentionné auparavant, que le langage meure est une chose et souvent un processus, disons naturel, car il sera remplacé par une nouvelle forme permettant la communication entre les hommes mais le caractère qui alarme les hommes de Grande Jonction est l'attaque radicale et irréversible de la méga-machine sur le cœur du langage, le langage dans son noyau dur symbolique, car c'est « le langage qui crée les mondes, qui les crée et les détruit à la fois » [GJ 178].

Ce qu'imagine Dantec est tout simplement effrayant dans une extrême et radicale ingéniosité conceptuelle. Les implications de la mort du logos sont tragiquement existentielles et se ramifient à des questions complexes. Il semblerait toutefois que Dantec nous prédise ce passage inévitable de la mort du langage et donc celle de l'homme pour qu'un nouveau Logos et un nouvel homme puissent naître.

Le summum de la catastrophe, est donc que l'homme meure, non pas comme un être humain, mais qu'il « meur[e] comme une machine, c'est le piège ultime de la technique » [GJ 24]. L'auteur de ce génocide est donc une *chose*, « à la fois

---

<sup>90</sup> Nous avons mentionné dans le premier chapitre que la mort de l'homme n'est pas autant liée à sa mort biologique, suite de catastrophes climatiques, guerres, etc., mais plutôt à la mort de son âme. (cf. La Condition Inhumaine). Ici sa mort est causée pas la perte de son logos, plus précisément.

invisible et hypervisible, paradoxalement non-être et supra-existant, se situant partout et nulle part », une « Après-Machine », qui cherche « à emporter avec elle ce qui restait d'humanité dans son implacable métamorphose post-mortem » [GJ 28]. Nous devons ici comprendre que les individus de Grande Jonction n'ont qu'une chance très maigre de mourir comme des hommes à part entière et que la seule manière de ne pas laisser mourir un homme en tant qu'homme est de l'atrophier de son langage. C'est le moyen irréversible et définitif de le transformer en machine. Gabriel Link de Nova, à peine sorti de son enfance, doté d'une étrange puissance [GJ 31] et surnommé la « main-qui-guérit » est la personne sur qui tout l'espoir repose afin de mettre fin à cette prise de possession du monde par l'Après-Machine, la « main-qui-tue » [GJ 39].

Et grâce au garçon de Heavy Metal Valley, grâce à Gabriel Link de Nova, grâce au garçon qui guérissait les machines, Chrysler s'en sortait de mieux en mieux. Il lui était même venu à l'esprit, dernièrement, qu'il lui restait peut-être une chance de vivre vieux. Une chance de ne pas mourir avant terme. Une chance de ne pas mourir avant la fin de lui-même. Une chance de mourir avant le Monde. Une chance de mourir comme les hommes étaient morts pendant des millions d'années. [GJ 120]

Gabriel serait la réponse, en tout cas, il la porterait en lui [GJ 20]. Le jeune garçon va s'entourer d'une équipe valeureuse dans le but de mener à bien cette mission qui s'impose à lui : celle de sauver ce qui reste de l'humanité de l'emprise du néant, ou plutôt tenter d'empêcher que « le Néant se [serve] de la Métastructure pour détruire l'homme, et donc son possible successeur » [GJ 21].

Retraçons donc, tout d'abord, les différentes étapes de l'agonie du logos et de la désincarnation du verbe. Nous apprenons dès les premières pages du roman qu'une catastrophe vient de se produire dans « le déversoir humain de l'ancienne cité-cosmodrome, dans le dépotoir anthropologique de ce qui fut un jour le territoire de Grande Jonction » [GJ 18]. Youri McCoy, un jeune homme de 22 ans, s'empresse de venir annoncer la terrible nouvelle à son ami Gabriel Link de Nova, cet enfant de 12 ans qui avait déjà prouvé l'efficacité du don particulier dont il était gratifié depuis son plus jeune âge. Ce don était celui de guérir des machines, qui avaient été mises hors-service après la mort de la Métastructure (1957), durant la phase destructive, qu'ils appelèrent la première mutation (1963 à 1969). Seules les machines qui avaient été guéries par Gabriel résistaient encore au « virus » [GJ 21].

Gabriel sait qu'une seconde mutation est en cours, mais cette fois, ce ne sont plus les machines qui sont affectées, mais bien l'être humain : « Et le plus grand danger, désormais, menaçait de s'abattre sur l'humanité. Là d'où tout était parti, ici, à Grande Jonction. [...] La chose, ce « métavirus » né de l'autocontamination de la Métastructure, n'avait désormais plus qu'une seule cible : le langage humain. Et plus précisément, *toute forme de langage*. [GJ 32]

Les hommes sont donc en train de perdre l'usage du langage. Ne pas pouvoir parler est un problème en soi, mais un être humain muet peut encore transmettre des informations, penser, laisser un héritage et une trace de son passage sur Terre. « Un sourd-muet, au moins, communique par des signes, selon un système stable

et cohérent » [GJ 89]. Ce n'est pas tellement qu'ils deviennent aphasiques, c'est bien pire encore :

Il y avait bien pire que le silence qui ne devait certes pas convenir à la *machination* qui essayait désormais d'anéantir la dernière machine, c'est-à-dire l'Homme. Il y avait plus démoniaque que l'absence de langage. Il y avait la machinisation terminale du langage. [GJ 23-24]

Si l'homme en était réduit à l'aphasie, ce serait évidemment catastrophique, mais c'est à un cataclysme auquel nous faisons face ici, comme le fait savoir d'emblée le texte : « Le sourire de Youri était resté suspendu devant la pâle gravité de son visage comme le signal d'un cataclysme imminent, et tranquille. Il avait planté son regard droit dans celui du garçon à la guitare. – C'est bien pire que ça. Bien pire. » [GJ 21] Le mot catastrophe lui-même [me] paraît faiblard [GJ 573]. Les derniers êtres humains étaient à présent en train de subir la plus débilite des contaminations.

[Gabriel] comprenait que tout ce qui s'était produit avant la Fin de la Machine et ses conséquences actuelles, oui, tout le siècle et celui qui l'avait précédé pour le mettre au monde avaient formé la matrice invisible de ce qui bientôt allait se déchaîner sur le reste de l'humanité, comme le plus terrifiant de tous les Déluges<sup>91</sup> exterminateurs. [GJ 33]

---

<sup>91</sup> Il est intéressant de noter le choix du mot « déluge » par l'auteur, qui n'est évidemment pas sans rappeler le déluge dans la Genèse, où Noé est en charge de construire une arche qui sera le refuge d'un couple pour chaque espèce peuplant la Terre afin de permettre le repeuplement de celle-ci à issue des inondations exterminatrices des hommes et animaux. Cette analogie laisse aussi à penser qu'en effet, les calamités qui s'acharnent sur les habitants de Grande Jonction ne sont qu'un passage nécessaire pour permettre la naissance d'une nouvelle humanité. De plus, comme nous le verrons plus tard dans le texte, Link de Nova va également bâtir une sorte d'arche spatiale, permettant le sauvetage d'un groupe d'humains judicieusement choisi pour un futur repeuplement de la Terre.

Alors que se passe-t-il concrètement ? Nous savons que l'Unimonde Humain est parvenu à assujettir les êtres humains par son régime technocratique. Sa plus belle réussite est d'avoir rendu l'homme totalement dépendant des machines, mais les machines, elles, ne seraient pas à leur merci, en quelque sorte, du moins la méga-machine ne le serait pas intrinsèquement. C'est donc ainsi que la Métastructure, ayant atteint un stade de dépassement hiérarchique sur l'homme s'intronise et se donne le pouvoir de sa propre mort. Toutefois, le suicide de la Métastructure n'aurait aucun sens si elle n'avait fait que le choix d'une simple mort. Dans son optique, qui est maléfique, ce choix doit avoir des répercussions désastreuses, bien entendu.

La première phase du mal s'était inscrite dans la discontinuation du fonctionnement des machines. Les machines d'avant la mort de la Métastructure sont clairement hors d'usage, mais les machines post-mortem le sont tout autant à présent. Il va s'en dire que les habitants du territoire de Grande Jonction sont désœuvrés, même si Gabriel guérit les machines que ses deux amis Youri McCoy et Chrysler Campbell viennent lui en apporter dans un flot constant et dont d'ailleurs ces derniers ont fait leur commerce et occupation principale. Gabriel y consacre sa vie<sup>92</sup>, il n'a pas vraiment le choix de se consacrer à autre chose, vu

---

<sup>92</sup> On voit ici l'analogie à la figure du Christ qui fait don de sa vie. Link, doué de par sa naissance, fait don de sa vie lui aussi. Il la consacre à la salvation des êtres humains. Notons aussi que le père adoptif de Link n'est pas vraiment un partisan du « commerce » de Youri et Chrysler, qui tirent un certain profit des dons de Gabriel. Gabriel rapporte ainsi les propos de son père à ses deux amis :

- Autant que je vous le dise, mon père est de plus en plus réticent. L'arrivée de son ami le Professeur n'a rien arrangé, je présume qu'ils ont dû en discuter. Mon paternel m'a parlé sérieusement, ce soir, avant que je prenne le quad dans mon garage.
- Et que t'a-t-il dit ?

son don, et il se doit en conséquent, de venir en aide à la population de Grande Jonction.

Mais voilà, désormais, la priorité n'est plus là. La deuxième phase maléfique de la Métastructure vient de s'orchestrer, et le bien-être technologique de Grande Jonction est à ce point hors de question désormais car c'est la vie-même de ses habitants qui est en jeu et c'est à Gabriel que l'on va s'adresser, une nouvelle fois, pour tenter de sauver l'homme ou plutôt les derniers hommes : « Il sait que pèse sur ses fragiles épaules le poids écrasant d'une destinée stellaire, d'un futur qui le dépasse, d'une vie qu'il ne vivra pas, mais qui le consumera » [GJ 31].

Cependant, le lecteur se rend très vite compte que la vie humaine n'est pas l'unique enjeu, ni la seule cible dans le processus de destruction de l'Après-Machine. Au-delà-même de la mort humaine – l'homme étant réduit à la fonction de machine – qui est considérée comme accidentelle<sup>93</sup>, il en va de l'éradication de tout signe humain laissé par l'homme. La mort des hommes n'est qu'un « moyen, un média, voire même un simple accident incontrôlable » [GJ 29].

---

- [...] Mais enfin, toujours son même argument, tu connais. Nous n'avons pas le droit de « vendre » un don qui m'a été octroyé par les Œuvres du Seigneur. C'est de la « simonie » comme il dit. [GJ 230]

Notons aussi la ressemblance du jeune enfant au chaman, qui « par la lucidité que lui offre la connaissance silencieuse, prend conscience, dans son cœur, qu'il est choisi, doc qu'il n'a pas vraiment le choix. Il doit en effet trancher entre le monde de l'Esprit (du Verbe et de la Mort) et celui de l'humanité (le sacrifice de soi) in Stéphane Labat. p. 382

<sup>93</sup> La mort donnée par la Méga-Machine n'est qu'une mort accidentelle, dans le sens que le but essentiel de l'extermination des hommes n'est pas d'occasionner la mort de ceux-ci, mais cette mort est un moyen de réaliser sa mission ultime, qui est de faire disparaître toute forme de pensée ou de langage.

Le virus de la dévolution verbale, ce « mystère démonique qui prend possession du monde et asservit désormais le cerveau de l'homme au langage-machine » [GJ 31], s'empare ainsi de l'être humain, qui manifeste les symptômes suivants: Dans un premier temps, les « malades présentent les symptômes de pathologies psychiatriques connues. Pertes sporadiques de mémoire, éventuellement problème d'orientation... Puis les signes de dysfonctionnement linguistique apparaissent » [GJ 23]. Youri rapporte à Gabriel qu'il a déjà rencontré plusieurs cas de ce type et explique qu'un des malades « possédait parfaitement le vocabulaire et même l'ensemble des règles grammaticales du français, mais ses phrases n'avaient plus le moindre sens, la structure syntaxique était complètement dérégulée » [GJ 23]. L'état du malade allait de mal en pis et finalement, cet homme ne « produisait plus que des suites de voyelles et de consonnes, de manière quasiment continue » [GJ 23].

Un autre cas que Youri rencontre était déjà en « phase d'après le langage », une sorte de machinisation terminale où le malade ne profère qu'un langage dont l'articulation se constitue uniquement de nombres, un langage numérique de code binaire. Youri éclaire Gabriel en lui précisant son intuition : l'œuvre de l'Après-Machine consiste à « tout aplanir sur un même niveau d'équipotence, tout réduire au dénominateur commun [...], elle ne tue pas le langage, elle le fait survivre à son degré zéro » [GJ 24].

La machine ne tue pas le langage, car elle a besoin de lui. Le degré zéro dont parle Dantec, est-ce le code linguistique maintenu en existence à son niveau binaire, utilisable par la machine uniquement, vide de signification portante, un certain code contenant toute l'information d'un individu, mais guère lisible et vide de pouvoir de signification outre que de complaire au dessein de la machine ? En cela, l'écriture de la machine évoque la fabrication d'une illusion de la réalité de l'homme, et sa transformation progressive de l'individu en entité non-individuée, non-différentiable d'un autre individu. La machine crée l'illusion d'un langage. L'uniformisation de l'être humain par le plus petit commun dénominateur permet un façonnage parfait dans les moules de la machine.

Dantec choisit de montrer l'absence de signification au sein de l'homme par cet « effet spécial » de la méga-machine et de réduction de l'homme à un modem, ou une boîte noire, pour montrer qu'il ne fait aucun doute que l'homme est sur une pente très dangereuse qui est celle de se perdre lui-même, de sacrifier son âme et individualité au profit d'un soi-disant mieux-être, à même titre qu'est la promesse d'une vie meilleure inculqué par un gouvernement (le plus souvent totalitaire) qui n'a pour but la « stupidisation » [en anglais : *dumbing down*] de sa société pour mieux la régir.

Youri et son acolyte comprennent alors que l'homme en est réduit à une fonction de « modem », qui implique dorénavant une destruction des neurones et une mort plus ou moins imminente. Nous pourrions ici encore citer Baudrillard, qui nous informe que le langage numérique ne peut plus être considéré comme un langage

en soi. Dans sa comparaison du langage à l'histoire, il se demande si nous n'aurions peut-être pas commis l'erreur de croire que l'histoire, tout comme le langage s'apparentaient en ce sens qu'ils étaient linéaires. Par la même occasion, il nous laisse entendre que le langage numérique n'a rien en soi du langage poétique. Nous pouvons dès lors rapprocher le commentaire de Baudrillard de celui de Dantec et comprendre qu'inculquer un langage binaire à l'homme, c'est le doter d'un non-langage et par conséquent, l'euthanasier en quelque sorte.

Peut-être n'y a-t-il jamais eu au fond de déroulement linéaire de l'histoire, peut-être n'y a-t-il jamais eu de déroulement linéaire du langage? Tout se passe en boucles, en tropes, en inversion de sens sauf dans les langages numériques et artificiels, qui, pour cette raison, n'en sont plus.<sup>94</sup>

L'homme devient donc machine à part entière, et meurt comme une machine. Il ne lui reste plus aucune trace d'humanité, si ce n'est son corps humain défunt.

- [...] Lorsque je l'ai revu, Seigneur ! ce n'était plus un homme.
- Plus un homme ? Mais quoi, alors ?
- C'était un modem. Il débitait du code numérique binaire à la vitesse d'un modem du début du siècle. Mon Dieu, il ouvrait la bouche et ce grésillement en sortait, tu sais, cette sorte de bruit blanc digital<sup>95</sup>, le son de 128 kilo-octets d'informations à la seconde jaillissait directement de son larynx. Demain ou après-demain, il sera mort. [GJ 25]

---

<sup>94</sup> Baudrillard, *L'Illusion de la Fin*, p. 160

<sup>95</sup> Le bruit blanc sonore se définit comme une fréquence composée de toutes les fréquences, chaque fréquence ayant la même énergie et est associé au bruit d'un souffle. Des générateurs de bruit blanc sont commercialisés à des fins de relaxation. Une sorte de bruit au degré zéro. Nous verrons en quoi le bruit blanc digital trouvera son pôle opposé dans l'explosion sonore produite par Gabriel et sa guitare. Au bruit blanc manigancé par la méga-machine, qui dirons-nous, rend l'humanité sourde à sa vraie réalité, se substituera la symphonie électrique de Link de Nova, qui n'assourdira pas les hommes, mais les réveillera. L'image est évocatrice lorsqu'on se rend compte que le bruit blanc est utilisé pour apaiser les hommes dans la recherche de quiétude (semblant de paix et artifice de paix) au milieu du brouhaha de l'environnement moderne. Quand Link voit cet artifice s'emparer de l'homme, c'est-à-dire que le mal se cache sous une forme « apaisante », il part en guerre avec ses décibels.

La description des étapes de détérioration de l'homme ressemble adroitement à celle d'une décomposition par atomisation de matière, comme si l'on pulvérisait une simple pierre, pour la réduire en particules ressemblant celles du sable. Comme mentionné antérieurement, la Méga-machine a comme dessein de transformer l'homme en un désert gigantesque, une immense étendue de poudre, un « camp-monde », un désert de chiffres, « un vaste catalogue d'organes en langage binaire » [GJ 166], en sacrifiant la vie de l'homme, qui de toute façon « avait moins de valeur que le sable » [GJ 67]. Somme toute, pour la machine, ce pulvérisateur, la mort de l'homme est une procédure très machinique. Elle suit un parcours séquentiel tel un programme de destruction lancé en autopilote. Ces étapes séquentielles ne font jamais faille et produisent à terme le même résultat. Elles forment un bel engrenage impeccablement létal.

Phase un, dislocation syntaxique des phrases. Phase deux, concassage en phonèmes. Phase trois atomisation alphabétique, avec mise en série progressive, annonciatrice du langage purement numérique en base binaire qui interviendra comme phase quatrième. Ensuite Phase cinq ou « Phase post-linguistique » : numérisation totale du langage, transformation du corps en modem. Les phases se recourent légèrement lors des paliers de transitions. [GJ 213]

En phase finale, juste avant sa mort, l'être humain n'est plus qu'une inscription, même si encore intelligible ou « déchiffrable » à l'entendement humain de Youri et McCoy, l'être en question n'est plus définitivement classifiable comme contigu de notre espèce. Il est un composant technologique, tel un logiciel ou une carte-mère. A l'issue de la cinquième phase, l'individu n'est plus qu'une plate-forme de

communication pour la méga-machine, qui s'approprie l'homme devenu objet pour faire de lui son « sujet »<sup>96</sup> :

Et lorsqu'on passait en phase cinq, qui n'était de fait plus une « phase », la communication n'était ni coupée, ni clivée, ni saturée, elle devenait elle-même le corps du langage, dans sa totalité, transformant le corps en carte digitale de lui-même. [GJ 217-8]

La carte digitale de cet homme au seuil de la mort contient tous les éléments de ce qui a fait de lui un jour un être humain. C'est son ADN et sa vie tout entière qui y sont encodés en langage binaire. Pour les habitants de Grande Jonction, il ne vaut plus grand-chose. Il meurt, pour ainsi dire, en pure perte. Il est le reste d'un gaspillage, un déchet. On pourrait à la limite tenter de recycler quelque partie de son corps, en tirer une petite somme d'argent sur le marché du recyclage d'organes. Par contre, pour la méga-machine, il est tout ce qu'il a de plus précieux. Elle est parvenue à son but vraiment, celui de le rendre utilisable que par elle-même. Il est maintenant son produit exclusif et n'est pas à vendre, sa création en quelque sorte. Pour ses pairs, il est n'est plus que du matériel jetable, tout juste recyclable auprès des nécro-compagnies qui se disputeront peut-être son corps comme des vautours.

Les yeux exorbités, il ouvrait la bouche pour laisser jaillir ces suites de nombres binaires, à une allure folle. Youri s'était dit : Demain, tu seras un modem. Mais on ne pourra te brancher nulle part. [...] Plus rien d'autre que du matériel jetable. Tout juste recyclable. [GJ 94]

---

<sup>96</sup> Comme nous l'expliquerons subséquemment, la méga-machine veut se donner une identité semblable à celle de l'homme. Elle s'accapare donc des « sujets » par le stratège de leur transformation en objets dans l'espérance d'une subjectivisation d'elle-même. Elle assujettit donc les êtres humains en les objectivant.

Le recyclage de cadavres pour d'éventuelles greffes d'organes est somme toute assez habituel mais des pratiques qui dérangent la morale se sont répandues sur le Territoire. La citation suivante pourrait être extraite du film *Soleil Vert*<sup>97</sup>:

- Il y a pire. Tu sais très bien ce qui se dit sur Néo-Pepsico. Que lorsque les organes ne sont pas fonctionnels pour les greffes, les Triades viennent les revendre discrètement aux marchés alimentaires de la zone. C'est de la viande de fast-food pour cannibales, OK ? [GJ 241]

Cette association de l'homme au déchet se trouve déjà chez Baudrillard. Notre société a pour tâche historique le recyclage universel, et progressivement l'homme en vient à amalgamer le produit-déchet avec son être propre. Nous sommes en passe de devenir tous des résidus, nous prévient-il :

Le pire est que, au fil de ce recyclage universel des déchets, qui est devenu notre tâche historique, l'espèce humaine commence à se produire elle-même comme déchet et à poursuivre sur elle-même ce travail de déjection. Le pire n'est pas que nous soyons submergés par les déchets de la concentration industrielle et urbaine, c'est que *nous soyons nous-mêmes transformés en résidus*. [...] Construire une autoroute, un hypermarché, une métropole, c'est transformer automatiquement tout ce qui l'entoure en désert.<sup>98</sup>

A sa façon, Dantec anticipe ce danger d'affaissement de notre société à une vaste décharge d'immondices, indissociables de ces mêmes déchets que nous produisons. Il n'y a qu'un pas avant que nous fassions le gaspillage de nous-mêmes.

---

<sup>97</sup> *Soleil Vert* (*Soylent Green*) est un film américain d'anticipation réalisé par Richard Fleischer, sorti en 1973 et adapté du roman du même nom de Harry Harrison (*More Room ! More Room !*). Ce film met en scène un univers dystopique où les habitants se nourrissent d'un aliment appelé *Soleil Vert*, qui n'est autre qu'un produit traité à base d'êtres humains.

<sup>98</sup> Baudrillard, *L'Illusion de la Fin*, p. 115

Elle [la Chose] reprogramme le monde. Ce n'est pas tant parce que nous la nourrissons que nous sommes devenus des pièces de rechange pour ce monde qu'elle se construit, à partir de ce qu'elle récupère de l'ancien. Elle ne se nourrit pas de nous, elle fait comme tout un chacun à Junkville : *elle nous recycle*. [GJ 544]

Sans vouloir tergiverser trop longtemps, nous avons insinué que l'être humain infecté par la maladie méga-machinique, n'était plus qu'une carte et nous voudrions oser la comparaison au postulat d'Alfred Korzybski dans *La carte n'est pas le territoire*. Son postulat est triple et a directement attiré au langage :

1. Une carte *n'est pas* le territoire. (Les mots *ne sont pas* les choses qu'ils représentent.)
2. Une carte ne couvre *pas tout* le territoire. (Les mots ne peuvent pas couvrir tout ce qu'ils représentent.)
3. Une carte est auto-reflexive. (Dans le langage, nous pouvons parler à *propos* du langage.)<sup>99</sup>

Dans notre analyse, vu que le langage est ciblé, et qu'il définit l'homme, nous étendrons la comparaison de la carte et du territoire à l'être humain avant infection et après infection virale. Nous pourrions affirmer que l'être humain en tant que nous pouvons le définir biologiquement et scientifiquement est la carte, un être humain « générique » ; or son individualité et les événements de sa vie composent font de lui une personne à part entière, un territoire. Entendons aussi que le territoire est notre représentation mentale de la réalité, qui se forme grâce à notre perception, subjective et individuelle. Nous parlons ici d'un homme avant infection par la méga-machine.

---

<sup>99</sup> Korzybski, *Une Carte n'est pas le Territoire*, p.64

L'homme d'après la machine, est le territoire réduit à une simple carte. Il est dans le dessin de la Chose d'obtenir des cartes qu'elle-même seule puisse lire, des territoires réduits au degré zéro. Cette analogie, si quand bien même poussée, permet de comprendre que premièrement le territoire englobe bien plus que notre simple réalité d'être humain et deuxièmement, que sans le langage qui permet la description de son être, l'homme n'a vraiment plus rien de significatif. Comme l'exemplifie Korzybski, une pierre qui tombe n'est pas la même que la pierre qui tombe sur votre pied. Dans la perspective de l'homme qui a mal, cette pierre est bien différente de toute autre pierre quelconque.<sup>100</sup> Sauf que pour la « Chose », la métastructure, les hommes sommes tous des pierres quelconques, moins encore, d'insignifiants grains de sable.

Il ne restait plus qu'un monde qui devenait un désert et où attendait, tel un scorpion caché sous le sable, l'Après-Machine, prête à injecter son venin dans tous les derniers hommes qui passeraient à sa portée. [GJ 34]

Dans la logique de la « Chose », le territoire doit impérativement correspondre à la carte. Elle annihile donc toute sorte de différenciation entre les êtres en les déshumanisant et oblitère leur territoire individuel de son sceau alphanumérique pour en faire des résidus humains selon l'agenda qu'elle s'est proféré. Partout, elle nivelle pour obtenir un degré zéro, elle laboure pour préparer un champ d'action adéquat à son *modus operandi*.

Les hommes se *désindividuent* à travers le réseau qu'ils forment eux-mêmes, par le langage numérique. [GJ 574]

---

<sup>100</sup> Korzybski, *Science and Sanity*, p. 165. "A falling stone is *not* identical with the pain we feel when the stone falls on our foot. Neither do our feelings furnish a full report as to the characteristics of the stone, its internal structure, chemistry..."

Dans une dernière digression concernant la carte et le territoire, et d'un point de vue plus général, qui se rapproche de ce que nous avons énoncé précédemment, et en corrélation avec les deux longueurs d'ondes selon Baudrillard, nous mentionnerons que nous sommes en passe de ne plus avoir de cartes adéquates à notre disposition, permettant la compréhension de notre territoire. Dans le documentaire réalisé sur William Gibson, il nous est dit ceci:

It all moves so quickly now. These days it all changes. Nothing stable. Nothing static. Nothing to stand on or cling to. No maps for these territories, though they are of our own creation. No myths for these countries of the mind. Accelerating constantly toward some null point of post-humanity. Accelerating constantly. No maps for these territories.<sup>101</sup>

Ceci étant dit, dans un élan quelque peu nostalgique mais tout aussi valable, Gibson nous signale dans *Memory Palace* qu'il est dans notre nature de représenter et que nous sommes « l'animal qui représente », les seuls créateurs de nos cartes » mais que peut-être nous commettons l'erreur de toujours vouloir décrire. Nous aurons à nous poser cette question également, quand nos yeux sont rivés continuellement à notre système de navigation routière, si on n'est pas en train d'oublier ce qui nous entoure vraiment.

It's our nature to represent. We're the animal that represents, the sole and only maker of maps. And if our weakness has been to confuse the bright and bloody colors of our calendars with the true weather of days, and the parchment's territory of our maps with the land spread out before us...never mind. We've always been on our way to this new place, that is no place, really, but is real.<sup>102</sup>

---

<sup>101</sup> Titre apparaissant à l'écran dans le documentaire, *No Maps for these Territories* (2000), de Mark Neale sur la fiction spéculative de William Gibson, auteur de *Neuromancien*.

<sup>102</sup> Gibson, William, *Memory Palace* (1992), as read in the *No Maps for these Territories* documentary.

Certes, nous pouvons clairement imaginer le problème que constitue le dysfonctionnement de la langue dans une société telle que la nôtre, lorsqu'elle ne parvient plus à « décrire » et d'avancer que Dantec, selon ce que l'on peut interpréter de sa fiction ou encore cet article qu'il publie sur *Ring* en 2002, croit en la nécessité d'un événement cataclysmique telle que la Chose afin de remettre les compteurs à zéro et de permettre à une nouvelle humanité de repartir sur un bon pied. Il est convaincu que le langage en vient à sa fin, et que sa mort, annoncée et attendue, est une étape fondamentale :

Alors tant pis si tu [adressé au dernier homme, au lecteur] m'as déjà quitté, devant les mots qui t'effraient, ou dont tu te moques, ces mots te poursuivront quand même, car désormais, je sais que tu le pressens, le langage semble sur le point de se terminer lui aussi, et cette mort annonce sa résurrection, enfin devenue possible, mieux encore : elle annonce sa transformation imminente en Logos résurrectif. Cette mort était attendue, tu t'en doutes. Cette mort du langage était devenue l'impérieuse nécessité à laquelle la Parole devait s'attacher, afin de faire ressurgir le Verbe des déchets que la « culture » aura entassé sur sa pauvre dépouille.<sup>103</sup>

Dans *Grande Jonction*, les êtres condamnés par l'Après-Machine deviennent des sortes de boîtes noires autour desquels gravitent tout leur code génétique, un immense catalogue flottant autour de la dépouille, qui se fait dépouiller de toute humanité. La machine fossilise l'être humain et l'« immortalise », en générant sa mort.

Le corps humain avait délivré au monde sa structure intime en une longue succession de chiffres binaires, en pur langage-machine. Désormais la *chose-monde* achevait son œuvre en transformant l'humain ainsi cadavérisé en une colossale somme d'informations de toutes sortes qui tapissaient les murs, les portes, le plancher, le plafond, chaque recoin de

---

<sup>103</sup> Dantec, Maurice, *Mon Amérique est une Femme Afghane*, 2002 in *Périphéries*. p.279

son appartement monobloc. Il y avait là l'intégralité de son génome qui formait une immense succession des quatre lettres symboliques des bases de l'ADN. Des séquences ininterrompues de A, C, G, T parcouraient ainsi tout l'espace, dans toutes les directions. Trois milliards de paires de nucléotides, plus les milliards de térabits relâchés en base deux par les neurones du cortex et quelques informations anatomiques spécifiques, sous des formes variées, mais retraçant avec fidélité le modèle biologique de l'homme qui avait vécu ici et avait fini ses jours en parlant comme une machine réduite à son plus rudimentaire niveau d'expression.

Et maintenant, « il » était là. Tout entier. Tous ses « plans ». Exposés sur la surface externe de son propre monde. [...] Pourquoi transformer son habitat en « symbole réalisé » de son propre corps ? Pourquoi vouloir ainsi l'emplir de toutes ses propres données biologiques, comme à l'intérieur d'une boîte. [GJ 111-113]

L'utilisation du pronom personnel « il » entre guillemets, illustre sans aucun doute l'objectification de l'individu. C'est encore un « il » car son cadavre nous instruit de cette information, mais ce n'est plus un homme, sans nom propre. L'étalage génétique alphanumérisée de cette personne est comparable au dispositif d'une boîte noire, comme celle d'un avion, ayant enregistré toutes les données de « fonctionnement » du « trajet » de l'existence de l'homme en question. Cette alphanumérisation de l'être humain donne à penser aussi à la boîte noire informatique puisque celle-ci opère comme le processeur d'un ordinateur et dont le traitement des données, extrêmement complexe, n'est pas connu de l'utilisateur. Evidemment, ces données pourraient être reconstituées par Youri et Chrysler, mais pernicieusement, elles ne sont facilement intelligibles et utilisables que pour la métastructure. Nos protagonistes ne peuvent qu'observer l'input et de l'output de victime conductrice :

- Si on en avait les moyens techniques on pourrait reconstituer ce monsieur... comment déjà... ah oui, monsieur Desmond Dorval, rien qu'en suivant les données affichées partout. [GJ 112]

Nous noterons aussi que ce processus de métamorphose est un passage de l'invisible au visible, ce qui est profondément captivant en ce sens qu'avec l'avènement du virtuel, nous assistions à un passage du visible (tel le fonctionnement d'un moteur) à l'invisible (électronique ou réseau Internet). La méta-structure chamboule la logique, ce qui nous laisse à croire que la machine veut être vue, même si elle est « la main-qui-tue » invisible. Elle exhibe et affiche ses conquêtes, se répandant dès lors « visiblement » sur le territoire de Grande Jonction et se donnant ainsi une réalité corporelle.

Cela n'a pas de forme, cela n'a pas de couleur, cela n'a pas de signification, cela n'a pas de substance, mais elle existe néanmoins, cela possède une identité qui lui est propre. C'est Elle. La Chose. Elle est là. Ou plutôt : Elle a été là. Et maintenant elle est partout. Elle est venue d'un simple hôtel, et maintenant elle fait du monde entier son habitat. Elle est venue d'une exoforme humanoïde, et maintenant elle s'introduit dans tous les hommes. [GJ 366]

La description du génome humain dans le texte de Dantec [GJ 112-113] est d'une similarité optique à celle de Houellebecq, dans *La Possibilité d'une Ile*, que nous analyserons en plus grand détail ultérieurement. Les deux auteurs procèdent à une véritable amplification génomique. En énonçant la possibilité du clonage de l'être humain à partir d'un prélèvement d'acide désoxyribonucléique, Savant, de son vrai nom Miskiewicz, nous montre de façon « dramatique » [PI 235] la composition de l'être humain: « Deux assistants apportèrent sur la table devant lui, en peinant un peu, un container d'à peu près la taille d'un sac de ciment, constitué de poches plastiques transparentes, juxtaposées, de taille inégale, contenant des produits chimiques variés – la plus grande, de loin, était remplie

d'eau. »[PI 235] L'être humain, en comprenant ici l'exagération, c'est ce container, de la « matière *plus de* l'information ». [PI 236] Chez Houellebecq, comme chez Dantec, on ne peut s'empêcher de voir le rapprochement de l'homme et de la « boîte, de la matière, et donc de l'objet. Savant continue son exposé en expliquant que « la composition de cette matière nous est connue aujourd'hui au gramme près : il s'agit d'éléments chimiques simples, déjà largement présents dans la nature inanimée. L'information elle aussi nous est connue, au moins dans son principe : elle repose entièrement sur l'ADN, celui du noyau et celui des mitochondries. Cet ADN contient non seulement l'information nécessaire à la construction de l'ensemble, à l'embryogenèse, mais aussi celle qui pilote et commande par la suite le fonctionnement de l'organisme. » [PI 236]

L'analogie est d'autant plus frappante dans l'adaptation cinématographique *La Possibilité d'une Ile* (2008), réalisée par Michel Houellebecq lui-même. La scène se déroule dans le laboratoire du scientifique Miskiewicz. On y voit un appareil d'imagerie à résonance magnétique et un vaste mur d'ordinateurs reliés par une panoplie de câbles dans toutes directions connectés les uns aux autres. La caméra fait ensuite un gros plan sur une piètre imprimante à jet d'encre qui déurgite assez lentement des feuilles les unes à la suite des autres, sur lesquelles on peut apercevoir des séquences répétitives de lettres. Un nouveau plan se présente avec Daniel et Miskiewicz, où ce dernier lui explique la procédure et les principes de clonage. Près d'eux se trouvent deux grands écrans diffusant les séquences alphanumériques qui représentent l'emprunte grammaticale réalisée un jour auparavant sur la personne du scientifique lui-même. L'effet visuel sur les écrans

est celui de séquences de lettres flottant comme en apesanteur. Elles rappellent l'effet que l'on peut se construire mentalement de la description du défunt Desmond Dorval entouré de son génome flottant.

D'ores et déjà, il semblerait y avoir là une mise en écriture – et en scène – d'une majeure obsession humaine, si pas ultime : notre mortalité. Les héros et adjuvants dans le récit anticipateur de Dantec ne cherchent pas à devenir « immortels », ils veulent juste permettre à leur génération de donner suite à une nouvelle humanité. Dans un sens, nous pourrions dire qu'il y a là un souci de l'immortalité du genre humain. Ils ne veulent pas entendre parler de la mort de l'humain. Dans les catacombes du territoire, le désir d'immortalité s'immiscera sous l'influence du mal, et nous apprendrons bientôt que les habitants de Grande Jonction se verront offrir un granulé pour l'immortalité. Chez Houellebecq, si ce n'est peut-être pas autant la mort que le vieillissement qui effraie, il y a néanmoins ce souci de préservation à jamais – dans un état plutôt « neuf » – par le processus du clonage, rendu possible par une forme de digitalisation du corps humain. Les personnages, dans ces deux textes, se font « mettre en boîte » par une codification pour leur donner une permanence, du même ordre qu'un objet est conservé dans un musée ou dans du formaldéhyde.

Le motif de la boîte noire fait de nombreuses apparitions dans le texte de Dantec. Elle est clé dans le dénouement de l'intrigue : « Une ouverture dans une des faces du cube lui permit d'apercevoir la présence obscure d'une autre boîte. Une boîte toute noire. C'était de la boîte noire que les rayonnements fusaient, en tous sens.

[...] C'est dans la boîte noire que l'homme se trouve. C'est ce cube dans le cube qui contient le secret de Grande Jonction.» [GJ 360] ou encore lorsque Link se déclare finalement être la boîte noire lui-même : « Je suis la Boîte Noire du Monde à restaurer, du Monde à réinventer, du Monde à transfigurer » [GJ 688].

La boîte noire est d'ailleurs un concept que Maurice Dantec affectionne particulièrement, dans sa traduction anglaise notamment. Citons, par exemple, sa collaboration avec le groupe musical Dead Sexy Inc., avec qui il collabore en signant les paroles de la chanson *Black Box Baby*<sup>104</sup>, et aussi son « Théâtre des Opérations », intitulé *American Black Box*<sup>105</sup>. Dans *Cosmos Incorporated*, roman préambule à *Grande Jonction*, une boîte noire fait office de couffin pour un nouveau-né abandonné sur l'échangeur de Deadlink, auquel sera donné le nom de Gabriel Link de Nova. Cet épisode figure dans un chapitre dont le titre est également *Black Box Baby* :

C'est Sydia Nova, l'androïde, qui le découvrit. Pour être exact, il conviendrait de dire : c'est Balthazar, le chien cyborg, qui découvrit la boîte. La boîte noire. Fermée. Il avait trouvé cet étrange petit monolithe juste sous l'échangeur de Deadlink. [...] A l'intérieur, un écrin de soie très simple, d'un blanc lumineux sous le soleil matinal, tapissait toutes les faces. Au milieu, un petit enfant. Un petit enfant humain. Qui dormait à poings fermés. [GJ 553-554]

On notera aussi peut-être ce clin d'œil de Maurice Dantec à Arthur C. Clarke, dont il reconnaît que *2001, L'Odyssée de l'Espace* est « une des plus belles

<sup>104</sup> <<http://www.youtube.com/watch?v=pmo-HkLbOIM>>

<sup>105</sup> Dantec, *American Black Box*, p.11 : en parlant de son ouvrage, « Vous voici face à la « boîte noire », le système d'enregistrement et de décodage d'un monde qui a choisi d'en finir un peu plus vite que prévu, le système d'enregistrement et de décodage d'un monde d'une civilisation qui ne croit plus en elle-même, le système d'enregistrement et de décodage du néo-totalitarisme planétaire qui assoit sa domination universelle. »

œuvres de la science-fiction du 20ème siècle »<sup>106</sup> avec cette comparaison de la boîte noire au monolithe, comme artefact du progrès technologique : Link, découvert dans une Black Box, devenant lui-même la boîte noire du Monde, avec l'aide de la « Lumière Cognitive » [GJ 688].

Et pourquoi pas pousser l'analyse encore plus loin en rappelant qu'une « caméra obscura », procédé utilisé par la photographie, est aussi une boîte noire (chambre), qui telle l'ordinateur ou la Chose, « capture » l'être humain dans un désir d'immortalité ?<sup>107</sup>

Revenons-en maintenant au territoire de Grande Jonction. Nous savons que quelques cas ont y été déjà répertoriés par nos « médecins-spécialistes » autoproclamés, Youri et Chrysler, et que la Chose compte déjà quelques décès à

---

<sup>106</sup> Maurice Dantec : *Ne pas Subir*. [Entretien pour Prism-Escape]

<sup>107</sup> Il serait intéressant de joindre ici l'analyse de Baudrillard de la photographie comme écriture de la lumière, telle que décrite dans *L'Echange Impossible* : In photography, we see nothing. Only the lens "sees" things. But the lens is hidden. It is not the Other which catches the photographer's eye, but rather what's left of the Other when the photographer is absent (quand lui n'est pas là). We are never in the real presence of the object. Between reality and its image, there is an impossible exchange. At best, one finds a figurative correlation between reality and the image. "Pure" reality – if there can be such a thing – is a question without an answer. Photography also questions "pure reality." It asks questions to the Other. But it does not expect an answer. Thus, in his short-story "The Adventure of a Photographer," Italo Calvino writes: "To catch Bice in the street when she didn't not know he was watching her, to keep her in the range of hidden lenses, to photograph her not only without letting himself be seen but without seeing her, to surprise her as if she was in the absence of his gaze, of any gaze...It was an invisible Bice that he wanted to possess, a Bice absolutely alone, a Bice whose presence presupposed the absence of him and everyone else." Later, Calvino's photographer only takes pictures of the studio walls by which she once stood. But Bice has completely disappeared. And the photographer too has disappeared. We always speak in terms of the disappearance of the object in photography. It once was; it no longer is. There is indeed a symbolic murder that is part of the photographic act. But it is not simply the murder of the object. On the other side of the lens, the subject too is made to disappear. Each snapshot simultaneously ends the real presence of the object and the presence of the subject. In this act of reciprocal disappearance, we also find a transfusion between object and subject. It is not always a successful transfusion. To succeed, one condition must be met. The Other – the object – must survive this disappearance to create a "poetic situation of transfer" or a "transfer of poetic situation." In such a fatal reciprocity, one perhaps finds the beginning of a solution to the problem of society's so-called "lack of communicability." We may find an answer to the fact that people and things tend to no longer mean anything to each other. This is an anxious situation that we generally try to conjure away by forcing more signification.

<<http://www.ctheory.net/articles.aspx?id=126>>

son actif. Les deux jeunes gens sont un peu cois devant l'ampleur et la gravité de la situation. Ils savent qu'il faut agir au plus vite et qu'eux-mêmes sont impuissants face à ce phénomène. Les seules tâches qu'ils sont en mesure d'accomplir sont de recenser les victimes et d'accumuler le plus de renseignements possibles, dans le but de rendre service, éventuellement.

Nous sommes vraiment les Médecins du Camp. Nous ne faisons plus attention qu'aux statistiques. Nous ne prêtons plus attention qu'aux nombres. Nous stockons des données prélevées sur des matricules ». [GJ 269]

McCoy et Campbell s'accordent à s'en remettre à Gabriel Link de Nova et le convaincre de tenter de faire usage de ses dons guérisseurs pour contenir cette nouvelle maladie répandue par la Chose. Tous deux savent que Link détient le pouvoir d'accomplir de véritables miracles. Ils furent des premiers à en bénéficier d'ailleurs, lorsque la Métastructure se lança sur son chemin de destruction : « Gabriel Link de Nova les avait guéris ». « A l'époque, Chrysler souffrait d'une dégénérescence de son neuro-implant antiviral principal, il était en grand danger. Youri lui-même n'avait pas été épargné et avait rencontré « une multitude de problèmes liés à la désagrégation logicielle des nanocomposants servant à réguler ses fonctions motrices », mais grâce « aux actions thérapeutiques du garçon » [GJ 51], chacun de leurs organes, même ceux qui n'étaient pas défectueux alors, avaient été immunisés.

Aucun implant bio-intégré, aucun groupe de cellules amplifiées, aucune centrale transgénique, aucun programme protéinique, aucun nano-ordinateur embarqué ne pourrait plus être affecté. Jamais. Ils étaient *immunisés*. [GJ 51]

Ceci étant dit, même si rien ne peut vraiment les atteindre, Youri et Chrysler craignent fort que la troisième chute de la Machine ne cause bien plus de dommages qu'ils n'osent imaginer. Ils ne se font aucune illusion et anticipent un potentiel hic face au fléau codifiant:

Le seul problème c'est que Link savait guérir les machines. Rien ne disait qu'il était en mesure de réitérer son acte sur un organisme vivant. [GJ 48]

Mais ils savent toutefois que Gabriel est leur unique espoir, que « seul Gabriel Link de Nova serait en mesure de leur apporter la réponse » [GJ 212], que jamais, de part leurs propres moyens, ils ne pourraient contrer l'expansion de l'inhumanité. Ils y succomberaient, ainsi que l'humanité entière :

Si Link de Nova n'est pas capable de contrer cette seconde mutation, alors osons le dire, nous sommes tous, absolument *tous* fichus. Même nous, j'en ai peur. [...] Il faut au moins qu'il teste ses pouvoirs, qu'il s'approche de la « chose » nouvelle version, il faut essayer. Vite. [GJ 101]

Une intuition bien saine leur fait néanmoins penser qu'il est impossible qu'il n'y ait pas de lien – un « link » précisément – entre Gabriel et la Métastructure. Après tout, le jour de sa naissance correspond à la date de la mort de la MégaMachine. Il ne peut s'agir là d'une simple coïncidence. Qui plus est, les dons de cet enfant doivent bien être le présage d'une tâche importante à accomplir. Il serait en effet fort inconvenant qu'il ait vu le jour pour consacrer sa vie à la restauration de vulgaires machines :

[...] Link de Nova fait partie de la solution. Je persiste à penser qu'il est lié intimement à la Métastructure, ou plutôt à sa décomposition. Lui et elle

partagent de nombreux points communs, dont ils ignorent tous deux la nature et même l'existence. Je te rappelle qu'il est né très exactement le jour de la Fin de la MégaMachine... [GJ 102]

Le mystère de la naissance de Gabriel est annonciateur de sa mission messianique. Dans le chapitre *Station to Station* (deuxième), le narrateur dévoile que « ce jeune garçon a douze ans » et que celui-ci « sait déjà qu'il est vieux d'au moins deux millénaires », ce qui nous ferait remonter à l'époque de la naissance du Christ. Link sait aussi « que sa naissance cache un secret, un secret probablement indicible, et que ce secret éclaire le mystère démonique qui prend possession du monde et asservit désormais le cerveau de l'homme au langage-machine. » [GJ 30]

De nombreux indices balisent le récit à ce dessein. Gabriel Link de Nova est un personnage extrêmement bien construit, ou dirions-nous, méta-construit. Dantec ne laisse en effet rien au hasard : Cet orphelin, qui se voit baptisé du nom de l'archange Gabriel, du messager de Dieu et de la naissance de Jésus dans la Bible,<sup>108</sup> ne peut avoir d'autre destin que celui d'annoncer « la bonne nouvelle », la nouvelle d'une re-naissance, de l'« Avènement » d'une nouvelle humanité. Les dernières pages de *Grande Jonction* sont d'ailleurs très significatives à ce sujet :

Lorsque l'Anome reprendrait ses droits sur cette Terre, son soleil blanc universel reviendrait pour des milliers d'années. Mais sa fin était déjà écrite. Le Vaisseau de l'Infini reviendrait, lui aussi. Il reviendrait pour annoncer la Nouvelle. La Nouvelle de l'Avènement. [GJ 878]

---

<sup>108</sup> Luc 1:26-28. « Au sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth, auprès d'une vierge fiancée à un homme de la maison de David, nommé Joseph. Le nom de la vierge était Marie. L'ange entra chez elle, et dit : Je te salue, toi à qui une grâce a été faite ; le Seigneur est avec toi. »

L' « Anome » est le nom qui sera donné plus tard dans le texte à la Chose et « le Vaisseau de l'Infini » est l'arche que Link construira pour s'envoler vers l'Anneau, une station spatiale, entièrement peuplée d'androïdes et orbitale de la Terre. Link, tout comme l'ange Gabriel dans la Bible, sera porteur de la bonne « Nouvelle de l'Avènement ». Link n'est pas uniquement une réminiscence de l'Archange Gabriel. Il peut être lu comme la rencontre intertextuelle de nombreux personnages bibliques : il sera aussi Noé<sup>109</sup>, David<sup>110</sup>, sans omettre évidemment la figure christique. Link construira une arche tel Noé, se battra tel le roi David contre le Goliath qu'est la Chose et tout comme le Christ, il accomplira des « miracles » et guérira des « malades ».

Il n'est pas indispensable d'avoir lu *Cosmos Incorporated* pour concevoir les origines de Link et avoir idée de sa présence au monde dans *Grande Jonction*, mais l'on ne peut que recommander de découvrir cette œuvre, qui nous instruit davantage quant au secret de la naissance de ce jeune enfant et le lien christique y est indéniable. Lorsqu'il fut trouvé dans une boîte noire sur l'échangeur de Deadlink, même « le blanc des nuages de haute altitude vibrait de cette iridescence venue des couches supérieures de l'atmosphère, ils expulsaient vers

---

<sup>109</sup> Cfr. Comparaison entre l'arche de Noé et le Vaisseau de Link.

<sup>110</sup> Link est comparable à David, en ce sens qu'ayant reçu la Grâce de Dieu, il se confronte à un Goliath, ici sous la forme du Mal. Hans Bieberman, *Dictionary of Symbolism*, p.90. *David: A major figure not only in the Old Testament but also in artistic symbology. He lived in the tenth century B.C., was King Saul's armsbearer and harpist. [...] His victory over the Giant Goliath made him for some Christians a typological precursor of Christ, who overcame Satan. [...] His inspired poetry must also be mentioned, the Psalms of the Bible, which in the Middle Ages made up the most read book of the Bible, and the book most copied in manuscripts.* Nous pouvons donc rapprocher cette description de celle de Link, car en effet, il tentera de sauver l'humanité de la dévolution verbale, grâce à une artillerie musicale et lyrique.

l'espace sans oxygène leur valeur témoin en un liseré étincelant sur les bordures boursouflées des jet-streams. » [COS 553-554]. La venue au monde de Link avait donc le ciel pour témoin et resplendissait de toute la beauté du monde pour quelques « très brefs instants durant lesquels il parvenait à tenir dans sa totalité, comme une présence absolue » [GJ 554].

Ce mot « absolu » signifie bel et bien l'incarnation de Dieu en ce petit être. Lady Van Harpel, qui se trouvait aux côtés de Sydia Nova, l'androïde, connue sous le nom de Sydia Sexydoll avant sa conversion au catholicisme, et de Balthazar, le chien cyborg, sait que cet enfant est « l'Acte fait chair », qu' « il est le produit de la Création de Vivian McNellis, donc de son union avec Plotkine, sa créature ». Elle constate que « c'est un vrai bébé humain », mais n'a aucune idée « comment elle et lui sont parvenus à cela, dans une dimension qui ne nous sera jamais dévoilée sans doute, mais vous pouvez le considérer comme une certitude ». [COS 554]

Le caractère « indicible » du secret quant à la naissance de cet enfant est double : au-delà de la dimension surréelle de sa conception, le secret doit être gardé car, selon Djordjevic, le père adoptif de Link, « il était hors de question, avait-il spécifié à Lady van Harpel, d'éduquer cet enfant dans la croyance qu'il est le fils d'un ange femelle et d'un homme semi-fictif semi-réel ». [COS 561] *Grande Jonction* nous confirmera donc aussi les origines de Link : « Link de Nova, plus qu'humain né d'une narration ontime singulière, créé par une femme devenant ange et un tueur cyborg devenant homme ». [GJ 718]

L'analogie de Link au Christ est omniprésente dans *Grande Jonction* et nous pourrions y dédier un chapitre entier, mais là n'est pas notre but, même si celui-ci serait foncièrement intéressant. Comme nous avons fait référence au chapitre deux, *Station to Station*, avec une première mention du rapprochement qui peut se faire entre Link et le Christ, notons que le titre lui-même est déjà hautement indicatif à cet égard : un chemin de croix (en anglais, « station to station »). *Station to Station* est également le titre du dixième album studio du chanteur David Bowie – chaque chapitre arbore d'ailleurs un titre qui est une référence musicale : nom de groupe, titre de chanson ou d'album ; Maurice Dantec est un passionné de musique et musicien lui-même. Une bande sonore anime presque chacune de ses œuvres. Nous dirons donc que chacun des titres mérite une attention toute particulière. En voici un exemple : *Station to Station* est un album de transition dans la carrière de David Bowie, à une époque terriblement floue de sa carrière, dont le souvenir d'enregistrer en studio a disparu. Sous dépendance de cocaïne, rachitique et paranoïaque, Bowie décrit cette période comme un chemin de croix<sup>111</sup>.

Pour Dantec, le chemin de croix est le parcours inévitable que l'humanité doit accomplir pour pouvoir ultimement ressusciter. Notons que l'auteur confère trois chutes<sup>112</sup> à la MégaMachine, comme « le Christ, dans sa montée au Golgotha, est tombé trois fois, jusqu'au moment où il a été jeté à terre pour être cloué sur la

---

<sup>111</sup> Pegg, Nicholas. *The Complete David Bowie*. Despite the noise of a train in the opening moments, Bowie claims that the title refers not so much to railway stations as to the Stations of the Cross. p.299

<sup>112</sup> Le Christ fut aussi tenté trois fois par le diable dans le désert. Matthieu 4 : 1-11.

Croix. » [GJ 329] L'humanité toute entière, elle aussi, suit ce trajet difficile avant sa crucifixion :

L'arithmétique propre de la Chose lui était ontologiquement intégrée. Il s'écoulerait à peine six années entre la dernière « Chute » et la « Crucifixion », l'ultime extermination du genre humain. [GJ 682]

De surcroît, Bowie trouva son inspiration pour *Station to Station* dans son rôle d'acteur au cinéma pour le film de Nic Roeg, *L'Homme qui venait d'ailleurs*,<sup>113</sup> un film de science-fiction, dont le protagoniste, Thomas Jerome Newton (Bowie) n'est autre qu'un extra-terrestre qui « tombe » sur Terre, « à la recherche de ressources pour sa planète mourante et est corrompu par l'humanité ». David Buckley explique que « le film est aussi une sorte de parabole. Newton est la figure de l'Homme « sacrifié » dans la scène finale. Sa chute (à la fin du film, Newton, corrompu par les médias, les affaires et l'alcool, est incapable de retourner sauver sa planète) est censée être lue comme une allégorie moderne »<sup>114</sup>. Voilà donc comment un seul titre réunit sous la même enseigne un film de science-fiction, un album d'une légende musicale et artistique et le chemin de croix de la Bible. Autant annoncer dorénavant, la place fondamentale qu'occuperont les écrits bibliques – et philosophiques – et la musique dans le dénouement de l'intrigue.

\*

---

<sup>113</sup> *The Man Who Fell to Earth* (1976) de Nic Roeg, d'après une adaptation du roman de William Tevis.

<sup>114</sup> David Buckley, *David Bowie: Une Etrange Fascination*, p.199

A présent, Gabriel doit se confronter à une machine bien plus complexe que les machines qu'il a remises en état de marche jusqu'à ce jour – la plus complexe qui n'ait jamais été créée : la MégaMachine. La première chute de la Métastructure coïncidait avec la naissance de l'enfant, en 1957. La deuxième chute qui occasionna le dysfonctionnement des machines se produit en 1963, et Gabriel mit une fin au problème. Nous sommes aujourd'hui en 1969, année de la troisième chute, et rien n'est moins sûr quand au potentiel des dons de Link, qu'il est loin de surestimer d'ailleurs :

- Ce soir, mon garçon, nous sommes face à ce que nous appelons la « Troisième Chute ». Je vais t'expliquer. Car il est possible que nous soyons confrontés pour la première fois aux limites de tes pouvoirs. Link n'avait jamais douté que ses dons connussent des limites. Il savait pertinemment, depuis longtemps, qu'un jour ou l'autre...  
 Était-ce aujourd'hui ? Cette nuit ?  
 Cette nuit d'après la tempête ? Cette nuit d'après la nuit ? [GJ 231]

Il a bien raison de douter de ses pouvoirs, d'imaginer qu'ils puissent avoir leurs limites. Mais Gabriel ne se laisse pas démoraliser pour autant. Dans le doute, il ne s'abstient pas. Nous pouvons lire avec quelle détermination, il est prêt à tout tenter pour laisser le « thanato-logos » sans voix [GJ 113].

Il trouverait un moyen. Il trouverait *le* moyen. Il trouverait la faille. Il y frapperait de toutes ses forces.  
 Oui, il trouverait.  
 Ce soir.  
 Grosse catin du Néant, pensa-t-il, je suis la bouche, et tu n'es qu'une botte.  
 Je vais t'avaler [GJ 342].

Cette bouche et cette botte ont des proportions gigantesques. Leur imagerie est abasourdissante, telle cette mémorable citation de George Orwell dans *1984* : « Si vous voulez avoir une image du futur, imaginez une botte écrasant un visage humain pour l'éternité ». Orwell évoquait ainsi dans cette métaphore comment le totalitarisme de « Big Brother » se faisait pour mission une amnésie générale de l'essence-même de l'être humain : une botte défigurant l'homme à jamais.

Pour se faire, la « novlangue » – dont le but « était non seulement de fournir un mode d'expression aux idées générales et aux habitudes mentales des dévots de l'angsoc [mot novlangue pour socialisme anglais], mais de rendre impossible tout autre mode de pensée » – avait été créée comme langue suppléant à l'ancilangue, qui deviendrait progressivement obsolète. « Le vocabulaire de la novlangue était construit de telle sorte qu'il pût fournir une expression exacte, et souvent très nuancée, aux idées qu'un membre du Parti, pouvait à juste titre, désirer communiquer. Mais il excluait toutes les autres idées et même les possibilités d'y arriver par des méthodes indirectes. L'invention de mots nouveaux, l'élimination surtout de mots indésirables, la suppression dans les mots restants de toute signification secondaire, quelle qu'elle fût, contribuaient à ce résultat. L'appauvrissement du vocabulaire était considéré comme une fin en soi [...]. La novlangue était destinée, non à étendre, mais à diminuer le domaine de la pensée et la réduction au minimum du choix des mots aidait directement à atteindre ce but». <sup>115</sup> Orwell dénonçait déjà le danger immédiat d'une hébétude de la race humaine. Dantec n'a pas d'autre choix que de nous le répéter une nouvelle

---

<sup>115</sup> George Orwell, *1984*, in *Les Principes du Novlangue*, pp.422-3

fois. Il est intéressant de noter qu'Orwell imaginait que l' « adoption définitive de la novlangue avait été fixée à cette date si tardive : 2050 »<sup>116</sup>, qui se rapproche curieusement de la date de la première chute de la MégaMachine en 1957.

Si la novlangue manipulait la pensée de l'être dans une dévolution verbale, la MégaMachine, en déluge verbal, fait exactement la même chose. La novlangue donne encore cette illusion qu'une langue existe mais tout comme la MégaMachine, il détruit, au final, le langage et la pensée eux-mêmes. Il est un « thanato-logos », comme l'exprimerait Maurice Dantec. La « Chose » « rendait le langage aveugle, elle était muette et faisait du bavardage machinique le seul horizon offert à ce qui restait de la pensée humaine ici-bas ». [GJ 109]

Toutefois, dans la dystopie d'Orwell, la botte écrase le visage humain pour toujours, sans rémission, c'est-à-dire qu'aucune lumière d'espoir ne poindra plus jamais pour la race humaine. Chez Dantec, par contre, c'est Gabriel qui est la bouche et il est fermement décidé à avaler cette mièvre botte, pour restituer à l'humain son visage d'individu (à l'image de Dieu). Il est non seulement la bouche qui engloutit, il est aussi la bouche de laquelle sort la Parole, l'électricité divine. « Elle peut si sa volonté est suffisante, dévorer la botte, et le pied qui est à l'intérieur. » [GJ 311]

Le rituel verbal auquel Link s'emploie dans une rémission de processus de dévolution toute simple, en l'occurrence sur un objet défectueux, est saturé de préceptes christiques. Son père adoptif, Milan Djordjevic, n'hésite pas à l'appeler

---

<sup>116</sup> Ibid. p. 439.

une « glossolalie ». Pour inverser les dommages de la Chose, Link parle un type de langage qui ne semble pas émaner de lui-même et incompréhensible à toute audience, ainsi qu'à lui-même certainement. C'est le duel linguistique de la glossolalie contre la « langue-mort ».

Un faible murmure, des phrases sont répétées, d'autres ne sont jamais les mêmes. Youri s'était souvent demandé quel type de langage utilisait Link de Nova, mais le garçon avait toujours répondu évasivement à sa question : Ca vient tout seul. Ca ne vient pas vraiment de moi, je crois. Mon père appelle ça « glossolalie ». Il parlait à l'ampoule électrique comme il avait parlé à tant d'autres machines, et à d'autres êtres humains, [...] à des implants bioniques ou des amas de cellules modifiées diversement greffés à l'intérieur des corps des victimes. Il touchait l'ampoule électrique [...]. Et le néon entra en combustion. Et la lumière fut. [GJ 232]

Ce type de langage que Link utilise, cette « glossolalie », est un « parler en langue », selon l'étymologie grecque. Il est aussi une référence directe à la première épître de Paul aux Corinthiens: « En effet, celui qui parle en langue ne parle pas aux hommes, mais à Dieu, car personne ne le comprend, et c'est en esprit qu'il dit des mystères»<sup>117</sup>. Link est le conducteur d'une énergie divine qu'il dirige vers l'humanité pour le bien de cette dernière mais pour pouvoir avoir un quelconque effet sur l'être humain, la Bible nous informe que la personne qui parle en langue doit demander par la Grâce le don d'interpréter ce langage, sans quoi ce dernier n'aurait aucun usage :

C'est pourquoi, que celui qui parle en langue prie pour avoir le don d'interpréter. Car si je prie en langue, mon esprit est en prière, mais mon intelligence demeure stérile. Que faire donc ? Je prierai par l'esprit, mais je

---

<sup>117</sup> Première épître de Paul aux Corinthiens, Chap. 14 : 2

<sup>117</sup> Première épître de Paul aux Corinthiens, Chap. 14 : 13-15

prierai aussi avec l'intelligence ; je chanterai par l'esprit, mais je chanterai aussi avec l'intelligence.<sup>118</sup>

Nous pouvons donc imaginer que Link devra non seulement invoquer ce pouvoir d'esprit mais aussi celui d'intelligence.. Nous savons déjà qu'il est capable de rendre l'usage aux objets, mais il n'est pas certain qu'il puisse réitérer cet acte face à la réversion langagière.

\*

Puisque nous en sommes à faire mention du « parler en langue », il serait séant à ce point de notre analyse de dresser un parallèle entre la « glossolalie » et la langue qui aurait été parlée au temps de Babel. La tour de Babel, dont il ne serait pas inutile de rappeler la « chute » est symbole de la « fragmentation de la langue parfaite », « marquant le début de la discordance entre le mot et la chose, responsable de l'émergence dans notre monde du mensonge, de l'ambigüité, de l'ironie, de la négation, de l'artifice, de l'inconscient, de l'idéologie, du sujet, de l'autre, et toutes autres peines et plaisirs que nous associons à présent avec le langage. »<sup>119</sup> Cette tour est bel et bien le produit de la création de l'homme en tant que collectivité<sup>120</sup>, tout comme la Métastructure dans notre texte, qui fut l'aboutissement d'innombrables années de recherches par des scientifiques et philosophes, mais ces projets sont aussi le summum de l'arrogance de l'être

---

<sup>119</sup> Berger, James, *Falling Towers*, PMLA.

<sup>120</sup> La tour de Babel est considérée comme la deuxième chute de l'homme, produit d'un effort collectif. La première de l'homme, la chute d'Adam, est une chute individuelle.

humain, de son arrogance en estimant qu'il puisse égaler Dieu, si ce n'est de le surpasser, d'où l'impératif du rétablissement d'un certain ordre. Les conséquences de tels actes sont lourdes, car la destruction de la tour de Babel engendre la disparition de l'unique langue qui unifiait les hommes. « Toute la terre avait une seule langue et les mêmes mots » [Genèse 11 :1]. « Et l'Éternel dit : Voici, ils forment un seul peuple et ont tous une même langue, et c'est là ce qu'ils ont entrepris ; maintenant rien ne les empêcherait de faire tout ce qu'ils auraient projeté. [Genèse 11 :6] Allons ! Descendons, et là confondons leur langage, afin qu'ils n'entendent plus la langue, les uns des autres. » [Genèse 11 :7]

Dans une publication de la *Modern Language Association of America*, James Berger explique que ce n'est là qu'une façon d'interpréter la lecture du texte biblique. Il y en a une autre, nous dit-il, tout aussi intéressante, qui envisage l'unité langagière pré-Babélie dans une perspective un peu plus sombre au préalable et notamment que les hommes étaient unis simplement dans l'adoration d'une idole et que la langue unique était celle de la discorde et du conflit. La tour détruite, si l'on pouvait penser originellement que sa destruction était une condamnation, devient alors un signe de libération.

Chez Dantec, doit-on le préciser, l'entité d'arrogance qu'est la MégaMachine, n'est pas contrainte à sa chute par une quelconque intervention divine, c'est elle-même qui entre en programmation d'autodestruction. Ceci étant dit, le passage inévitable de sa destruction, aux dépens des hommes, qui recevront alors l'intervention de l'Éternel en la personne de Link de Nova, laisse entrevoir une

réelle possibilité de libération. Son intervention signale la possibilité d'établir un nouvel ordre, en espérant que ce dernier ne restreigne pas l'être humain dans un carcan encore plus serré, car cette éventualité n'est pas exclue. Du moins, elle n'est pas impliquée dans le texte de Dantec.

On ajoutera aussi que ce genre de bouleversement n'est pas non plus sans répercussions psychologiques traumatisantes pour une société, vu qu'un ordre régissant et établi se voit détruit, même s'il porte la promesse d'un avenir meilleur. Quoi qu'il en soit, ces interprétations de la chute de Babel peuvent éclairer notre parcours analytique de *Grande Jonction*. Il est vrai que le langage de l'homme disparaît avec la contamination de la métastructure et occasionne la débandade au sein du territoire. Cependant, si l'on considère que le langage pâtissait déjà et que ses maux étaient incurables, alors la « Chose » peut s'entendre comme l'événement horridique à l'aube d'un renouveau.

En outre, nous sommes vraiment tentés de faire le rapprochement entre la tour de Babel, la MégaMachine et les tours jumelles du World Trade Center. Ces événements dans leur violence inimaginable et cathartique deviennent des événements absolus, en ce sens qu'ils se dotent d'une valeur symbolique. Dantec fait de la troisième chute de l'Anome un événement absolu. Sans entrer dans le fond d'une discussion sur le terrorisme, citons toutefois Baudrillard qui explique que « les tours du World Trade Center incarnaient parfaitement, dans leur gémellité justement, cet ordre définitif »<sup>121</sup>. « L'effondrement des Twin Towers

---

<sup>121</sup> Baudrillard, Jean. *L'Esprit du Terrorisme*, p. 12

[...] fut, bien plus que l'attaque sur le Pentagone, le choc symbolique le plus fort. [Il fut] l'effondrement symbolique de tout un système. »<sup>122</sup> Dantec semble lui-même suivre cette logique terroriste en créant l'Anome. Il aspire à faire de celui-ci l'auteur d'un acte définitif, « qui restitue une singularité irréductible au cœur d'un système d'échange généralisé. Toutes les singularités (les espèces, les individus, les cultures) qui ont payé de leur mort l'installation mondiale régie par une seule puissance se vengent aujourd'hui par ce *transfert terroriste de situation*. »<sup>123</sup> C'est la seule issue à la « condensation de toutes les fonctions par la machinerie technocratique et la pensée unique. »<sup>124</sup>

Nous pouvons donc entendre par là que la Chose est contrainte à changer les règles du « jeu » et que ce jeu va dès lors être un combat sans armes égales. En entamant son autodestruction, elle ne « se suicide pas en pure perte ». Elle réussit à faire de sa « propre mort une arme absolue contre un système qui vit de l'exclusion de la mort, dont l'idéal est celui du zéro mort. »<sup>125</sup> Comme pourrait le dire Baudrillard, la MégaMachine défie « le système par un don auquel il ne peut pas répondre sinon par sa propre mort et son propre effondrement ». <sup>126</sup>

On pourrait penser à présent que la Chose fait un don gratuit de sa vie, mais tout comme le sacrifié dans l'acte terroriste, ce don n'est pas gratuit. Autant le Kamikaze se voit garantir une place auprès de Dieu, autant la métastructure se

---

<sup>122</sup> Ibid. p. 14

<sup>123</sup> Ibid. p. 16

<sup>124</sup> Ibid. p. 15

<sup>125</sup> Ibid. p. 24

<sup>126</sup> Ibid. p. 25

livre dans le but de l'obtention d'une récompense ultime. L'Anome rêve non seulement de se voir attribuer un nom, mais aussi d'acquérir une langue autre que binaire. Elle « ne veut pas parler le langage humain, qu'elle connaît, ni même toutes les langues en tant que telles, qu'elle connaît aussi, elle veut parler le langage-corps de l'humanité toute entière » [GJ 294]. « Ce qu'elle veut vraiment, c'est *s'accaparer* le Logos ». [GJ 294].

La Métastructure veut, pour ainsi dire, s'emparer du langage de la *poiēsis*, qui signifie « création » en grec. Elle désire la langue de l'infinité des possibles, l'écriture binaire ne donnant pas accès au « poétique », au « symbolique ». Cette écriture, pour autant qu'elle puisse être déchiffrée, ne laisse aucune place à la création ou à l'interprétation. La Chose, ce virus, rampe et ne s'élève jamais. Telle est sa condition misérable. Sa voracité cependant n'a pas de limite : « ce métavirus qui est un Monde, un Monde entier qui se substitue à celui qu'avait peuplé l'humanité jusque-là [GJ 281].

#### *Quand la Machine voulait devenir Dieu*

Nous avons déjà fait allusion au fait que la mort que la Machine perpétue est accidentelle. Elle ne cherche pas à tuer les hommes. Son motif est tout autre. C'est pourquoi, nous avons précisé que le décès de ses victimes était fortuit. La mort des hommes n'est qu'un « moyen, un média, voire même un simple accident incontrôlable » [GJ 29], ou encore « un simple accident de parcours, un problème

transitoire, par lequel il fallait passer, c'est tout, *fatum* » [GJ 33]. Ce mystère démonique n'a donc pas pour but ultime de détruire l'être humain en tant que tel, mais après l'avoir réduit à un état machinique et de surcroît occasionné sa mort, il veut surtout parvenir à « l'effacement de toute pensée créatrice » [GJ 29]. « Il lui faut annihiler toute l'histoire précédente. Il lui faut annihiler tout individu, détruire toute pensée, toute possibilité de pensée. Il lui faut abolir toute trace même du langage. [GJ 695]. Ainsi, cette force née de la destruction de la Métastructure, cette « Métastructure en creux » [GJ 24] ne s'attaquait « ni au biologique, ni au mécanique, mais au symbolique » [GJ 33]. Devant cette outrance, Gabriel ne peut que déclarer la guerre à son « *ennemie* » [GJ 36], une « guerre d'extermination totale » [GJ 37].

\*

Face à cette offensive des plus offensantes, Link tente l'impossible, tel David combattant Goliath. Il met ses pouvoirs de Gabriel à l'épreuve, à deux reprises, sur une défectuosité, qui n'est autre qu'humaine.

Les mains de Link s'étaient instinctivement dirigées vers la zone de dysfonctionnement, comme toujours. En l'occurrence, elles avaient encerclé le crâne de l'homme, dessinant une couronne de chair sur la chair. Puis une de ses mains s'était appliquée sur les lèvres, l'autre sur la nuque. Il avait parlé. Disons qu'il avait émis quelques sons. Mais au lieu de poursuivre en organisant de plus en plus précisément son langage improvisé, venu « d'il ne savait où », il s'était arrêté presque aussitôt. Puis il avait levé la tête vers le regard de l'homme. Puis il l'avait observé, longuement, conservant ses mains autour de son crâne. Puis il avait simplement dit : C'est impossible. Et il avait vivement retiré ses mains de la tête de l'homme qui tenta d'exprimer quelques phrases incompréhensibles. [GJ 235]

Cet extrait nous informe que Link, malgré son bon vouloir et une résolution extrême, est malheureusement impuissant. Il retire donc ses mains, devant son échec, devant cet impossible. Quelle pourrait bien être la cause de cet insuccès ? Nous apprenons qu'un peu plus tard, le jeune garçon procède à une deuxième tentative, sur une autre victime de la Machine, qui se révèle tout autant décevante :

Link s'était hissé à l'arrière du pick-up et avait longuement observé la jeune fille qui mourait, submergée de nombres. Il s'était agenouillé près de la civière et avait placé ses mains autour de la tête d'où surgissait en continu le flot de chiffres récités. Mais cette fois, il ne prit même pas la peine d'essayer de formuler quelques mots. En fait, il en fut tout bonnement incapable. Ses mains furent violemment rejetées du crâne de Lucie Lebois-Davenport comme par une sorte champ magnétique. La bouche de Link s'était entrouverte sur un vide absolu, un silence terrifiant. [GJ 237]

Link se retrouve face au « vide absolu », face au silence et ses deux tentatives se concluent inopérantes, mais si l'on se souvient de l'écrit de Saint Paul, que le parler en langue n'est opérationnel que dans la conjonction de deux conditions : un esprit en prière et une prière avec intelligence, nous pouvons donc convenir que l' « intelligence », citée dans l'épître de Paul aux Corinthiens, lui fait encore défaut.

Ces deux fragments [GJ 235] [GJ 237], malgré leur issue infortunée, ne manquent pas de symbolique puissante. La gestuelle de Link, tout comme son rituel verbal, celui du prier en langue, donne à rappeler ceux du Christ. Il se commet à une

réelle imposition des mains, tel le Christ, guérissant un sourd-muet, dans l'Évangile de Marc :

Jésus quitta le territoire de Tyr, et revint par Sidon vers la mer de Galilée, en traversant le pays de la Décapole. On lui amena un sourd, qui avait de la difficulté à parler, et on le pria de lui imposer les mains. Il le prit à part loin de la foule, lui mit les doigts dans les oreilles, et lui toucha la langue avec sa propre salive ; puis, levant les yeux au ciel, il soupira, et dit : Éphphatha, c'est-à-dire, ouvre-toi. Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, sa langue se délia, et il parla très bien. Jésus leur recommanda de n'en parler à personne ; mais plus il le leur recommanda, plus ils le publièrent. Ils étaient dans le plus grand étonnement, et disaient : Il fait tout à merveille ; même il fait entendre les sourds, et parler les muets.<sup>127</sup>

A l'instar de Jésus, Link posa ses mains sur la tête de Lucie Lebois-Davenport. Il dirigea celles-ci vers « la zone de dysfonctionnement », et par le simple toucher s'efforça au miracle, mais l'instant du miracle n'a pas encore sonné pour « la Main-qui-guérit » et Link en est parfaitement conscient : « Ces humains le plaçaient face à ses limites. Et ses limites impliquaient leur mort ». [GJ 343]

Ce que Link est amené à comprendre, suite à ses deux échecs, est qu'il « n'aurait même pas à utiliser de glossolalie, puisque les textes existaient, puisque les paroles existaient, puisque le verbe existait, et qu'il était inextricablement lié à la forme même des bolides électriques dont il était le halo, c'est-à-dire la trace visible du rapport constitué à jamais entre sens et signe ». [GJ 346] La cognition dont il a besoin est donc là, à sa disposition, dans les écrits. Il suffisait maintenant de lire.

---

<sup>127</sup> Marc 7. 31-37

A noter également le parallèle entre le travail de Link de Nova, de Youri et de Chrysler et celui de l'écrivain : si les uns ont la lourde tâche de tenter de réanimer les hommes, de contrecarrer de processus de destruction du reste d'humanité qu'ils possèdent encore en eux, d'essayer de préserver ceux-ci en tant qu'êtres humains et de les entourer de soins vivifiants, l'auteur se donne la mission de veilleur, gardien, voire résurrecteur des mots. Les héros de la fiction de Dantec sont les médecins du camp-monde, tout comme Dantec qui se donne la vocation de médecin du langage, en tant qu'auteur.

Youri et Campbell, décontenancés devant la dévolution verbale, admettent qu'ils sont de bien piètres docteurs, qu'ils sont « ceux qui devraient trouver les mots pour guérir ». [GJ 323] mais que cela ne leur réussit pas vraiment. Remarquons que trouver ces mots est d'autant plus difficile lorsque l'on n'a même pas de nom pour désigner l'entité maléfique, « sans nom, sans forme, sans lieu, sans existence propre » [GJ 36], auxquels ils s'attaquent à présent. Pour pouvoir combattre les forces du mal, il faut en effet pouvoir les nommer.

- [...] On l'appelle « la Chose », elle n'a pas de genre en soi, mais pour plus de facilité on dit « Elle ».
- Le problème, c'est que ce n'est pas une « Chose » au sens même le plus approximatif. [...]
- Il faut bien que nous lui trouvions un nom, Link
- Je crois que c'est là le problème. Cette « chose » qui n'en est pas une ne peut avoir de nom. [GJ 573-4]

Afin d'étoffer l'analyse de ce passage, nous aimerions citer Stéphane Labat lorsqu'il s'emploie à décrire le pouvoir particulier de nommer pour un chaman. En dehors de toute notion de « langage », nous explique-t-il, le mot possède en

lui-même un pouvoir particulier : celui de la désignation. Pour le chaman, connaître le nom des choses, c'est avoir du pouvoir sur elles<sup>128</sup>. Il poursuit en ajoutant qu' « en Syrie, les formules magiques permettent d'avoir prise sur les démons par le biais de leurs noms et de combattre ainsi les influences maléfiques de la maladie. En effet, pour la plupart des malades, pouvoir nommer son mal, c'est déjà faire le premier pas vers la guérison. Le nom appartient également au « pouvoir de création : une chose non nommée n'existe pas. La vibration désignatoire du nom est par essence un pouvoir que le poète-chaman, lucide, ne peut négliger.<sup>129</sup> » Ce qui nous intéresse ici, c'est de comprendre cette première nécessité, celle de nommer. Comme nous pouvons le constater, Link ne parvient pas à dompter le mal et donc à l'expulser, car la force maligne née de la MégaMachine est « a-nome ».

Elle n'avait pas de nom, mais Elle dévorait tous les noms. Elle n'avait nulle substance et Elle transformait en nombres ce qui avait été la substance des corps humains dont Elle avait numérisé préalablement le langage. [GJ 260-261]

Certes, il vaut peut-être mieux qu'il ne soit pas en mesure de la dénommer, car c'est précisément ce dont elle a besoin pour sévir pleinement. Le malheur est qu'elle se verra donner un nom, non pas par Link mais par Alan Cortek-Cybion 3 222, un androïde de la dernière génération, de la génération IV, choisi par la machine elle-même, en tant que « son vecteur principal, [...] celui qu' [elle] a

---

<sup>128</sup> Labat, Stéphane, *La Poésie de l'Extase et le Pouvoir Chamanique du Langage*, p. 340

<sup>129</sup> Ibid. p. 341

choisi comme machine/organe de reproduction » [GJ 665], pour l'aider dans son désir de « créer la néo-humanité » [GJ 663], selon *son* propre modèle.

- Et, comprenez-moi bien, Monsieur Silverskin, quels que soient les pouvoirs de ce petit homme que vous pourchassez dans le Territoire, il ne pourra jamais être à la hauteur de l'Anome.
- L'Anome ?
- C'est le nom que je lui ai donné. Elle m'a récompensé pour cela.
- Qu'est-ce que c'est ?
- La force qui est née par dévolutions successives de la Chute de la Métastructure. C'est elle qui modèle cette nouvelle humanité que je dois bâtir. Elle dessine les plans, je construis l'édifice.
- Et quel est donc cet édifice ?
- Ce que le petit homme ne pourra jamais vous offrir. [...] il n'est pas en mesure d'offrir la réalité positive que vous apportera l'Anome.
- Et quelle réalité positive ? [...]
- L'immortalité. Votre corps sera autorecyclable, à l'infini. [GJ 663-4]

Ce passage est lourd de signification : il nous révèle d'une part que Cybion a nommé la Chose et que cette dernière a trouvé un facilitateur, un collaborateur et « un serviteur » [GJ 809] en l'androïde. Il est ainsi « bien plus que le dernier de son espèce construit avant la Chute. Il [est] le premier porteur d'une nouvelle forme d'humanité. » [GJ 662-3] D'autre part, grâce à ce dernier, l'Anome est en mesure d'offrir l'immortalité à l'humanité entière. Dans une altercation entre Link et Cybion, ces informations effarantes se confirment brutalement :

- La « Chose, dont je parle, c'est celle ou celui que tu as toi-même dénommé l'Anome, sur son ordre probablement. Car elle/lui *veut un nom*, et seul un homme pouvait lui en donner un, ou plutôt une créature de l'homme, ce que tu es. Mais vous ne parviendrez à rien.
- Pauvre petit connard méprisant. Sais-tu ce que j'entreprends, grâce à l'Anome, qui est le vrai Démiurge de ce monde ? J'entreprends la reconstruction de l'humanité entièrement collective dans laquelle l'Anome dans sa totalité...
- Se sera individuée, je sais. Mais tu n'y parviendras pas. [GJ 806]

Même si Link affirme que l'entreprise de « l'Anomiste », « cette créature artificielle qui rassemblait les populations du Territoire autour de son propre pouvoir de guérison » [GJ 736], est vouée à l'échec, il n'en reste pas moins que les dégâts qu'il a déjà causés sont énormes. Cette « guérison » n'a d'autre nom que celui de l'immortalité. Ce néant incarné [GJ 766] est à même de produire, simplement en ouvrant la bouche, des « capsules d'Anome » [GJ 703], qui sont distribuées à tout être humain exprimant le désir de joindre l'Anome et Cybion dans une nouvelle communauté immortelle, celle des néo-humains.

Car l'androïde s'était contenté d'ouvrir la bouche pour en extraire un minuscule granulé noir comme une escarbille de charbon : Par mon corps et ses nano-implants génétiquement symbiotes, l'entité fabrique ceci, c'est une partie de mon corps si vous voulez, mais réingénierée par l'entité. C'est la voie d'entrée. [GJ 662]

Si l'originalité de Dantec éclate dans le texte, le fond de cette vision n'est aucunement nouveau. Suffit-il de se souvenir, une nouvelle fois, d'une scène indélébile du roman d'anticipation *1984* d'Orwell ?

Vous devez premièrement réaliser que le pouvoir est collectif. L'individu n'a de pouvoir qu'autant qu'il cesse d'être un individu. Vous connaissez le slogan du Parti : « La liberté, c'est l'esclavage. » Vous êtes-vous jamais rendu compte qu'il était réversible ? « L'esclavage, c'est la liberté. » Seul, libre, l'être humain est toujours vaincu. Il doit en être ainsi, puisque le destin de tout être humain est de mourir, ce qui est le plus grand de tous les échecs. Mais s'il peut se soumettre complètement et entièrement, s'il peut échapper à son identité, s'il peut plonger dans le parti jusqu'à *être* le Parti, il est alors tout-puissant et immortel.<sup>130</sup>

---

<sup>130</sup> Orwell, George. *1984*, pp. 372-3

Un être humain, dans la logique totalitaire du Big Brother et de la Police de la Pensée, nom qu'Orwell donne à l'autorité en charge de punir les « crimes et criminels de pensée », n'a de liberté que dans le total abandon de son individualité au gouvernement. C'est de cette manière qu'il peut garantir son immortalité, en ne faisant qu'un avec le Parti. Cybion, dans le texte de Dantec, s'exprime en de termes extrêmement similaires, lorsqu'il décrit le moment où Jade Silverskin, un chirurgien androgyne, auto-transformiste et spécialiste du body-tuning [GJ 508], avale une « capsule d'Anome » : « Et Silverskin avait absorbé cette force qui, instantanément, il l'avait compris, l'avait absorbé en retour, dans son intégralité, le maintenant en elle comme dans un placenta prénatal, lui permettant d'être un peu qu'un simple individu, lui offrant la possibilité de devenir une partie intégrante de la nouvelle espèce. L'immortalité était un réseau. [...et] devenir immortel, pour un homme comme vous, lui avait dit l'androïde dans un sourire, c'est très simple, il vous suffit de devenir comme nous. [GJ 662].

Une deuxième notion à mentionner dans cette comparaison est celle de l'esclavage, l'équivalent de la liberté dans le régime d'Orwell. La métastructure dans son entreprise de *décréer* l'homme, agit en démiurge « créateur ». Pour ce faire, elle a besoin d'esclaves, car pour elle « l'esclavage est une condition de vie supérieure ». Il vaut mieux être du mobilier humain que du simple combustible pour le feu. La chose est « le Soviet Suprême, le Territoire est son Goulag. » [GJ 543-4]

Envisageons à présent aussi, une forme langagière supplémentaire. Il ne s'agit pas ici de la langue qui disparaît, mais celle qui fait disparaître la pensée. Si le langage permet d'illuminer l'esprit d'une part, il peut d'autre part aisément l'anéantir. Maurice Dantec appelle cette forme d'expression le « langage du vide », agencé sur le module de la peur. Ce dernier s'apparente au langage de propagande, au « double-speak » en anglais – dont la propriété est de détourner ou déformer la signification d'un mot – souvent en utilisant son contraire – et ainsi fausser la réalité. Dantec reconnaît que la peur est un langage en soi :

La peur est un langage. Le langage qui tue la pensée. Le langage qui tue la volonté. [GJ 363]

Ce type de parler est l'apanage de la Police de la Pensée dans l'œuvre d'Orwell. L'auteur avait imaginé deux façons de contrôler l'esprit des hommes : la première s'appelle le « doublethink » en tant que mode d'organisation de pensée permettant d'accepter deux réalités contradictoires. Ainsi, la fonction principale du ministère de la Paix est s'occuper des affaires de guerre, du ministère de l'Amour de veiller au respect de la loi et de l'ordre, qui signifiait évidemment de s'autoriser l'assénement exclusif de la torture. On se rappellera des trois slogans du Parti, comme si nos cerveaux en avaient été marqués au fer rouge :

LA GUERRE C'EST LA PAIX  
LA LIBERTÉ C'EST L'ESCLAVAGE  
L'IGNORANCE C'EST LA FORCE <sup>131</sup>

---

<sup>131</sup> Orwell, George, 1984, p. 15

Orwell invente une deuxième manière de contrôler l'esprit de l'homme qu'il appelle la « Novlangue » ou « Newspeak » en anglais, dont nous avons discoursé antérieurement. Le monde de la Métastructure régit donc selon un double principe de manipulation : une langue en code digital pur et un *doublespeak*. Lorsque Cybion promet la plus belle des libertés aux hommes, celle de ne plus jamais devoir mourir, il oublie de mentionner qu'il est en train de faire d'eux des esclaves de la Chose. De plus comme l'extrait suivant l'illustre, il manipule le candidat à l'immortalité en lui faisant croire que c'est lui-même qui désire cette « réalité positive » :

L'Anome ne peut parvenir à l'existence que par les humains qui deviennent ce qu'il est, et en fait qui sont ce qu'ils deviennent, leur propre dévolution. Mais pour qu'ils le deviennent, il faut qu'ils le désirent. Et pour qu'ils le désirent, il faut vraiment qu'ils n'aient plus la moindre trace de désir en eux. [GJ 789]

Ce stratagème de déformation des mots est rampant dans notre société contemporaine. A ce titre, prenons l'exemple de la politique de *Freedom* (liberté) qui abonde dans le discours des autorités américaines et détourne à dessein l'attention du véritable enjeu politique. Francis Fukuyama, dans un article publié dans le journal *Le Monde*, intitulé *La Chute d'America, Inc.*, explique qu'« alors même qu'il avait été prouvé que Saddam Hussein ne possédait aucune arme de destruction massive, l'administration Bush tenta de justifier la guerre en Irak en l'intégrant à son vaste "agenda de la liberté". Aux yeux de beaucoup de gens dans le monde, la rhétorique américaine sur la démocratie s'est mise à ressembler à une

excuse visant à perpétuer l'hégémonie des Etats-Unis. De même qu'en utilisant « la démocratie pour justifier la guerre en Irak, ajoute Fukuyama, l'administration Bush a convaincu beaucoup de gens que le terme *démocratie* n'était qu'un mot codé recouvrant l'intervention militaire et le changement de régime. »

Maurice Dantec reprendra ces notions de manipulation du langage dans une nouvelle intitulée *Le Monde de ce Prince*, extraite d'*Artefact. Machine à écrire 1.0*<sup>132</sup>. Dans ce texte, il met en scène le diable et son intercesseur autoproclamé, « le frère du diable », un schizophrène dont la perversité ne connaît plus de limites. Un passage nous a marqué particulièrement et rejoint notamment le discours de l'Anomiste de Grande Jonction. Le frère du diable se moque des adeptes de la pensée humaniste et s'exprime en ces termes :

Et ainsi pensent-ils [humanistes hypocrites], conséquemment, que c'est le Diable qui vient apporter la division !

C'est parce que nous les avons dûment détournés des textes que nous ne voulons plus qu'ils lisent, qu'ils pensent ainsi. Ils n'ont pas encore compris que notre travail, à mon Grand Frère et à moi, c'est au contraire d'*assembler*, d'*organiser*, de *concentrer* même, si possible, et au maximum d'intensité. [...] C'est nous qui rassemblons les foules, les politiques de masse, c'est nous qui remplissons les stades, les gymnases, les arènes de sport, les salles de meeting, les concerts géants, c'est nous qui établissons les statistiques démographiques, les propagandes publicitaires, les idéologies fanatiques, les comptabilités mortuaires, c'est nous qui sommes du côté des nombres et de l'agglomération générale des corps et des esprits.

L'observation de Dantec est pertinente et peut s'appliquer à l'analyse des manigances de l'Anome. Il est clair que le diable sème la division au sein des

---

<sup>132</sup> Dantec, Maurice. *Artefact*. pp. 361-362

peuples mais en jouant sur la signification des mots « diviser » et « unir », on comprend que le diable est la force qui unit vraiment les individus dans leur plus petit dénominateur commun. Ils n'ont qu'une seule forme. En enlevant la faculté de parler à l'homme, en lui retirant son nom et ses données individuelles, il devient réellement semblable à chacun des hommes. Il est une matière malléable à merci.

\*

Nous comprenons que la dégénérescence de l'homme en est à un point de non-retour. L'arme de prédilection choisie par Link de Nova, Youri et Campbell n'est autre que le livre, seul vestige à présent du langage de l'homme. Escortée par des moines-soldats, une cargaison de 13201 livres en provenance du Vatican est en route vers Grande Jonction. C'est l'enseignement de cette immense bibliothèque qui permettra le décodage de la MégaMachine. Ils trouveront ainsi les armes nécessaires au « déchiffrage » de la Chose dans de la Genèse, les textes eschatologiques – ces textes de la fin de l'homme et de la fin des temps, dans les Révélations (acceptation première du mot « apocalypse »).

Nous noterons que le vocabulaire utilisé dans la procédure du décodage de l'entité maléfique correspond exactement à l'esthétique littéraire de Dantec. Ce sont des moines-soldats qui sont en charge d'escorter la bibliothèque du Vatican. Dantec lui-même se considère comme un guerrier dans le projet de réanimer l'homme et la littérature du vingt-et-unième siècle. La bibliothèque n'est ni plus ni moins une

arme de destruction massive et seule la littérature pourra sauver l'homme des emprises d'une société aliénante. Pour Dantec, toute littérature est produite « pour détruire. Pour corrompre. Pour transgresser. Pour contaminer. Tout roman est une machine de guerre. Une machine de guerre nomade, mentale et biochimique, que chaque auteur détruit avec la suivante. »<sup>133</sup> Il s'agirait alors bien d'un combat à armes égales ? Une arme de guerre contre une arme de guerre. Certes, non ! Déjà suicidaire, elle ne peut rien perdre dans son combat, sinon gagner. Elle a déjà un nom et elle construit sa plateforme humaine. De plus la MégaMachine dans son processus de destruction prend une longueur d'avance sur l'homme. Elle s'attaque désormais au livre lui-même et s'arrache une deuxième victoire :

Les signes des humains ont disparu. Les petits graphiques ont été effacés de la plupart des pages de ces assemblages de papier dont ils aiment regarder l'encre noire. Les photos et les dessins ont résisté, mais les journaux, les revues, les livres, les bulletins, la moindre gazette sont désormais vides de toute écriture, ou bien en passe de l'être, quelques signes subsistent encore sous la forme d'idéogrammes étranges, incomplets, s'effaçant lentement et systématiquement, comme sous l'effet d'une gomme invisible. [GJ 659]

L'entière production écrite de l'homme est atteinte. Il ne restait déjà plus que 12000 livres et ceux-ci voyaient leurs « signes » disparaître ; une manière de dire que c'était la Pensée humaine tout entière qui se voyait menacée de disparition. Pire encore, les signes se dissolvaient des journaux, des modes d'emploi, des pancartes publicitaires.

---

<sup>133</sup> Dantec, Maurice. *Périphériques*. p. 113

Heureusement, la connaissance avait déjà été transmise à Link de Nova et son plan d'action théoriquement prêt. La Machine eut une vague prescience, lors de sa première Chute, d'une défaillance: « Je crois que le problème des émissions photoniques incontrôlées démontre que c'est par la lumière que l'on va me détruire [GJ 175] ; « Des forces coalisées, venues de la *Lumière Incrée*, ce furent ses propres mots, arrivaient sur la Terre pour la détruire. » [GJ 176]

C'est justement la lumière qui se trouve au centre du mystère que Link vient de découvrir : « La chose est l'antiforme d'une entité qui n'existait pas en soi, l'une et l'autre (réseau par lequel elle agit) ne parviennent qu'à l'existence que par *des plates-formes hardware* représentées par les humains eux-mêmes. Je veux réactiver le programme antérieur pour qu'il interfère avec la Mutation dévolutive. » Pour réactiver la forme antérieure de la métastructure, Link a besoin d'un courant conducteur qui n'est autre que l'électricité. Etant donné que l'électricité ne se voit pas en elle-même, ce sera la lumière qui portera le coup fatal car est non seulement la radiation et la visibilité de l'électricité mais aussi ultimement la « manifestation visible du Verbe » [GJ 638]

La narration de l'événement absolu où la métastructure se désintègre se présente singulièrement dans le texte. La scission en colonnes est comme la manifestation d'une coupure de fonctionnement. Le réseau est disjoint et la Machine se fait divisible par opposition à la lumière indivisible et infinie, manifestation d'un Dieu indivisible et de la Parole que se fait à nouveau une. Il est clair que la mise en

colonnes est réminiscence de la présentation des textes de la Bible, mais aussi des manuscrits médiévaux, où l'auteur puisse essentiellement son savoir. De plus, Dantec affectionne particulièrement la pluralité des points de vue dans une narration. Si généralement, elle se manifeste par des textes empruntés aux divers genres qu'il pratique (SF, roman noir, essai philosophique, etc), elle est, en l'occurrence, tout aussi prenante et innovante. Dans le français, les deux colonnes porte les titres de {Link de Nova – expérience et expérimentateur} et {Youri et Campbell – observateurs et sujets d'observation} (comme quoi la traduction peut laisser parfois à désirer).

Tout est amené à converger vers la lumière dans ce roman de Dantec. La polysémie de ce mot est à son comble : une sorte de méta-lumière. Elle est la clé du dénouement de l'intrigue et le fil(ament) conducteur de la narration. Elle est source de vie et l'éclairement de la pensée. Elle est le visible de l'électricité. Elle est l'exoplasme de Link vainqueur du mal et témoin de la présence divine. La lumière est langage, mieux encore elle est musique :

Lui [Link] vient l'idée que c'est la lumière qui chante, qui parle, qui produit et organise le bruit. Que seule la lumière est langage. Et seul le langage est lumière. [GJ 41].

(en parlant de la lumière de la nuit). Cette lumière, pour lui, est un langage. Mieux encore, elle est pure musique, engagement d'ondes radio en collision stellaire, rythmique nucléaire des cœurs en fusion brandissant leur millions de degrés centigrades [...] la sonorité même de l'univers [GJ 36]

Toutefois une victoire serait impossible sans deux agents primordiaux, qui la plupart du temps vont de pair et permettent le mouvement d'actes gratuits envers l'humanité : L'amour et la beauté. Ils se manifestent dans le texte en la personne d'une jeune fille de 17 ans, nommée Judith Sévigny. Judith est comme une présence mystérieuse. Elle entre et sort de la narration de façon gracieuse, presque silencieuse. Pourtant elle ne fait pas tarir la vocalité et les songes des personnes qui la côtoient, tant elle est belle. Judith est d'une beauté qui n'est pas de ce monde. Sa description est toujours le lieu d'émotions transportantes. Chaque fois que Judith apparaît, un cœur se gonfle d'amour et des yeux s'illuminent dans la contemplation. Les sentiments qu'elle fait naître sont des plus purs. Rien n'est désir de possession. Rien n'est d'ordre sexuel.

- Bonsoir Gabriel

C'est la respiration d'un être humain. C'est voix d'une jeune fille dont la beauté pourrait faire s'éteindre le soleil. [GJ 41]

Judith, que l'on perçoit dans les yeux de Link de Nova et de Youri est telle une apparition, qui vous cloue sur place et suscite l'émoi. L'effet qu'elle provoque chez les deux garçons est toujours pareil à lui-même, sans cesse renouvelé, comme s'il s'agissait d'une première rencontre. Cette contemplation déclenche sans faillir une association à la beauté de l'univers, dont le mystère, pareillement à celui de Judith, ne cesse de provoquer l'extase. Youri « réalisa, comme liquéfié sur place par une source de très grande chaleur, que Judith Sévigny était terriblement belle, que c'en était à pleurer. Il sait maintenant qu'il est en train de tomber amoureux d'elle. Sa passion brûlante est comme une drogue qui lui rend

l'existence. « Il réalisa, lumière, matière, air, plastique, Plexiglas, métal que la beauté s'introduisait en lui comme une drogue terriblement addictive. [...] Il réalisa qu'il était vivant. » [GJ 400-1]

Judith a les cheveux longs « d'un noir soyeux parcourus de mille reflets ondoyants sous la lumière des astres. Elle est longue, fine, ses formes féminines sont déjà parfaites mais quasiment éclipsées par la beauté hors norme de ce visage d'ivoire à peine teinté d'un glacis ambré, [...] cette bouche, dont le rose laqué de feu ne demande aucun artifice, dessinée par un Maître à la Renaissance. Elle est comme une oasis de beauté qui fait redoutablement sens dans un univers totalement dépourvu de deux » [GJ 41-2]

Si même les formes de Judith sont mentionnées, elles le sont parce qu'elles sont parfaites. Elles sont la représentation d'un parfait équilibre, tel que l'on peut l'admirer dans une œuvre d'art. Link compare sa bouche à celles dessinées par un Maître de la Renaissance, probablement Léonard de Vinci, dont on connaît le goût pour les proportions, le jeu de lumière et l'esthétique naturelle, célébrant un humanisme retrouvé. La description physique de Judith se fait assez rare. Lorsque Judith est décrite, elle n'est que comparable à l'immense beauté de la nature.

Nous pourrions dire aussi que sa beauté est celle d'un éternel féminin (mystique), en sens que le narrateur se refuse à parler d'elle en tant que « femme » : d'une part, parce qu'elle est très jeune encore et porte en elle l'innocence d'un enfant.

Ses yeux, dont il est presque impossible de se détourner, reflètent une âme pure. L'associer à une femme impliquerait le désir, trop souvent synonyme d'une ambition de contrôle et de possession, qui anéantirait instantanément et par définition le sublime et l'idéal de la Beauté. Il n'en est rien : « Youri [...] prenait conscience, avec toute la violence du réel éruptif, de l'incroyable et surnaturelle beauté de cette fille ». [GJ 411]

D'autre part, Judith est bien plus qu'une jeune fille et bien plus qu'une femme. Son mystère est fascinant et envoûtant : « Judith Sévigny avait planté son regard au plus profond du sien, c'était un rayon de bleu pur concentré, un trait de bleu froid qui plongeait jusqu'au lieu où tout son être oscillait à la cadence folle de ses battements cardiaques » [GJ 45]. La froideur du bleu des yeux évoque la nature absolue de sa beauté. Tels les cieux la traversant et faisant apparition à l'homme, pour lui rappeler que la Beauté est à même de transcender le monde qui l'entoure, ses impulsions humaines et de survivre au pire des cataclysmes.

Un texte de Pierre Teilhard de Chardin apporte une des meilleures voies d'analyse pour comprendre le personnage de Judith et son rôle dans le texte. Remarquons qu'il serait intéressant d'approfondir les liens <sup>134</sup> entre le texte Dantec et ceux du

---

<sup>134</sup> Selon Joël de Rosnay, prospectiviste et auteur de *2020, Les Scénarios du Futur*, Teilhard de Chardin a été un grand précurseur de la pensée complexe. Il a eu le mérite de prolonger la notion de biosphère par celle de noosphère, l'interconnexion des cerveaux humains par ce qu'il connaissait à l'époque, à savoir le téléphone, le télégraphe, et la télévision naissante. S'il avait connu l'Internet, il aurait sans doute compris que le phénomène était encore plus profond, et que nous étions en train de construire progressivement « de l'intérieur », un cerveau par interconnexion de synapses (les ordinateurs et leurs modems). D'ailleurs beaucoup de chercheurs qui travaillent dans l'optique du « global brain », qu'ils soient russes, américains, japonais ou européens, citent très souvent Teilhard de Chardin dans leurs travaux.  
[Source : Association Teilhard de Chardin]

prêtre jésuite français, au-delà du parallèle que nous allons établir à présent à propos du personnage de Judith. Dans *L'Eternel Féminin*, Teilhard de Chardin explique que « le Féminin authentique et pur est par excellence une Energie lumineuse et chaste, porteuse de courage, d'idéal, de bonté » Judith est évidemment toujours accompagnée de lumière – que ce soit la lumière de l'*hyperjour* ou du soleil – Judith rayonne sans pareil, elle est la « grande source rayonnant de Pureté ». Tout comme la Vierge Marie, Judith est « Perfection réalisée dans un être personnel ».

Marie Jeanne Coutagne, de la Fondation Teilhard de Chardin, précise que « L'Eternel féminin ouvre à l'humanité l'accès à l'intimité divine, dans la mesure où le désir qui habite le cosmos comme toutes les fibres de l'homme, est travaillé secrètement par ce vers quoi il tend (et qui descend à lui pour combler cette attente que l'homme par lui-même ne peut justement combler) ». C'est ainsi que « L'Eternel Féminin est signe non seulement de la miséricorde prévenante de Dieu mais surtout de sa *Gloire*, qui ne sera pleinement réalisée qu'à la fin des temps et, à laquelle, « forme radieuse » le Christ a « laissé tous ses joyaux, il a fait tomber sur [elle] du Ciel un rayon qui [l'] a sans limite idéalisée»<sup>135</sup>. Judith joue donc le rôle de la Vierge Marie, en laquelle « le féminin trouve sa plus haute

---

<<http://ancien.teilhard.org/index.php?module=fondation&rub=ssrub&ssrub&id=6&nom=Vie&PHPSESSID=53a5f971f661109125088c7e1a406c0b>>

<sup>135</sup> Coutagne, Marie-Jeanne. *L'Eternel Féminin chez Teilhard de Chardin ou l'Anti-Parsifal*.

réalisation et à travers laquelle le Christ se manifeste » (*rayon de bleu pur concentré*).

La synthèse de la Beauté, de l'Amour et de la Pureté en la personne de Judith donne aux êtres le courage d'accomplir une tâche, dont ils n'auraient jamais pensé être capables. En puisant dans le mystère de la jeune fille et dans le sublime de la nature, Youri et Link trouve la force inouïe d'en terminer avec l'Anome. Judith inspire la vertu : « Il ne pouvait retenir son regard, magnétisé par le visage de Judith Sévigny [...] Je pourrais me tenir sous le feu des étoiles pendant un siècle pour sauver dix mille bibliothèques comme celle-là. Mais j'agis pareillement pour sauver une seule Judith Sévigny. La seule, la seule qui existe. » [GJ 492]

« Car la Beauté est une arme de destruction massive. La Mort ne respecte pas la Bête (l'Anome), elle l'utilise. Mais la Mort ne sait rien faire de la Beauté, aussi, en certains cas, c'est la Beauté qui prend le commandement sur elle. »[GJ478]

« Elle ne pouvait pas se douter, la Bête, la Chose, l'Après-Machine, que la Beauté resterait perpétuellement en mesure d'apparaître comme un authentique mystère, et que ce mystère la dépasserait toujours, car précisément l'infini de la Chose était ce faux infini aristotélicien, numérique et quantitatif, tandis que ce qui animait aussi bien Link de Nova et ses dons paranormaux que Judith Sévigny et sa simple existence singulière se situait dans cet espace transfini, là où rien ne peut être ajouté, là où l'infini quantitatif est dépassé d'emblée, pour laisser place à l'authentique infinité [GJ 412].

*Alchimie du Verbe*

Lorsque l'amour et la beauté, moteurs de la vie humaine, se voient menacés sous l'emprise d'un monde dégénéré, violent, vide de sens, et contrôlé par la tyrannie de la marchandise, l'œuvre d'art est la seule forme esthétique capable de transcender le néant ambiant, la déchéance humaine et la dévolution du verbe. Les formes esthétiques que Dantec privilégie sont bien sûr l'écriture, mais la musique aussi, qu'il décrit comme langage. Dantec est indissociable de ces deux formes d'expression. Elles font partie de la possibilité d'une révélation, apocalypse attendue et nécessaire pour mettre à l'Humanité de se redonner le jour en tant que nouvelle humanité. (Dans le texte, il s'agit de la naissance d'une Troisième Humanité – la deuxième étant celle de l'Anome – et faire du Territoire le lieu du Second Avènement.) Comme l'auteur en témoigne dans son *Laboratoire de la Catastrophe Générale*, « admettre le crépuscule de l'Homme, ce n'est ni lui faire perdre sa dignité ni l'obliger à s'éteindre de façon absurde, c'est au contraire le placer face à ses responsabilités d'anti-animal transitoire qui doit sans plus attendre assumer la transformation générale de son économie biopolitique en vue de préparer au mieux l'avènement de ce qui va, de ce qui *doit* inéluctablement lui succéder. »<sup>136</sup> « Dans le cadre de l'hominisation, cela signifie une révolution esthétique, éthique et métaphysique dont l'ampleur est à proprement parler inimaginable. »<sup>137</sup>

---

<sup>136</sup> Dantec, Maurice. *Laboratoire de la Catastrophe Générale*, p. 48

<sup>137</sup> Ibid. p.50

Comme nous l'avons vu précédemment, l'électricité ne peut se faire visible que par la lumière. De même l'électricité a une visibilité, elle peut aussi se faire son et voix par le langage de la musique, musique électrique, qui n'est autre que le Rock n'Roll. Il est peut-être difficile d'imaginer que la musique rock soit une œuvre d'art. Associée à la paralittérature, la musique populaire n'a jamais obtenu – et n'obtiendra jamais peut-être (vu sa mise en scène rock-staresque et sa commercialisation) – le statut de la musique classique. Pourtant des poètes et des artistes virtuoses, il en existe bien dans le domaine de la musique *populaire*. Nous pensons par ailleurs que cette forme d'expression est un art, une esthétisation du monde à part entière. Du moins, la musique, quelque soit classique ou populaire est langage : « Volume 10, sur l'amplificateur, un Marshall 100 watts des années 1970, vieux d'un siècle, une rareté. Le riff résonne jusqu'au étoiles, englobant l'univers proche d'une pure onde de choc pleine de bruit blanc, chargée de la férocité, à la fois glaciale et incandescente, d'une bombe thermonucléaire. Au bout de la main, l'électricité. A l'autre extrémité : un corps humain tendu par la joie pure, celle qui étincelle comme un allumette de givre détonant au coin des lèvres, la joie d'entendre la guitare chanter, revenue à sa vie électrique, la joie de voir comme des jets de lumière ardente fuser vers le ciel nocturne, ce ciel rempli d'astres mais désormais coupé de la Terre, ce ciel où personne ne vous entend crier, certes, mais où plus personne ne vous entend même rire. » [GJ 15]

Comme Ollivier Dyens le souligne très justement, nous avons souvent « l'impression que le sublime n'est possible que « délivré » de toute technologie

et que seul le non-machine donne accès à l'espoir de la transcendance ; cependant, nombreuses sont les fois où nous devons avouer avoir été bouleversés pas des expériences qui ne sont possibles que par et grâce à la technologie. D'une représentation musicale à un reportage télévisé, d'une manipulation par logiciel à la réfection d'une photo abîmée, de la précision miraculeuse de certains instruments aux extraordinaires effets spéciaux qui renouvellent le cinéma, nombreux sont les moments où l'émotion que nous ressentons est, en partie, née d'une intervention technologique. »<sup>138</sup>

Etant donné que l'écriture des livres, des magazines, et panneaux publicitaires disparaissait dans un gommage massif déclenché par l'autodestruction de la Métastructure, il restait à Link de trouver une autre solution pour contrecarrer l'ineptie à l'échelle mondiale. Le jeune garçon, ayant pris connaissance des textes de la bibliothèque du Vatican, avait découvert le secret : qu'il viendrait à bout de l'Anome par un combat à l'électricité. La musique Rock était sa solution. « La Musique est le Logos des machines électriques, c'est leur Verbe. Par elle, les machines accèdent au langage et à la singularité, à la différence et à l'identité. »

[GJ 768]

Cette musique-Logos est le résultat d'une découverte des plus surprenantes : l'archétype du riff. « Il était parvenu à travailler sur des multipistes de manière à *copier coller* des parties vocales originales d'un titre de Brian Eno, de Björk, Goldfrapp, de Bauhaus, Lou Reed ou de Syd Barrett, pour les recombinaison avec

---

<sup>138</sup> Dyens, Ollivier. *La Condition Inhumaine*. p. 28-9

des arrangements littéralement inspirés de *lieder* de Strauss, de Mahler ou de Brahms. [GJ 308] En outre, les références musicales dans le texte – rappelons aussi que chaque titre de chapitre en est une - est comme la bande-son de la narration.

Link entreprit donc de construire une arche, une « Néo-machine » qui lui servirait d'« antenne cosmique ». [GJ 700] « L'Arche », comme il l'appelle, est un studio d'enregistrement où il connecte sa guitare Gibson Les Paul à un amplificateur, lui-même branché à 24 000 postes-radio dispersés dans tout le territoire de Grande Jonction. Les hommes du Territoire, en entendant la musique créée par Link de Nova, seraient ainsi protégés, car « la musique électrique, cet acte performatif de l'électricité comme forme d'art, donc comme *machine d'impression des singularités*, la musique électrique de Link de Nova serait pour la Chose ce que la lumière du jour est aux vampires, et ce que la lumière de la nuit étoilée est pour ceux qui ne savent y voir. [GJ 599]

Ultimement, c'est *le livre* qui aura la place d'honneur dans le texte de Dantec. Il est dit dans le chapitre 42, *Love and Rockets*, que si Link était parvenu à arrêter la numérisation des humains, il n'avait pas encore pu empêcher la désinscription de l'écrit. La solution lui vint dans un songe : il fallait combattre « l'anéantissement de l'écrit par la renaissance de l'écrit. [...] Parce que le livre est toujours *en acte*, parce qu'il est ce qui inscrit l'esprit dans la matière, il est ce qui individue la langue dans sa personne propre, ce qui *signe* la singularité et

l'unité du sens et de la forme » [GJ 724] Link mentionna cette intuition à son père. Ce dernier comprit tout de suite. Il fallait terminer le manuscrit qu'il avait tenté d'écrire depuis tant d'années, ce récit de « la narration des origines et de la fin dernière contre la désinscription du futur et de la mémoire » [GJ 724] Seule la production d'un livre singulier pourrait sauver tous les autres livres : « un livre qui pourrait narrer tout ce qui c'était produit ici, tout ce qui y était produit, tout ce qui s'y produirait. » [GJ 754] Ce manuscrit serait comme un « Territoire » symbolique capable de protéger les créatures qui y vivent, soit les livres qui ont servi à son élaboration. [GJ 755] Le père de Link termina le roman [GJ 794] et la Bibliothèque fut sauvée. Le roman existait. [GJ 795] La Légende allait pouvoir naître [GJ 800]. Ce roman, Youri McCoy allait en poursuivre l'écriture en tant que Dernier Homme, et lui aussi mourut ; mais il savait qu'un homme, ou une femme, non-anomanié en poursuivrait l'écriture, et ainsi de suite, jusqu'au narrateur de *Grande Jonction*, le « dernier dépositaire de la Légende. » [GJ 855]

Nous comprenons ici comment ce roman est le livre absolu. Il est Beauté en tant qu'œuvre d'art, mise en forme harmonieuse et cohérence, marqué de l'individualité des personnes qui l'ont écrit. Il est biologique dans sa palpabilité de manuscrit. Il est mécanique dans le sens de *mekane* : une machine, avec son fonctionnement interne propre ; une machine de guerre car il permet l'arrêt de la dévolution du langage. Le livre absolu est symbolique car il est représentation individuée de Grande Jonction.

\*

L'insistance sur l'importance et le rôle primordial du *livre* témoigne essentiellement d'une peur que la littérature disparaisse à jamais. Il en va de même pour cet objet qu'est le livre lui-même. A l'ère du technologique et du digital, rien ne serait plus étonnant, mais ne s'agirait-il pas aussi de l'anxiété d'une perte de la mémoire ? Mémoire en tant que faculté de mémorisation et mémoire en tant que souvenir du passé.

A notre époque, où tout est digitalisé, tout est en *mémoire* dans un système virtuel, que nous ne pouvons ni toucher, ni voir, ni sentir, notre cerveau devient de plus en plus paresseux, de moins en moins activé. La rétention mémorielle d'information devient donc obsolète. Tout est accessible en l'instant d'un « clic », nous pouvons donc oublier. Mais si ces données en venaient à disparaître, en l'espace d'un « delete », où irons-nous les chercher ?

Nous assistons donc à une peur liée non seulement à la diminution de données dans nos cerveaux mais aussi au rétrécissement de notre capacité d'absorption de *data* ; pire encore à une disparition potentielle de notre passé. Et même si certains diront que la clé à la rédemption est de vivre dans le moment présent ou d'autres diront encore qu'il faut tourner la page ou river nos yeux sur l'avenir., que serions-nous sans notre passé. Comment pourrions-nous nous définir en tant qu'individu et être humain ? Nous pensons que la perte de mémoire est anxiogène, d'où le point focal que le *livre* occupe dans cette œuvre.

Cette même peur pousserait l'écrivain à écrire, à écrire pour ne pas oublier, à écrire pour garder la mémoire vivante, voire même à publier son œuvre sur du papier, tangible, palpable, odorant, comme la confirmation d'une existence, comme une connaissance ou un objet possédant une *alma* pouvant être transmis à des générations futures. Ainsi disait Pierre Drieu la Rochelle: « Un livre est un objet qui devrait être goûté ou jugé dans un isolement de monade, comme un témoignage perdu, une bouteille à la mer, un fragment d'humanité sans nom; en dehors du temps, du lieu, de la personne. »<sup>139</sup>

Au terme de notre parcours de *Grande Jonction*, nous aimerions tirer les conclusions suivantes : nous avons d'une part pu suivre l'odyssée, unique et mystique, de Link de Nova, ce héros digne d'une épopée, ce jeune enfant en croisade, cet être mi-ange (Gabriel), mi-humain (David vs. Goliath) dont le destin est de sauver ce qui reste de l'humanité sur notre Terre à coups de riffs de guitare et d'annoncer le Second Avènement du Christ. Bien plus qu'une intrigue fantastique, violente et poétique, sensible et rock n'roll, *Grande Jonction* est une histoire dont la vedette est le logos. Un Logos qui s'affronte à l'Anome, un logos dans ses multiples revêtements et rebondissements. Ce sont les mots que nous suivons dans une aventure inouïe. Les mots prennent la forme lyrique d'un *Spiritus Mundi* (à l'instar du poème de William Butler Yeats, *La Seconde Venue*), d'une chanson populaire ayant bercé l'existence de l'auteur, de l'électricité et de lumière en tant qu'expérience directe avec la divinité, de citations donnant une

---

<sup>139</sup> Dantec, Maurice. *Laboratoire de la Catastrophe Générale*, p. 326.

ampleur intertextuelle, de figures de style envoyant le lecteur dans l'imaginaire dantecquien de la littérature comme arme de guerre. Finalement, les mots sont la transcription esthétisée de l'amour et de la beauté de la création, du passé et la prédiction du futur.

Maurice Dantec met en scène le langage dans tous ses états et donne à l'écrivain le rôle trinitaire de moine-guerrier-poète. Ainsi, la langue des hommes meurt pour se faire remplacer par un non-langage, le code binaire de la computation. Le langage meurt non seulement dans sa « biologie » mais aussi dans sa « mekane », pour enfin perdre toute signification symbolique (anéantissant par là l'essence même de l'être humain). Condamné à une « dévolution » ou une « évolution à rebours », l'humanité se perd dans sa folie d'immortalité, pour devenir une gigantesque métastructure, un camp-monde à l'échelle planétaire. Toutefois, un substrat des textes écrits de l'humanité demeure inaliénable par le procédé même de l'écriture dans le fameux livre de tous les temps narrant « la Légende ». Il est le « Livre », « le Liber Mundi », la consécration esthétique d'une nouvelle humanité à venir.

## 2. Houellebecq : Esthétique des apories humaines

*How I loved you ever since the beginning,  
Now all the games I'm losing.  
At the time I was winning.*

Robert Ellis, *What's in it for me?*

### *Preliminaires*

Aborder la question du logos dans le roman de Houellebecq n'est en aucune manière comparable à notre analyse du roman de Maurice Dantec. Toutefois, l'épicentre se situe dans la même zone d'activité : la disparition du langage, la conservation de la mémoire du passé par l'écriture et comment l'homme écrivain occupe une place prépondérante au sein de l'œuvre. Comme chez Dantec, le contenu de l'intrigue répond aux critères d'un récit d'anticipation, mais le souci primordial de l'auteur est avant tout de définir une esthétique singulière, voire de tracer les lignes d'une esthétique nouvelle.

Pour Houellebecq, il s'agit de représenter la nouvelle humanité de manière tout autant désenchantée que sa description de notre société contemporaine. Le néo-humain est une version « light » de l'homme contemporain : un être cloné de l'ADN de son donneur du vingtième siècle, présentant la même physionomie, les mêmes traits de caractère, mais dont les *aporias existentielles* sembleraient avoir disparues. Cette version *allégée* de l'homme, qui ne doit plus se nourrir, ni se reproduire est la représentation de Houellebecq de l'être humain à venir, lorsque la société de consommation a consommé l'homme au point qu'il n'est plus que le

fantôme de lui-même, une sorte de mort-né. Certes, notre parcours de l'œuvre de Michel Houellebecq nous amènera à constater que le néo-humain, sensé être libéré de tout conflit de conscience et de souffrance, n'est au fond, au contact du texte écrit (sa lecture et son écriture), « jamais aussi éloigné qu'on le croit » de son ancêtre. [PI 421]

*La Possibilité d'une Ile* est sorti en 2005 et est le récit de Daniel, un homme « moralement moyen, intellectuellement un peu supérieur à la moyenne, et d'une grande honnêteté, d'une grande franchise, »<sup>140</sup> mais somme toute, un être humain banal et assez typique, « représentatif de l'espèce, un homme *parmi tant d'autre* ». [PI 367] Un peu moins ordinaire, peut-être, que tous les autres, car Daniel est « artiste ». Il « était naturellement un homme qui connaissait la vie, la société et les choses ; [il] en connaissai[t] une version usuelle, limitée aux motivations les plus courantes qui agitent la machine humaine ; [sa] vision était celle d'un *observateur acerbe des faits de société*, d'un balzacien *medium light*. » [PI 148] Cependant, il avait ses soucis, ses tracas et ses tourments comme tout le monde. Il se sentait seul aussi, l'amour ne lui réussissant pas vraiment. Il vieillissait également et cela ne l'aidait guère. Il savait que la vie commençait à cinquante ans ; « à ceci près qu'elle se termin[ait] à quarante. » [PI 25]. Son succès d'artiste lui apportait la fortune, les femmes aussi, mais comme il se disait « pourquoi choisir une jolie chambre d'hôtel si l'on doit y dormir seul ? » [PI 218]

---

<sup>140</sup> Garcin, Jérôme. *Entretien*

La vie de Daniel était un long fleuve tranquille. Il exerçait son métier de « bouffon », d'acteur comique. Il avait cela pour lui : il faisait rire. Daniel avait « *déchiré de rire* des salles entières, [...] ça [lui] avait fait gagner, aussi, des sommes considérables. » [PI 93]. Deux événements pourtant bouleverseront sa vie : deux rencontres auxquelles il ne s'attendait pas vraiment, mais auxquelles il s'ouvra, parce qu'en fin de compte il fallait bien occuper ses jours en attendant la mort.

La première rencontre est celle d'un artiste, Vincent, dont Daniel reconnaîtra être le seul être humain qui [lui] ait vraiment inspiré ce sentiment si étranger à [sa] nature : l'admiration [PI 409] ; la deuxième rencontre est celle d'une femme, Esther, une jeune fille de vingt ans sa cadette, qui pour la première fois lui permit de goûter vraiment à l'amour : « Je me sentais animé à l'égard d'autrui d'intentions charitables et amicales, j'aurai aimé que tout le monde soit heureux, comme je l'étais moi-même. » [PI 217]

Daniel exerçait donc le métier d'humoriste, depuis l'âge de 17 ans. Faire rire était pour lui une vocation, mais s'il avait réussi sa carrière, c'était parce qu'il était avant tout « *un bon professionnel* » [PI 21]. Ce ne fut pas sans peine : tout d'abord, il travaillait d'arrache-pied, il avait « passé sa vie à travailler sans relâche », il *écrivait* ses sketches aussi, il les écrivait réellement. Il lui avait « fallu des années avant que ça ne [lui] devienne facile » [PI 115]. Pendant que les acteurs, qu'il connaissait lorsqu'il avait vingt ans « passaient leur temps à boire

des pots dans des bars et des boîtes branchées », il répétait « seul dans [sa] chambre, [il] passait des heures sur chaque intonation, sur chaque geste. »[PI 115]

D'autre part, être un « observateur acéré de la réalité contemporaine » exigeait quand même la surfaçon car « il restait tellement peu de choses à observer dans la réalité contemporaine : nous avons tant simplifié, tant élagué, tant brisé de barrières, de tabous, d'espérances erronées, d'aspiration fausses. » [PI 21] Finalement il fallait aussi admettre que c'était « toujours le même problème » quand on *œuvrait* dans le comique, on finissait « toujours par se heurter à la même difficulté, qui est que la vie, au fond, *n'est pas* comique. [PI 378]

Nous comprenons comment aux yeux de Daniel, le métier d'artiste n'est juste qu'un métier qu'on exerce, assez routinier. Il faisait son boulot et le faisait bien. Il n'était pas le seul à procéder de la sorte. Isabelle, rédactrice en chef de *Lolita*, un magazine pour adolescents – qui devint la deuxième épouse de Daniel, mais dont le mariage résulta en échec, – elle aussi, était « une bonne professionnelle ». C'est comme cela qu'elle l'expliquait : « je pilote, j'essaie de piloter, ou plutôt je fais semblant de piloter, mais au fond, je n'y comprends plus rien. »[PI 41] Daniel se rendait à l'évidence que lui aussi faisait semblant, il travaillait bien sûr, mais il n'était guère « un artiste ». Il n'avait pas vraiment de mérite hormis le fait d'être diligent dans son travail, d'apparaître au bon moment sur les écrans de télévision. Il savait comment divertir et faire le bon choix quant à l'achat d'une voiture qui hausserait son image [PI 46] : « Un mois plus tard, je fais la couverture de *Radikal Hip-Hop* – enfin surtout ma voiture. La plupart des rappeurs achetaient

des Ferrari, quelques originaux des Porsche ; mais une Bentley, ça les bluffait carrément. [...] Keith Richards, par exemple avait une Bentley, comme tous les musiciens sérieux. » [PI 46]

Comme il maniait les mots avec son humour de grand provocateur à deux balles, Daniel manipulait aussi son public. Ainsi, dit-il, « si on agresse le monde avec une violence suffisante, il finit par vous le cracher, son sale fric, mais jamais il ne vous redonne la joie. » [PI 169] La vie de Daniel s'engouffrait ainsi dans un profond néant existentiel et son dégoût, sa haine même, pour l'humanité ne faisait que croître. Par ailleurs, les joies de la consommation n'étaient qu'un piètre palliatif à la solitude. Majoritairement, notre société contemporaine trouve son semblant de salut dans la consommation : celle du sexe, des médias, de gadgets en tous genres. Daniel n'y échappait pas. Sa consommation effrénée – et notamment l'achat d'une résidence secondaire en Andalousie [PI 51] ou ses dépenses de « milliers d'euros en payant des coupes de champagne français à des Roumaines abruties qui n'en refusaient pas moins, dix minutes plus tard, à [le] sucer sans capote », n'était toutefois qu'un soulagement momentané et ridicule. Lorsqu'il gagna son premier million d'euros, il se demanda surtout s'il pouvait arrêter sa carrière. Il n'était pas un « personnage balzacien » qui « songerait dans la plupart des cas aux moyens de s'approcher du second » [PI 29] million. Non, il était le produit d'une société de consommation, une société d'abondance dans laquelle les hommes ne peuvent que se sentir mal à l'aise et inversement proportionnellement vides à mesure que leur consommation augmentait.

Daniel en vint à l'évidence que son succès arriva lorsqu'il devint « de plus en plus méchant, et par conséquent de plus en plus caustique » [PI 21] Il n'était pas surprenant que la violence de ses sketches fonctionnait comme soupape à la vacuité de l'existence, tout aussi fatalement pour Daniel que pour son public. Pour reprendre Baudrillard<sup>141</sup>, « il n'est pas facile de s'adapter à l'abondance. Nos idées sont enracinées dans la pauvreté, l'inégalité et le péril économique du passé (ou bien dans des siècles de morale puritaine où l'homme a perdu l'habitude du bonheur). Cette difficulté d'être dans l'abondance démontrerait à elle seule, s'il le fallait, que la prétendue *naturalité* du désir de bien-être n'est par si naturelle que ça – sinon les individus n'auraient pas tant de mal à s'y faire. [...]. Ceci devrait nous faire pressentir qu'il y a dans la consommation autre chose de tout différent [...] en fait un nouveau système de contraintes morales et psychologiques qui n'a rien avoir avec le règne de la liberté. [...] L'abondance a donc ceci d'ambigu qu'elle est toujours à la fois vécue comme mythe euphorique et endurée comme processus d'adaptation plus ou moins forcée à un nouveau type de conduites, de contraintes collectives et de normes. [...] Et de déplorer que ce soit si difficile – de passer d'une mentalité de pénurie à une mentalité d'abondance, – et de s'effarer de voir surgir des *résistances à la profusion* [...]. Si l'abondance était liberté, alors cette violence est en effet impensable. Si l'abondance est contrainte, alors cette violence se comprend d'elle-même, elle s'impose *logiquement*. »<sup>142</sup> Ce

---

<sup>141</sup> Baudrillard, Jean. *La Société de Consommation*. p. 280. (Baudrillard cite en partie Galbraith et les « Stratèges du désir)

<sup>141</sup> Ibid. pp. 281-3

<sup>142</sup> Ibid. p. 282

type de violence n'a rien à voir avec la violence qu'engendre la pauvreté, elle est destructivité et *pulsion de mort*.

Daniel, souffrant lui-même, mais étant *humoriste*, « assumait la brutalité du monde, et lui répondait avec une brutalité accrue. Le résultat de son action n'était cependant pas de transformer le monde, mais de le rendre acceptable en transmutant la violence [...] en *rire* – accessoirement, aussi, de se faire pas mal de thune ». [PI 155] Il avait remarqué à pareillement que « la reconnaissance artistique, qui permettait à la fois l'accès aux derniers financements publics et une couverture correcte dans les médias de référence, allait en priorité, dans le cinéma comme dans les autres domaines culturels à des productions faisant l'apologie du mal. [...] Toute forme de cruauté, d'égoïsme cynique ou de violence était donc la bienvenue. » [PI 49-50] Daniel prit la décision donc, même si cela risquait de le « détourner de sa carrière de *showman* » de devenir scénariste de films radicalement *gore* et *bad boy*. Les réalisateurs, n'étant pas « d'un niveau très élevé », il lui suffisait « d'aller aux réunions de travail, de leur dire qu'ils ont entièrement raison, de réécrire suivant leurs instructions, et le tour est joué. [PI 51] La violence était donc bien son nouveau langage et elle « parlait » au public. Jamais il ne s'était fait autant d'argent, facilement. Encore une fois, Daniel donne dans la supercherie, mais son scénario où il est préconisé aux enfants de tuer et de dévorer leurs propres parents dès que ceux-ci, devenus inaptes au travail, représentaient des bouches inutiles » (en réponse aux problèmes posés par le

développement du quatrième âge) fut un franc succès. Une nouvelle fois, Daniel s'avérait être un bon professionnel.

Sauf que son malaise, en tant qu'être humain, virait à la nausée. Le rire, le rire des hommes, cette expression que seuls les hommes étaient capables de produire, « cette subite distorsion des traits qui déforme la face humaine, qui la dépouille en un instant de toute dignité » [PI 59] le rendait malade. La peur devenait le langage viral de Daniel, il se laissait emparer du langage du vide. Ainsi, il avalait une « plaquette entière de Xanax » et à chaque fois que le public riait, admettait-il, « (et je pouvais le prévoir à l'avance, je savais doser mes effets, j'étais un professionnel confirmé), j'étais obligé de détourner le regard pour ne pas voir ces gueules, ces centaines de gueules animées de soubresauts, agitées par la haine. » [PI 60] Daniel aurait préféré ne plus voir, ni ne plus entendre.

Dans *L'Ere du Vide*, Gilles Lipovetsky souligne que, « paradoxalement, c'est avec la société humoristique que commence véritablement la phase de liquidation du rire : pour la première fois un dispositif fonctionne qui réussit à dissoudre la propension à rire. En dépit du code des bonnes manières, et de la condamnation morale du rire, les individus de toute classe sociale n'ont jamais cessé de connaître le rire démonstratif, le fou rire, l'explosion de gaieté »<sup>143</sup>. Lipovetsky explique que cette atrophie du rire va de pair avec l'avènement du néo-narcissisme : « Par le désinvestissement généralisé des valeurs sociales qu'elle produit – Daniel n'avait pas de rapports avec les gens, seulement des « rapports

---

<sup>143</sup> Lipovetsky, Gilles, p. 207

officiels » [PI 170], il ne pouvait pas dire qu'il s'était fait tellement d'amis [PI 64] –, par son culte de l'accomplissement de soi – Daniel réussissait professionnellement mais de façon saugrenue, il attirait les femmes mais sa vie amoureuse n'était qu'une suite de déceptions ; il n'était plus tout jeune non plus –, la personnalisation post-moderne referme l'individu sur lui-même, fait désserter non seulement la vie publique mais enfin de cycle la sphère privée, livrée qu'elle est aux troubles proliférant de la dépression et des névroses narcissiques »<sup>144</sup> : « J'avais beau faire l'élégant, j'étais en train de me recroqueviller comme un vieux singe ; je me sentais amenuisé, amoindri au-delà du possible ; mes marmottements et mes murmures étaient ceux d'un vieillard. J'avais quarante-sept ans maintenant, cela faisait trente ans que j'avais entrepris de faire rire mes semblables ; à présent, j'étais fini, lessivé, inerte. » [PI 160]

Cette description de l'état psychique de Daniel correspond à ce que Lipovetsky appelle « l'individu zombiesque, tantôt cool et apathique, tantôt vidé du sentiment d'exister. [...] la montée du vide existentiel et l'extinction progressive du rire sont des phénomènes parallèles »<sup>145</sup> Notons que Daniel<sup>24</sup>, clone du protagoniste s'étonne, qu'étant génétiquement issu de Daniel<sup>1</sup>, il lui était impossible d'imiter cette « subite distorsion expressive, accompagnée de gloussements caractéristiques, qu'il appelait rire » [PI 61] Il lui en était même impossible d'en imaginer le mécanisme. [...] Daniel<sup>2</sup> et Daniel<sup>3</sup> s'affirment encore capable de reproduire le phénomène, sous l'influence de certaines liqueurs ; mais pour

---

<sup>144</sup> Ibid. pp.208-9

<sup>145</sup> Ibid. p. 209

Daniel4, déjà il s'agit d'une réalité inaccessible. Plusieurs travaux ont été produits sur la disparition du rire chez les néo-humains ; tous s'accordent à reconnaître qu'elle fut rapide. » [PI 61]

### *Mysticisme post-moderne*

Daniel fit un jour la rencontre d'un couple, Patrick et Fadhah, qui lui parlèrent de leur secte, la secte des Elohim<sup>146</sup>. Cette secte, apprenons-nous dans le texte « vénérât les Elohim, créatures extraterrestres responsables de la création de l'humanité » [PI 108] et dont le retour sur Terre était attendu. « Tout reposait sur une erreur de transcription de la Genèse : le créateur, Elohim, ne devait pas être pris au singulier, mais au pluriel. Nos créateurs n'avaient rien de divin, ni de surnaturel ; ils étaient simplement des êtres matériels, plus avancés que nous dans leur évolution, qui avaient su maîtriser les voyages spatiaux et la création de la vie ; ils avaient également vaincu le vieillissement et la mort, et ne demandaient qu'à partager leurs secrets avec les plus méritants d'entre nous. » [PI 109] Daniel accepta l'invitation du couple à assister à une des rencontres élohimites mais nous

---

<sup>146</sup> Garcin, Jérôme. *Je suis un prophète amateur : Entretien avec Michel Houellebecq*. Houellebecq parle de sa rencontre (et de son initiation) avec le « Prophète Raël » de son vrai nom Claude Vorilhon, et la secte des raéliens (des Elohim dans le texte) : J'ai découvert la secte lors d'un stage d'été en Slovénie. Ensuite, je suis allé à une manifestation à Crans-Montana au cours de laquelle, d'ailleurs, «le Monde» a retrouvé ma trace et a suggéré que je pouvais être un adepte du gourou Raël. Ce qui est faux: je le trouve seulement sympathique. Et pour un fan de SF comme moi, ses idées sont intéressantes. [...] Je m'étais à l'époque documenté sur la plupart des sectes. J'ai choisi finalement celle qui me paraissait la plus intelligente. Je sais qu'avec elle il n'y aura ni suicide collectif ni détournement d'argent. Elle est adaptée aux temps modernes, à la civilisation des loisirs, elle n'impose aucune contrainte morale et surtout elle promet l'immortalité. C'est cette idée d'immortalité qui m'a attiré vers les raéliens. Je n'ai jamais aimé la manière méprisante et suspicieuse dont, en France, on parle des sectes. Et j'ai toujours pensé que la phrase banale selon laquelle la religion est une secte qui a réussi correspond simplement à la vérité. J'avais donc besoin d'aller voir de plus près, de l'intérieur, ce qu'est une secte.

précise-t-il catégoriquement, il n'avait aucunement « l'intention d'adhérer à leur mouvement ; ce qui [l'] avait attiré au fond c'était surtout *la curiosité*, cette vieille curiosité qui était la [sienne] depuis [ses] années d'enfance et qui apparemment survivait au désir » [PI 132]

Daniel se rendit ainsi pour la première fois compte qu'il n'avait jamais été capable d' introduire « de sectes dans [ses] sketches : il est facile d'ironiser sur les humains, de les considérer comme des mécaniques burlesques lorsqu'ils sont, banalement, mus par la cupidité ou le désir ; lorsqu'ils donnent par contre l'impression d'une foi profonde, par quelque chose qui outrepassé l'instinct de survie, le mécanisme grippe, le rire est arrêté dans son principe. » [PI 233-4]

Comme le texte l'indique clairement, Daniel se posait énormément de questions et la réalisation qu'il n'était pas en mesure de ridiculiser la foi, signale bien, que cette curiosité dont il parle, n'est pas la simple curiosité innocente comme nous pouvons la rencontrer chez un enfant. Daniel cherchait à combler un vide. Il était bien en quête de sens, un sens qui pourrait justifier sa présence au monde. Nous dirons qu'il y a vraiment trois instances qui puissent rendre la vie supportable : la foi, l'amour et le beau. Si nous analysons le parcours de Daniel, nous observons qu'il n'est évidemment pas croyant, que l'amour véritable, il ne l'a pas encore rencontré (il a bien eu deux mariages voués dès le départ à l'échec, des sauterelles de passage, mais pas d'amour partagé, inconditionnel) et que sa carrière, même si elle était brillante (en termes pécuniaires), était plus que décevante. Sa vulgarité, sa grossièreté (spectacle : « *On préfère les partouzeuse palestiniennes* »), ses

apologies du mal et de la violence (film : « *Dyogène le cynique* » incitant au cannibalisme), son caractère provocateur et caustique, enfin son humour, était pur divertissement. Jamais Daniel n'avait été capable d'initier le transport auprès de son public ou de causer l'émoi avec son « art » : « Au fond de moi je me rendais bien compte qu'aucun de mes misérables sketches, aucun de mes lamentables scénarios, mécaniquement ficelés, avec l'habileté d'un professionnel retors, pour divertir un public de salauds et de singes, ne méritait de me survivre. » [PI 207]

Il n'aurait ainsi pas été étonnant, face à cette lourde prise de conscience, que le protagoniste s'intéressa à la secte élohimate. Aurait-il pu y trouver une quelconque consolation ou sérénité? En ce qui concernait l'immortalité, rien était moins sûr évidemment. La foi, il se doutait bien fort qu'il puisse en être un jour sanctifié. En tout cas, il n'y perdrait pas au change, puisqu'il n'avait rien. Il rencontrerait peut-être de belles et sensuelles jeunes femmes dont le prophète, fondateur de la secte et annonceur du retour de ces êtres de lumière, les Elohim, préconisait l'entourage et la pratique polygame.

Même si Daniel n'avait jamais mis en scène de secte dans ses sketches, il savait bien qu'il « s'agissait d'un phénomène authentiquement moderne, qu'elles proliféraient malgré toutes les campagnes rationalistes et les mises en garde, que rien ne semblait pouvoir les arrêter. [Il joua] quelque temps assez vainement avec l'idée d'un sketch élohimate, puis [il prit son] billet d'avion » à destination de Lanzarote, où se déroulait une seconde conférence. [PI 223]

L'attraction du religieux, souligne Lipovetsky, est « indissociable de la désubstantialisation narcissique, de l'individu flexible en quête de lui-même, sans balisage ni certitude – fût-ce dans la puissance de la science –, elle n'est pas d'un autre ordre que les engouements éphémères mais néanmoins puissants pour telle ou telle technique relationnelle, diététique ou sportive »<sup>147</sup>. Lipovetsky évoque à ce titre, suivant toujours les règles de la société de consommation, la religion *à la carte*, « quelque temps chrétien, quelques mois bouddhiste, quelques années disciple de Krishna ». Et d'ajouter que ce « néo-mysticisme participe de la gadgétisation personnalisée du sens et de la vérité, du narcissisme psy, quelque soit la référence à l'Absolu qui le sous-tend. »<sup>148</sup>

Daniel, dans son état d'esprit, refusait de croire à l'idée qu'un quelconque absolu, qu'il soit religieux, esthétique ou amoureux, puisse exister. Même si la foi, qu'il décelait bien réelle chez d'autres personnes que lui-même, provoquait en lui un véritable étonnement, voire un certain respect. Certes, pour lui, elle n'était pas une réponse adéquate donnant sens à l'existence. Le texte laisse entendre toutefois qu'une foi religieuse ou sectaire est la consolation (aveugle) de l'humanité contemporaine et des néo-humains, issus du clonage des êtres ayant confié à la science biochimique un prélèvement de leur ADN, afin qu'ils puissent vivre éternellement et défier ainsi le vieillissement qui leur faisait tant horreur. Tout comme les adeptes de la secte élohimate suivaient la parole de « Prophète » (son vrai nom n'est jamais donné dans le texte et le personnage se dénomme lui-même

---

<sup>147</sup> Lipovetsky. p. 170

<sup>148</sup> Ibid.

ainsi, en tant que prophète autoproclamé), les clones (du grec *klôn* qui signifie « jeune pousse ») qui succédèrent à la génération de Daniel se vouaient au culte de la Sœur Suprême (qui n'était autre que Suzan, l'épouse clonée de Vincent – fils et successeur du fondateur de la secte des Elohim), car « jamais, à aucun moment de l'histoire humaine, une religion n'avait pu prendre d'ascendant sur les masses en s'adressant uniquement à la raison » [PI 242] (dans notre cas, la connaissance de science génétique).

Sans cette foi aveugle, en un « avènements des Futurs » (êtres succédant aux néo-humains), que la Sœur Suprême promettait à la néo-humanité, le clonage réitéré au fil des siècles ne se justifiait pas. Même si l'espoir d'un avenir « meilleur » avait été maintes fois remis en doute par la communauté néo-humaine, la croyance en cette « Parole » demeurait inévitablement l'opium des êtres clonés. Nombreuses étaient les défections néo-humaines, mais comme l'avoua Daniel<sup>24</sup>, il croyait « en l'avènement des Futurs. » [PI 77]. Daniel<sup>25</sup> choisira par contre d'abandonner son poste de « Gardien de la Porte », cette « présence » qu'il maintenait « afin de rendre possible l'avènement des Futurs » [PI 69]. Il précise que « l'existence de défections chez les néo-humains n'est pas absolument un secret ; même si le sujet n'est jamais réellement abordé, certaines allusions, certaines rumeurs ont pu çà et là se faire jour. Aucune mesure n'est prise à l'encontre des déserteurs, rien n'est fait pour retrouver leur trace ; la station qu'ils occupaient est simplement, et définitivement refermée par une équipe en

provenance de la Cite centrale ; la lignée qu'ils représentaient est déclarée éteinte. » [PI 375].

Daniel25 questionna trop souvent le fondement de son existence. Il avait bien sûr hérité du caractère de son ancêtre Daniel, pour qui la vie se résumait tout au plus à un entretien incessant, où il se devait de veiller au bon fonctionnement de la machine qu'était son corps. Le coût de cet entretien se payait en souffrance, entrecoupée par quelques rares moments de bonheur dérisoires et éphémères. Comme le rapporte Daniel25, « nous tournons nos regards vers les cieux, mais les cieux sont vides ». « C'est autour de la douzième génération néo-humaines qu'apparurent les premiers doutes concernant l'avènement des Futurs – soit environ un millénaire après les événements relatés par Daniel1 » [PI 404] et rien n'avait changé mille ans plus tard, à l'époque de Daniel25. Daniel1 revivait en lui, son corps y connaissait une nouvelle incarnation, ses pensées étaient les siennes, ses souvenirs les siens. « Ma propre vie pourtant, écrit Daniel25, j'y pense souvent, est bien loin de celle qu'il aurait aimé vivre. » [PI 405-6]

Au passage, précisons que l'auteur établit clairement ici un parallélisme temporel : deux millénaires séparent Daniel1 de Daniel25 ; deux milles ans nous séparent de la naissance du Christ. L'heure d'un nouvel avènement avait-elle sonné ? Daniel25 n'osait qu'espérer mais pour lui le « bonheur n'était pas venu », « le bonheur aurait dû venir, le bonheur des enfants sages, garanti par le respect de petites procédures, par la sécurité qui en découlait, par l'absence de douleur et

de risque » [PI 429]. La vie lui était à présent insoutenable. Il pensait souvent « aux anciens humains, qui en ces circonstances recommandaient leur âme à Dieu ; [il regretta] l'absence de Dieu, ou d'une entité du même ordre. » [PI 463] Sa routine solitaire quotidienne s'emplissait de torpeur, « il ne pouvait plus continuer à vivre » [PI 431] L'attraction de l'élohimisme avait eu son temps. Ce courant spirituel s'était compris comme une réaction logique de l'évolution du capitalisme de consommation – qui faisant de la jeunesse la valeur suprêmement désirable, avait peu à peu détruit le respect de la tradition et le culte des ancêtres – dans la mesure où il promettait la conservation indéfinie de cette même jeunesse, et des plaisirs qui lui étaient associés [PI 348]. L'élohimisme avait été « parfaitement adapté à la civilisation des loisirs au sein de laquelle il avait pris naissance. N'imposant aucune contrainte morale, réduisant l'existence humaine aux catégories de l'intérêt et du plaisir, il n'en reprenait pas moins à son compte la promesse fondamentale qui avait été celle de toutes les religions monothéistes : la victoire contre la mort. Eradiquant toute dimension spirituelle ou confuse, il limitait simplement la portée de cette victoire, et la nature de la promesse, à la prolongation illimitée de la vie matérielle, c'est-à-dire à la satisfaction illimitée des désirs physiques. » [PI 351-2]

Le narrateur en vient à un constat quant aux croyances spirituelles de l'être humain et par conséquent du néo-humain : elles étaient « peut-être loin d'être ce bloc massif, solide, irréfutable qu'on se représente habituellement ; elles étaient peut-être au contraire ce qu'il y avait en l'homme de plus fugace, de plus fragile,

de plus prompt à naître et à mourir. [PI 347] C'est ainsi que l'histoire religieuse se fait cyclique : l'événement messianique engendre l'engouement, qui au fil des siècles s'estompe pour finalement détruire le fondement même de l'origine de la foi, l'espérance d'un paradis dans la vie éternelle, promise par une entité se réclamant de la divinité. Intercédé par le dogme, la foi perd le sens initiatique de l'expérience directe du divin et du sacré, tout comme l'objet qui par l'entremise factice et déviante du système de consommation perd ses qualités intrinsèques. Libéré du dogme de la Sœur Suprême, Daniel<sup>25</sup> choisit de quitter sa cabine résidentielle pour se mettre en route vers une destination, qui même si elle demeurerait inconnue (estimée mais non certaine – là où invraisemblablement des néo-humains renégats se seraient donné rendez-vous) lui permettrait enfin de contempler l'expérience divine et mystique et élever son esprit vers l'espérance en l'avènement des Futurs. Ce champ de pérégrination, où Daniel est libre de toute contrainte et de conditionnement semble être l'unique moment où la lumière divine se présente à lui. Il perçoit que « la lumière est une, mais ses rayons sont innombrables » : « J'ai retrouvé le sens de la Parole » nous dit-il ; « les cadavres et les cendres guideront mes pas, ainsi que le souvenir du bon chien Fox ». [PI 463] Ce moment fut bref mais déterminant dans sa quête de sens. Hautement marqué par la temporalité et la perception de l'espace (« Physiquement, je souffrais, ce qui était une sensation nouvelle pour moi » [PI 464]), Daniel se sentait *vivre* pour la première fois. Il pouvait finalement se dire qu'il était dans le réel et se rendre compte que jusqu'alors, il n'avait connu qu'un simulacre de vie. La décision de partir avait cela de raisonnable et de bon qu'elle lui permit cette

expérience extraordinaire (hors de l'ordinaire banalité existentielle). La destination qu'il avait initialement établie n'importait guère au fond, ni même l'éventualité de sa mort. Il était en *connaissance* désormais que « le bonheur n'était pas un horizon possible. Le monde avait trahi. [...] Le futur était vide. [...] La vie était réelle. » [PI 474]

### *Rester vivant*

Si la foi n'est pas en mesure d'être la conseillère apaisante de l'être humain, ni même du néo-humain, dans sa marche vers le lieu de son repos final, c'est la littérature et donc la lecture, voire même l'écriture, qui devient traitement cathartique dans les apories existentielles des protagonistes de ce texte. Les textes lus, qui soulèvent des réactions émotionnelles incroyables, positives ou négatives, même s'ils n'opèrent pas toujours comme guides, sont des balises, des arc-boutants apportant une lucidité et un support-renfort à la fragilité et faible constitution des êtres. Plus encore, le livre, la lecture et l'écriture sont des garde-fous. Michel Houellebecq, lui-même, en parlant du roman, reconnaît que ce dernier « est d'une grosse utilité ; en le lisant on se dit que ce qu'on a vécu, d'autres humains l'ont vécu, l'ont écrit, l'ont décrit, c'est déjà pas mal ; on n'a pas la sensation de vivre quelque chose d'unique, monstrueux dans son unicité, donc le roman peut faire ça, c'est déjà beaucoup. »<sup>149</sup> Dans une double entrevue accordée aux Inrockuptibles en compagnie d'Iggy Pop, qui s'inspira de la

---

<sup>149</sup> *Grand entretien filmé avec Michel Houellebecq*

*Possibilité d'une Ile* pour son dernier album intitulé « Préliminaires », Michel Houellebecq, grand admirateur du chanteur américain, souligne qu'Iggy fait une remarque très pertinente lorsque ce dernier déclare à l'écrivain que sa première réaction à la lecture du texte « était *ouais, quelqu'un parle pour moi ici !* Et la seconde réaction, c'était la réflexion : est-ce que ce que je lis est juste ? Est-ce que j'ai envie que ce soit juste ? ». Houellebecq déclare que c'est exactement ce qu'il avait ressenti à l'écoute de *1969* (chanson sur l'album éponyme, *The Stooges*) : « quelqu'un parle pour moi, et c'est beau, ça prouve que je ne suis pas une merde. Ça exprime ce que je ressens d'une belle manière, ça prouve que je ne suis pas rien, tel que je suis. Quelqu'un parle pour moi, et il est célèbre. C'est très important pour rester en vie, ne pas mourir avec ses sentiments. L'art est fait pour ça : sentir que quelqu'un parle pour soi, qu'on n'est pas rien. »<sup>150</sup>

C'est peut-être cela que recherchait Daniel dans la lecture, une confirmation qu'il n'était pas seul et qu'il n'était pas moins que rien. Sans amis véritables, sans relation amoureuse digne de ce nom, sans foi ou spiritualité, vieillissant, Daniel fut régulièrement ému par la lecture de textes divers. Capable d'émotions tantôt virulentes, tantôt suscitant son acquiescement, Daniel prouvait ainsi qu'il est vivant et qu'il n'est pas le seul être transpercé par la souffrance. Le drame serait en effet que le texte écrit ne provoque plus aucune émotion, mais la consternante indifférence du lecteur – encore est-il qu'il y ait lecteur. Daniel<sup>25</sup>, dans sa réalité de néo-humain, devait se contenter de lecture uniquement, celle des récits de vie de ses prédécesseurs d'une part, et d'autre part, celle du corpus littéraire

---

<sup>150</sup> *Iggy Pop et Michel Houellebecq: rencontre. Les Inrocks*

sauvegardé pour la postérité néo-humaine. Ces lectures venaient combler l'absence d'expériences de vie véridique, elles devaient les substituer. L'étude de ses textes était la seule forme de connaissance allouée aux néo-humains par la Sœur Suprême, une connaissance de la vie par procuration en quelque sorte et qui n'engendrait qu'une forme de nostalgie chez les néo-humains, au point de se demander s'ils n'étaient pas eux-mêmes des « fictions logicielles », tant ils souffraient d'un non-vécu, d'absence de sentiments, d'interaction et de contacts entre êtres clonés : « Même si Marie23, même si l'ensemble des néo-humains et moi-même n'étions, comme il m'arrivait de le soupçonner, que des fictions logicielles, la présence de ces fictions démontrait l'existence [...] d'une *réalité*. » [PI 337]. Cependant, cette réalité prouva plus qu'insuffisante pour Daniel25, comme pour Marie23, et tant d'autres clones qui ont préféré finir leurs jours en comme déserteurs.

Michel Houellebecq nous renseigne dans une entrevue accordée à Murielle Lucie Clément sur ses ambitions quant à *La Possibilité d'une Ile* où il insiste sur l'importance de la lecture, qu'il ne sépare pas du processus d'écriture. En fait, Daniel se révélera non seulement lecteur, mais aussi écrivain à part entière, lorsqu'il entreprendra la rédaction de son « récit de vie » – ses sketches comiques n'étant pas vraiment considérés comme œuvres mais plutôt comme *travail* – : « j'ai tenté de décrire un homme qui a du succès en tant qu'acteur comique qui n'a pas l'impression de vraiment mériter son succès. Et c'est vrai que c'est douloureux... Je pense que c'est douloureux à terme. Disons qu'il est

indispensable d'être content de soi, mais ça ne veut pas dire que l'on écrit pour soi parce qu'un écrivain, c'est avant tout un lecteur. Un écrivain lit beaucoup. Et, en particulier dans la phase finale, en se relisant à voix haute, enfin à partir d'une certaine expérience, on ne se trompe pas, en fait. On ne se trompe pas de savoir si ce que l'on a fait est bon ou pas. On sait. »<sup>151</sup>

Daniel est en effet un lecteur : « Je connaissais la vie en principe, j'avais même lu des livres. » [PI 313]. Un lecteur amateur, mais non pas moins averti – d'Heinrich von Kleist à Agatha Christie, en passant par Marcel Proust ou André Breton, d'Arthur Schopenhauer à Pierre Teilhard de Chardin : « A l'âge de 15 ans, j'étais tombé par hasard sur *Le Milieu Divin*, qu'un lecteur probablement écœuré avait laissé sur une banquette de la gare d'Etréchy-Chamarande. En l'espace de quelques pages, l'ouvrage m'avait arraché des hurlements ; de désespoir, j'en avais fracassé la pompe de mon vélo de course contre les murs de la cave. Teilhard de Chardin était bien entendu ce qu'il est convenu d'appeler un *allumé de première* ; il n'en était pas moins déprimant. [PI 80]

Daniel pensa à plusieurs reprises à mettre un terme à sa vie, et il y a lieu de penser que c'est la lecture de livres qui l'empêcha de passer à l'acte. Névrosé par l'aliénation, Daniel se rappelle de la poésie d'Heinrich von Kleist : « *La vérité, c'est que rien ne pouvait me convenir sur cette terre* » note Kleist dans son journal immédiatement avant de se suicider sur les bords de Wannsee. Je pensais souvent

---

<sup>151</sup> Clément, Murielle Lucie. *Michel Houellebecq se confie*

à Kleist, ces temps-ci ; quelques-uns de ses vers avaient été gravés sur sa tombe : *Nun, O Unsterblichkeit, Bist du ganz mein.* » [PI 107 – « Maintenant, ô immortalité, tu es mienne »]. Houellebecq admit dans son *Grand Entretien filmé* qu’il reçut un jour un mail émouvant d’une lectrice, qui lui écrivit qu’elle était une femme laide, et qu’elle allait se suicider bientôt. En fait, nous rassure l’auteur, « elle l’a pas fait et je pense que le fait de l’écrire l’a aidé à ne pas le faire. »<sup>152</sup>

La lecture apportait à Daniel un réconfort à son désespoir et à la cruauté de la société contemporaine : « Dans le monde moderne on pouvait être échangiste, bi, trans, zoophile, SM, mais il était interdit d’être vieux. « Elle [la sœur d’Esther] va trouver ça malsain, pas normal que je ne sois pas avec un garçon de mon âge... » poursuivit-elle avec résignation. Eh bien oui j’étais un homme vieillissant, j’avais cette *disgrâce* – pour reprendre le terme employé par Coetzee, il me paraissait parfait, je n’en voyais aucun autre. » [PI 209]

Ces réponses, Daniel les connaissant déjà. Elles étaient la plus part du temps des vérités difficilement acceptables, des confirmations qui l’amenaient toujours à la conclusion qu’ « au fond on naît seul, on vit seul et on meurt seul » [PI 411], que la vieillesse était inacceptable et que l’amour véritable n’existait pas – même s’il continuait « quand même au fond de [lui] et contre toute évidence, à croire en l’amour » [PI 394] –, c’est-à-dire que toutes ses névroses étaient représentées dans ses lectures et que le suicide, quand il sombrait au plus profond du gouffre

---

<sup>152</sup> *Grand entretien filmé avec Michel Houellebecq*

(même si l'alcool, parfois, rendait son auto-apitoiement pas si désagréable [PI 387]) semblait une option plus que viable :

Comme toutes les Mercedes à partir d'une certaine puissance, à l'exception de la SLR Mac Laren, la vitesse de la 600 SL est limitée électroniquement à 250 km/h. Je ne crois pas être tellement descendu en dessous de cette vitesse entre Murcie et Albacete. Il y avait quelques longues courbes, très ouvertes ; j'avais une sensation de puissance abstraite, celle sans doute de l'homme que la mort indiffère. Une trajectoire reste parfaite, même lorsqu'elle se termine pas la mort. [PI 135]

Notons que cette perfection de la trajectoire est assurément la seule beauté que Daniel pouvait apprécier dans ce monde, un monde qui pour lui était justement dénué de Beauté, de Dieu et d'Amour. Daniel en était à ce point incapable d'admirer « une plage splendide, presque toujours déserte, d'une platitude géométrique, au sable immaculé, environné de falaises aux parois véritables d'un noir éclatant » [PI 106]. Il se disait « qu'un homme doté d'un réel talent artistique aurait sans doute pu mettre à profit cette solitude, cette beauté. Pour [sa] part, [il se sentai[t] face à l'infini comme une puce sur une toile cirée. Toute cette beauté, ce sublime géologique, [il] n'en avai[t] en fin de compte rien à foutre. [Il] les trouvai[t] même vaguement menaçants. » [PI 106-7]. Somme toute, Daniel ferait peut-être partie de ces gens qui « qui *font chier* jusqu'au bout » [PI 408] et s'il pensait souvent au suicide, il ne passerait très certainement jamais à l'acte.

Cette dépréciation de l'existence, si amère et si résolue, Daniel la devait aussi en partie à un phénomène inévitable issu des engrenages de notre société de surproduction et de surconsommation : « la démocratisation du langage », pour

emprunter l'expression de Lipovetsky. Lipovetsky explique que « chacun est incité au standard (programmes radio) [Aujourd'hui, on dirait plus couramment, à laisser un message sur Facebook ou Twitter.], chacun veut dire quelque chose à partir de son expérience intime, chacun peut devenir un speaker et être entendu. Mais il en va ici comme pour les graffiti sur les murs de l'école ou dans les innombrables groupes artistiques : plus ça s'exprime, plus il y a rien à dire, plus la subjectivité est sollicitée, plus l'effet est anonyme est vide. »<sup>153</sup>. Il s'agissait entre autres de cela que Daniel souffrait : du « tout est dit ».

Daniel ne communiquait que très peu, essentiellement par obligation, lors d'échanges d'ordre professionnel. Marié, il n'avait pas vraiment parlé à sa première épouse Sylvie et il avoua qu'il lui était « à peu près impossible aujourd'hui de [se] souvenir *pourquoi* » il l'avait épousée. [PI 28]. Le vide était aussi présent dans sa relation avec sa deuxième épouse, Isabelle. « Fondamentalement destinée à la controverse et au désaccord, la parole était marquée par cette origine belliqueuse. La parole détruit, elle sépare, et lorsqu'entre un homme et une femme il ne demeure plus qu'elle on considère avec justesse que la relation est terminée. » [PI 88]. Le vide communicationnel se retrouvait également dans les échanges d'homme à homme. « De quoi en effet deux hommes auraient-ils bien pu *discuter*, à partir d'un certain âge ? [...] Il est bien évident que *tout est dit*. » [PI 87] Dans une culture du narcissisme, la sociabilité meurt entraînant évidemment l'échange langagier avec elle.

---

<sup>153</sup> Lipovetsky. p. 23

Les néo-humains, qui communiquent essentiellement avec leurs pairs au moyen d'interfaces virtuelles de type Internet, ne jouissaient à proprement parler d'aucune sociabilité, qui leur était d'ailleurs fortement découragée et qui, à la lecture des récits humains, n'était guère convoitée initialement: Il avait en effet été « démontré que la douleur physique qui accompagnait l'existence des humains [...] était la conséquence directe d'une organisation inadéquate de leur système nerveux, de même que leur incapacité à établir des relations interindividuelles sur un autre mode que celui de l'affrontement résultait d'une insuffisance relative aux instincts sociaux par rapport à la complexité des sociétés que leurs moyens intellectuels leur permettaient de fonder . [PI 162] C'est par contre l'ascèse que leur prônait la Sœur Suprême. Cette dernière entendait que tout contact physique devait disparaître, de même que toute vie sociale. [PI 163] Cependant, même si les premières générations néo-humaines bénéficiaient déjà d'une diminution « des souffrances liées à l'absence de contact », Daniel ne pouvait imaginer vivre sans la compagnie de son chien Fox, sans passer la main dans son pelage, « sans ressentir la chaleur de son petit corps aimant. » [PI 163]

S'il y avait encore une langue dans la société du vingt-et-unième siècle, des paroles qui n'étaient pas de l'ordre de l'affrontement, elles étaient celles de la sollicitation ou de la surfacture. Dans la secte, le langage était celui de l'augmentation incroyable du moi, instance qui montre que le mot est malade, ayant perdu toute connexion avec la réalité : « Il [Prophète] nous invita à nous concentrer sur la merveilleuse personne que nous allions trouver en face de nous,

sur toutes ces merveilleuses personnes humaines dans la splendeur de leurs individualités magnifiquement développées, dont la diversité, là aussi nous promettaient une variété inouïe de rencontres, de joies et de plaisirs. [Une jeune fille s'approcha de Daniel, elle voulait] en savoir plus sur la *merveilleuse personne humaine* [qu'il pouvait] être. » [PI 249]. En effet, l'avenir serait « fun » et tout et tout le monde y serait « awesome ». N'empêche que cette « merveilleuse personne humaine » avait quand même abandonné sa première femme et que le jour du suicide de son fils, il s'était fait des œufs à la tomate, pensant que des êtres humains de ce genre, on pouvait s'en passer. [PI 28-9]

*Toute pensée émet un coup de dés*<sup>154</sup>

Lancer de dés

La rencontre d'Esther fut comme un électrochoc qui ramena Daniel à la vie. Esther était jeune. Elle avait vingt-deux ans. Lui était riche, mais vieillissant. Enchaîné à ses « niaiseries romantiques » [PI 333] Daniel, se convainquit, malgré ses refus antérieurs, que l'amour véritable était au fond possible. Il savait pourtant que « la plupart de gens naissent, vieillissent, et meurent sans avoir connu l'amour ». [PI 170] Aurait-il en lui ce *je ne sais quoi* qui fit en sorte que l'objet de sa convoitise le préférait à un autre homme ? En tout cas, il refusait l'idée de n'être que du bétail : « Né et élevé en France. Abattu en France. » [PI 170], ni à d'être considéré comme un *looser*.

---

<sup>154</sup> Mallarmé, Stéphane. *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*.

Esther était une drogue, *sa* drogue. Elle provoquait en lui « la même sensation qu' [il] avai[t] eue lorsqu'il avait subi une anesthésie générale » quelques années auparavant. [PI 173] Idéalisant la jeune femme en se repassant dix fois de suite un extrait de film où elle avait figuré, Daniel tombait dans l'obsession. Isolée hors du réel dans un écran de télévision, l'image d'Esther entrait dans l'imaginaire de Daniel et devint fétiche. Il ne se lavait pas, il voulait baigner dans « l'odeur d'Esther ». [PI 182] Toutefois, Esther était une fille d'une autre génération qui voulait juste *vivre* : « Esther n'aimait pas l'amour, elle *ne voulait pas* être amoureuse, elle refusait ce sentiment d'exclusivité, de dépendance, et c'est toute sa génération qui le refusait avec elle. » [PI 333] La jeune fille aimerait aimer Daniel, nous explique l'auteur, « mais en même temps elle n'est plus capable d'amour. La génération à laquelle elle appartient a-t-elle renoncé à l'amour ou non, on ne sait pas... Elle ne veut pas aimer parce qu'aimer rend faible. Elle veut être forte. Si on se place du point de vue du narrateur, il y a un moment où il se rend compte qu'il n'est pas le plus fort : c'est un moment important dans une vie. C'est merveilleusement exprimé dans ce disque d'Iggy. [*Préliminaires*, inspiré de *La Possibilité d'une Ile*] C'est un homme de 62 ans, qui a certainement vécu ce genre de choses : croire qu'on est le plus fort dans une relation avec une fille plus jeune, et constater qu'on ne l'est pas... »<sup>155</sup>

Qui plus est, pour reprendre les termes de Baudrillard, Esther était « l'effigie de la séductrice », dont le comportement se caractérise de la manière suivante :

---

<sup>155</sup> De Viry, Marin. *Apologie de l'Action Lente*

Effet prismatique de la séduction. [...] Sa seule stratégie, c'est : être-là / n'être-pas-là, et assurer ainsi une sorte de clignotement, de dispositif hypnotique qui cristallise l'attention hors de tout effet de sens. L'absence y séduit la présence. [...] Elle élude sans trêve toutes relations où se poserait à coup sûr à un moment donné de la question de la *vérité*. Elle les défait sans effort. Elle ne les nie pas, elle ne les détruit pas : elle les fait scintiller. Tout son secret est là : dans le clignotement d'une présence. N'être jamais là où on la croit, jamais là où on la désire. [...] la grâce naïve de la jeune fille, sa puissance érotique spontanée n'est qu'un mythe et n'a d'autre réalité que d'être suscitée pour être anéantie (il l'aime peut-être et la désire, mais ailleurs, dans l'espace supra-sensuel de la séduction, la jeune fille n'est que la figure mythique d'un sacrifice), ainsi la puissance du désir de l'homme est un mythe sur lequel travaille la séductrice, pour l'évoquer et l'anéantir.<sup>156</sup>

Esther hypnotisa Daniel dans un jeu de messages téléphoniques. Lui, qui d'habitude éteignait son téléphone – notoriété obligeant – se prit à allumer son portable : « je fus surpris, et presque effrayé par la violence de la déception qui me saisit lorsque je m'aperçus que je n'avais aucun message d'Esther. » [PI 184] « Esther ne m'appelait toujours pas, et c'était la seule chose qui paraissait avoir de l'importance. » [PI 305] Et puis, au hasard, elle lui répondit : « I miss you » [PI 318]. « C'était l'enfer, un enfer authentique, j'étais moi-même rentré dans le piège, j'avais souhaité y rentrer mais je ne connaissais pas la porte de sortie et je n'étais même pas certain de vouloir sortir, c'était de plus en plus confus dans mon esprit si tant est que j'en eusse un, j'avais en tout cas un corps, un corps ravagé par le désir. » [PI 305] « *Mujer es fatal* » diffusa la radio du bar, alors qu'il en était à son quatrième verre. Esther avait la haute main, car elle était « libre », comme le pensait Daniel. Le cœur de celle-ci ne connaîtrait jamais « un des plus vieux sentiments humains » [PI 334], cet acte de perdition de deux individus dans

<sup>156</sup> Baudrillard, Jean. *De la Séduction*. pp. 119-20

l'unique. Daniel vivait un amour non-partagé et il le vivait comme une « hémorragie » [PI 309], lui dont les idéaux et les rêves avaient toujours été bercés dans la réalisation d'un amour fusionnel. L'amour, tel qu'il le concevait, ne pouvait exister que « dans le désir d'anéantissement, de fusion, de disparition individuelle, dans une sorte comme on disait autrefois de *sentiment océanique*<sup>157</sup>, dans quelque chose de toute façon qui était, au moins dans un futur proche, condamné. » [PI 412] Tout comme « la sociabilité avait fait son temps » et « joué son rôle historique, [elle] n'était plus aujourd'hui qu'un vestige inutile et encombrant [, il] en allait de même de la sexualité, depuis la généralisation de la procréation artificielle. [...] Quant à l'amour, il ne fallait pas y compter. » [PI 411-12] Tout de même, Daniel ne pouvait s'empêcher d'y faire une dernière fois mention dans le poème qu'il dédia à Esther, avant de mourir:

Il a fallu que je connaisse  
Ce que la vie a de meilleur,  
Quand deux corps jouent de leur bonheur  
Et sans s'unissent et renaissent. [PI 424]

« Le dépérissement des fonctions de relation » était bien entendu caractéristique des générations à venir, y compris néo-humaines. Daniel<sup>25</sup> note d'ailleurs que le contact disparu, s'envola à sa suite le désir. [Il] n'avai[t] ressenti aucune attraction

---

<sup>157</sup> Terme emprunté à Romain Rolland ; Romain Rolland a reçu à l'Ecole Normale Supérieure une formation philosophique. Peu après qu'il ait perdu sa foi catholique, un jour de 1887 où, seul devant sa table de travail, il lit l'*Ethique* de Spinoza, jaillit une « illumination », « le soleil blanc de *la Substance* » (Rolland, Romain (1959) *Le Voyage intérieur. Songe d'une vie (VI)*, Paris, Albin Michel, 34-37.). Il la vit comme une immersion en Dieu, dans l'Univers, « Océan de l'être », lui procurant la paix de l'âme. Ce moment a un écho dans *Credo quia verum* (1888), une œuvre de jeunesse où, sur un mode spinozien, récusant un dieu unique, il voit « Dieu dans tout ce qui existe [...] dans le moindre signe comme dans le tout cosmique ». Préoccupé – comme Freud – par la mort, il écrit : « Dans la mort, l'homme trouve enfin ce qu'il avait pu pressentir dans l'extase sous la forme d'une sensation [...] océanique ». Ce terme, directement inspiré par Spinoza, sera au cœur de l'échange avec Freud.

physique pour Marie23 – pas plus naturellement [qu’il n’en ressentait] pour Esther31, mais il avait toutefois constaté que nombre de clones, qui à l’instar de Marie22 et de Marie23 « avaient par contre connu, et cela de manière singulièrement douloureuse, [...] la nostalgie du désir, l’envie d’éprouver à nouveau, d’être irradiées comme leurs lointaines ancêtres par cette force qui paraissait si puissante. » [PI 416]

Nous noterons que la description de l’amour fusionnel n’est pas sans rappeler le procédé auquel se soumet un auteur authentique. En effet, Michel Houellebecq, explique que « le roman, essentiellement, est fabriqué par des îles. Des îles qui sont des personnages »<sup>158</sup>. Cette comparaison renvoie au poème de Daniel lorsqu’il réalise que l’amour véritable n’est possible que dans l’écrit, donc dans l’esthétisation de la vie humaine:

Et l’amour, où tout est facile,  
Où tout est donné dans l’instant ;  
Il existe au milieu du temps  
La possibilité d’une île. [PI 424]

Houellebecq précise qu’il y a aussi « des romans à la première personne qui sont différents dans ce sens que ce n’est pas vraiment un « je » de la biographie mais un « je » de la perception plutôt. C’est un « je » particulier d’un être percevant avec sa manière particulière de percevoir. Disons que dans un film, ce serait plutôt la caméra qu’un personnage. Le « je » d’un roman écrit à la première personne serait ça. Mais la poésie a ceci de très particulier que « je, tu, il ou nous

---

<sup>158</sup>Clément, Murielle Lucie. *Michel Houellebecq se confie*

» sont équivalents d'un certain côté. C'est-à-dire, il y a une certaine a-grammaticalité qui est en fait signifiante d'une absence de distinction réelle entre soi et les autres et même entre soi et le monde. »<sup>159</sup> L'auteur transcende ainsi un *je* individualisé pour le faire parler dans la pluralité des possibles innombrables.

Nous ne manquerons pas de mettre en parallèle le travail de l'écrivain et celui du poète-chaman, comme le décrit Stéphane Labat: le « poète de Connaissance doit [...] se « liquider », [...] il est dans la nécessité de sacrifier son « œil » individuel pour vivre pleinement la Vision de l'Esprit, de perdre son individualité dans le silence de la Nuit. [Citant Nietzsche, *La Naissance de la Tragédie*] « Nous devons par conséquent considérer l'état d'individuation comme la source et l'origine primordiale de tous les maux. » Tuer le « moi » devient une condition essentielle de la survie du chaman ; certains poètes s'en savent incapables. [Citant Céline, *Voyage au bout de la Nuit*] « Je n'ai jamais pu me tuer moi. » Pour ne pas être sacrifié entièrement, le chaman doit agir en guerrier, en stratège, et prendre les devants et la responsabilité de sacrifier sa vie, ou plutôt la vie de son double social et éphémère. [...] En ne devenant personne, donc tout le monde, le chaman sacrifie véritablement son individu pour pénétrer dans le royaume de la Liberté. »

<sup>160</sup> Les impératifs du chaman sont sensiblement contigus au rôle que Maurice Dantec assigne à l'écrivain dont la mission est d'« élaborer un livre comme un secret stratégique. Un secret qui ne dévoilerait que la présence d'autres livres, d'autres secrets encore en gestation. Un secret que vous ne partagez même pas

---

<sup>159</sup> Ibid.

<sup>160</sup> Labat, Stéphane. *La Poésie de l'Extase*, pp. 384-6

avec vous-même en tant qu'auteur, en tant que prise de conscience achevée, car ce secret, vous l'aurez compris, ce n'est pas tant *vous-même*, votre *moi*, cette pauvre fiction de troisième zone, que pour le moment, ou plutôt la séquence de moments où il s'anéantit en tant que particularité individuelle, locale, sociale, nationale, historique, [...] quand il s'agit de percer le secret du réel, en dégonflant au préalable cette baudruche qu'est l'identité personnelle. »<sup>161</sup> En ce sens, Dantec considère la liberté comme « le degré ultime de l'aliénation. Il compare ainsi l'amour à l'art, qui selon lui, comme l'amour, n'est « nullement un acte « libre » mais un *processus terminal d'aliénation*, où devenir étranger à soi-même résulte d'une nécessité impérieuse, de l'ordre de la survie, et qui paradoxalement ne peut conduire qu'à la liberté, c'est-à-dire la solitude. »<sup>162</sup> Dantec reconnaît que réside là ce [qu'il] partage peut-être de plus profond avec Houellebecq : comprendre la littérature comme un programme de survie. »<sup>163</sup>

Quoi qu'il en soit, le protagoniste de *La Possibilité d'une Ile* éprouvait beaucoup de peine à survivre : le coup asséné par le refus et l'incapacité d'Esther d'aimer Daniel en retour lui avait été fatidique. Daniel était loin d'être « libre », il était au contraire aliéné et seul. L'euphorie initiale de sa passion amoureuse (lorsqu'il était à l'intérieur d'Esther, et donc en position de contrôle) avait vite sombré, trop vite sombré, à la nausée (alors qu'il perdait les rennes de son fétiche) : « le souffle coupé, je me recroquevillais entre les couvertures ; d'un seul coup je me sentais si

---

<sup>161</sup> Dantec, Maurice. *Laboratoire de la Catastrophe Générale*, p. 52

<sup>162</sup> Dantec, Maurice. *Le Théâtre des Opérations*. p. 210

<sup>163</sup> Ibid. p.49

vieux, si flasque. » [PI 200] Désespéré, Daniel tenta donc de figer Esther dans un poème, pour la rendre permanente et éternelle, pour la rendre parfaite. Il avait écrit le poème « La Possibilité d'une Ile » [PI 424], adressé à la jeune fille, l'immortalisant ainsi, avant de se suicider à son domicile.

#### Le Meilleur du Monde | Immobilisation des dés

Lors d'un stage d'été organisé par la secte des Elohim en Herzegovine, Daniel fit la connaissance d'un jeune homme, Vincent Greilsamer, un artiste, qui avait été invité tout comme Daniel en tant que VIP. Vincent avait l'air d'un « gentil garçon », au « visage aigu, intelligent, un regard étrangement intense, presque mystique ; cela dit il s'exprimait normalement, avec intelligence, en pesant ses mots. » [PI 117]. Daniel ne connaissait pas grand-chose à l'art, ni à l'art contemporain d'ailleurs [PI 144], mais il pouvait discerner la laideur. En parcourant les « œuvres » de Prophète, Daniel remarqua que Vincent « détournait son regard des toiles, et avait du mal à réprimer un rictus de dégoût. » [PI 125] Daniel, lui-même, n'avait jamais rien vu d'aussi laid. « Le mot *kitsch* pour qualifier ces productions, aurait été bien faible. » Tout cela était de bon augure. Daniel et Vincent allaient sûrement s'entendre.

De retour en France, Daniel appela Vincent au téléphone et ils prirent la décision de se voir pour prendre un verre et faire plus ample connaissance. Le dimanche suivant, ils se rencontrèrent à nouveau, au domicile de Vincent cette fois, afin

qu'il puisse montrer à Daniel ce qu'il « fait », en tant qu'artiste. C'est l'occasion pour Daniel de se rendre à l'évidence qu'il n'était « plus tellement habitué depuis le départ d'Isabelle [sa deuxième épouse] à parler à des gens plus intelligents » que lui, « capables de deviner [ses] pensées ». [PI 149]

Vincent habitait dans le pavillon de ses grands-parents, tous deux décédés il y avait environ 5 ans. « Tout y était dans le pavillon de Vincent, jusqu'aux photos dans leurs cadres, jusqu'au cache-téléphone en velours » [PI 146-7] Daniel fut pris d'un léger sentiment de malaise, à se retrouver comme cela au milieu d'une accumulation d'objets des classes populaires, avec « leur sens de la famille, leur sentimentalité niaise, leur goût pour les chromos alpestres et les collections de grands auteurs reliés en skaï. » Il voyait le film de sa vie se dérouler devant ses yeux et constata que Vincent n'aurait aucune place dans la vision qu'il s'était fait du monde et de la société. Il regrettait aussi peut-être le fait qu'il n'avait dans sa vie aucun témoignage du passé, aucun souvenir, ou alors son malaise provenait de cette *muséification*, comme le dirait Baudrillard, typique d'une société où tout est à profusion, mais où « tout mérite protection, embaumement, restauration », où « tout est objet d'une seconde naissance, celle éternelle du simulacre. »<sup>164</sup>

Au contact de l'artiste, le malaise de Daniel s'empirait, à mesure aussi qu'il se rendait compte que sa vie n'avait été qu'une mascarade et une supercherie. Daniel n'était « nullement certain, au cours d'une carrière pourtant longue et active, d'avoir donné le meilleur de [lui]-même, d'avoir exploré toutes les facettes de sa

---

<sup>164</sup> Baudrillard, Jean. *Amérique*, pp. 42-44

personnalité. » [PI 207] Il avait refusé de tenir compte du fait « que la vie n'avait rien de drôle », même s'il le savait bien au fond. Il avait été « un peu une pute » en s'adaptant aux goûts du public, en leur extirpant leur fric, pour leur cracher des grossièretés à la figure. Il n'avait jamais été réellement sincère, mais la sincérité, même s'il elle n'était rien en elle-même, elle était « la condition de tout » [PI 207].

Vincent, lui, était *sincère*. Il avait compris que l'artiste ne se contentait plus « de proposer une vision du monde, il cherchait à créer son propre monde » [PI 154], non pas de façon émouvante et personnelle, mais en se voulant « le rival de Dieu ». L'artiste amena Daniel dans son sous-sol et lui dit : « Je suis Dieu dans mon sous-sol. J'ai choisi de créer un monde, facile, où l'on ne rencontre que le bonheur. » [PI 154] Il admit à Daniel, que son travail était un peu « régressif ». Le « petit enfant infirme, très malade » qu'il était ne pouvait pas vivre et assumer la brutalité du monde.

Vincent avait créé une installation qui emplissait toute la pièce, où une musique souple et bizarre, un éclairage aveuglant alternant avec l'obscurité, où s'affichaient les messages lumineux « AMOUR, BONTÉ, TENDRESSE, FIDÉLITÉ, BONHEUR », où des personnages se profilaient dans une certaine allégresse ; où tout avaient une place, où « tout avait l'air équilibré, *à sa place*. » [PI 151] Vincent appelait cela « Le Meilleur du Monde ». Daniel en était à ce point bouleversé qu'il en avait perdu la notion du temps. Il restait maintenant à Daniel d'en faire autant, de créer sa propre cohérence, sa propre lumière et de

donner, si ce n'est qu'une seule fois dans sa vie, le meilleur de lui-même, d'être sincère.

Daniel prit la décision d'écrire, d'écrire son récit de vie, « ce qu'on appelait jadis l'*autobiographie* » [PI 27] qu'il laisserait comme témoignage à dessein des « néo-humains », ces clones que la secte des Elohim promettait de produire à partir de prélèvements d'ADN. Daniel semblait enfin avoir trouvé un sens à sa vie.

Certes, on ne change pas la nature de l'homme. Ayant toujours triché et dupé son public, Daniel allait « mettre fin à l'humanité telle que nous la connaissons » [PI 410] en créant le récit de la naissance de la secte élohimate: « C'était plutôt remarquable comment les hommes s'étaient comportés en *braves bêtes* avec la bonne volonté du bœuf grimpant joyeusement dans le camion qui l'emmène à l'abattoir. [...] Je ne ferais d'ailleurs qu'accélérer en la conceptualisant, une évolution historique inéluctable. De plus en plus, les hommes allaient vouloir vivre dans la liberté [à l'instar d'Esther], dans l'irresponsabilité, dans la quête éperdue de la jouissance. [...] mais ils auraient entre temps adhéré à l'Eglise élohimate, leur code génétique aurait été sauvegardé, et ils mouraient dans l'espoir d'une continuation indéfinie de cette même existence vouée aux plaisirs. » [PI 410]

Ainsi, Daniel rivalisait finalement avec la divinité. Le choix du repérage biblique choisi par Houellebecq n'est certainement pas anodin. Daniel était assurément le témoin d'événements qui se voulaient aussi grands que ceux qui annoncèrent la venue du Christ, l'avènement du Sauveur. Ainsi le « simple fait d'écrire » lui donnait « l'illusion d'un contrôle sur les événements qui [l'] empêchait de sombrer dans des états justifiables de ce que les psychiatres, dans leur jargon charmant, appellent des *traitements lourds*. [PI 407]

### *Constellation de la perspective*

Les textes qui segmentent le texte principal – le récit de Daniel – sont matière à indices que l'auteur confie soigneusement au lecteur afin qu'il puisse non seulement contempler le pathétique et le tragique de la vie de Daniel – un homme typique –, mais aussi se rendre compte du désolément et des ravages sur l'humanité qu'une société comme la nôtre est capable d'engendrer. Ces textes, qui offrent une constellation de perspectives, prennent d'une part la forme de commentaires quant à l'existence de Daniel, et d'autre part de récits de vie écrits par des néo-humains amenés à l'existence dès suite du clonage des personnages principaux de l'intrigue notamment (Daniel, Esther, Marie – qui elle n'est pas dans le récit principal). La fictionnalisation de ces êtres nouveaux et la fiction de leurs écrits doivent être lus comme la dénonciation d'une chimère, qui est celle de l'immortalité, et en conséquent du caractère dérisoire que représente l'Eglise

élohimite. L'homme, ce rival de Dieu, sera toujours en quête de bonheur, et c'est bien cela qui fait son malheur.

Christian Godin suggère que le clonage, en tant qu'aboutissement du narcissisme « représente la promesse que l'autre est désormais une passion inutile » [atrophie des sentiments]. « S'engendrer soi-même, n'est-ce pas l'apanage des dieux tout-puissant ? Le double [le néo-humain est la quasi copie carbone de l'homme] est imaginé comme la chance de vivre une autre vie [illusion de la possibilité d'une île], non plus dans l'au-delà des religions [Dieu est mort] mais dans l'ici-bas assuré par la science »<sup>165</sup>. Expliquant qu'il est de la nature de l'homme à se reproduire, Godin explique que « la jeunesse [celle de la reproduction et non la simulacre de la jeunesse offert par le clonage], avec toute sa maladresse et sa folie, représente l'éternel espoir de l'humanité. Sans son arrivée continue, la source de la nouveauté tarirait, car ceux qui continuent de vieillir ont déjà trouvé leurs propres réponses et se meuvent sur un chemin tracé. Le perpétuel recommencement [en donnant naissance à un enfant], obtenu au prix d'une fin sans cesse répétée, constitue une protection de l'humanité, qui la garde de sombrer dans l'ennui et la routine, et représente sa chance de conserver la spontanéité de la vie. »<sup>166</sup> Le constat de Christian Godin se retrouve dans une poème de Michel Houellebecq, intitulé *Naissance Aquatique d'un homme* :

Il y a d'abord cet acte qu'il faut bien qualifier de charnel,  
Faute d'un meilleur terme

---

<sup>165</sup> Godin, Christian. *La Fin de l'Humanité*. p. 137

<sup>166</sup> Ibid. p. 136

Acte où nous engageons pourtant une bonne partie de nos  
ressources spirituelles  
Et de nos croyances  
Car nous créons les conditions, nous seulement pour être, mais  
aussi pour le monde d'une nouvelle naissance,  
Nous en fixons l'initiation et peut-être le terme.<sup>167</sup>

\*

Ce futur lointain, celui de la néo-humanité, que décrit Houellebecq dans tout son état de désolation, habité d'êtres « dont le seul fait d'exister était déjà un malheur » [PI 471], « pénétrés par la mort et formatés par elle [PI 139] n'est juste qu'un réseau d'interfaces ou « une fiction nécessaire » [PI 270]. Le néo-humain, privé de compréhension réelle quant au but de son existence et vivant dans un monde qui n'est que la copie d'un monde dont on aurait perdu l'original peut soit se résigner à *continuer* « son existence de singe amélioré. » [PI 474] ou tenter de rejoindre les sauvages, qui n'étaient autres qu'une version dégénéréscente de nous-mêmes.

Quand l'homme se dit qu'il en avait fini avec Dieu et qu'il voulu être aux commandes de sa vie, elle s'est précipité dans le vide, vide qui s'amplifia d'autant plus que la société devenait purement consommatrice. La consommation était alors la nouvelle entité organisatrice de la vie. La marchandise se voulait Parole. Mais sous son habit d'une blancheur immaculée (comme le prophète) se cachait une entité mauvaise vouée à l'appât du profit. Les hommes se désubstantialisèrent et devinrent ainsi de pures machines de consommation, – des interfaces –

---

<sup>167</sup> Houellebecq, Michel. *Naissance Aquatique d'un homme*. in *Poésies*. p. 104

nourrissant la consommation elle-même. Le langage devint un faux langage, l'amour n'était plus de la consommation du sexe et l'art n'était qu'un art de déchets, de recyclage d'objets produits par le système de « production/consommation ». C'était ce que Vincent tentait de dépeindre dans son petit monde où il s'enfermait, dans son sous-sol où il *jouait* à être Dieu. Il tentait d'organiser l'objet consommé en lui redonnant une existence (de clone) dont le slogan était « Le Meilleur du Monde. Le « meilleur » du néo-monde s'avéra tout aussi navrant.

La « possibilité d'une île » est la possibilité des hommes de sans cesse s'abreuver à l'idée/l'idéal de cette île. Nos générations se succèdent comme les pages d'un livre qu'on feuillette [PI 164]. Le vide est infini. La littérature est immortelle.

Il y a ensuite cette espèce d'être animal  
 Qu'on a bien du mal à mettre en rapport avec la femme  
 Telle que nous la connaissons  
 Je veux dire, la femme de nos jours,  
 Celle qui prend le métro  
 Et qui n'est plus capable d'amour

Il y a ce geste de l'embrassement qui remonte si naturellement vers  
 les lèvres et vers les mains  
 Devant l'objet fripé qui sort  
 Qui était protégé il y a quelques instants encore  
 Qui vient brutalement de tomber en direction de l'humain  
 De manière irrémédiable  
 Et nous pleurons, nous aussi, cette chute.

Il y a cette espèce de croyance en un monde délivré du mal  
 Et des cris, et de la souffrance,  
 Un monde où envisager l'horreur de la naissance  
 Comme un acte amical

Je veux dire, un monde où l'on pourrait vivre

Depuis le premier instant  
 Et jusqu'à la fin, jusqu'au terme naturel  
 Un tel monde n'est en aucun cas décrit dans nos livres.

Il existe, potentiel.<sup>168</sup>

Pour Houellebecq, une force romanesque ne pourra jamais s'emparer de la post-humanité. Enfin, il ne croit pas qu'il soit possible d'écrire le roman de la post-humanité, car le roman est une constellation d'îles et ces îles sont des personnages. Le roman dans sa forme exige la présence d'individus. L'auteur considère que « la vraie post-humanité n'est pas possible, il n'y aura plus de romans. Sans individus, le roman n'est pas possible. Le texte sera peut-être un conte philosophique, sur le mode de la satire, du théâtre bouffon où les humains se moquent des post-humains...., mais il ne s'agira pas d'un roman.»<sup>169</sup> Sans vouloir le contredire, nous oserons avancer, que Houellebecq, avec *La Possibilité d'une Ile* a justement réussi le roman de la post-humanité, hautement émouvant poétiquement, sincère en sa véracité, et douloureusement esthétique dans sa représentation de l'aporie des sentiments humains, – en tout cas, pour le lecteur de ce début de vingt-et-unième siècle.

---

<sup>168</sup> Houellebecq, Michel. *Naissance Aquatique d'un Homme*. in Poésies. pp. 104-5

<sup>169</sup> *Grand Entretien Filmé avec Michel Houellebecq*

### 3. Jean-Christophe Rufin : Globalia ou le totalitarisme « mou »

Jean-Christophe Rufin, est avant tout médecin, et donne une préférence à parler de lui en tant que tel, même s'il consacre désormais sa vie principalement à l'écriture. Il est, comme le présente Thierry Ardisson, un des « fameux French doctor de *Médecins Sans Frontières* ». Il fut également le président bénévole d'Action *Contre La Faim*. Plus récemment, il officia en tant qu'ambassadeur de France au Sénégal, dont il quitta les fonctions en 2010. Sa carrière littéraire est tout aussi riche. Il reçut le prix Goncourt en 2001 pour son roman *Rouge Brésil*, une fiction historique qui met en scène l'histoire de la conquête du Brésil par la France pendant la Renaissance. Rufin fut aussi élu en 2008 à l'Académie française, dont il est le plus jeune membre en date. Il publia en 2004 *Globalia*, que nous allons à présent parcourir. *Globalia* est une démocratie universelle gouvernant notre planète, où « tous les citoyens ont droit au *minimum prospérité* à vie, la liberté d'expression est totale, et la température est idéale »<sup>170</sup>.

L'auteur, tel qu'il le précise sur le plateau de télévision de *Tout le Monde en Parle*, avait « un modèle en écrivant ce bouquin. C'était 1984, d'Orwell » qui, en ses propres termes, est « une espèce d'extraordinaire mise en scène du totalitarisme, *mais* stalinien, c'est-à-dire quelque chose qui finalement ne s'est pas produit. [Rufin trouvait] qu'il y avait dans la démocratie d'aujourd'hui des traits

---

<sup>170</sup> Quatrième de couverture

quand même un peu inquiétants, et qu'il fallait écrire le roman, qu'on *pouvait essayer* d'écrire le roman de ce totalitarisme « mou », où les choses ne sont pas interdites, mais où finalement la contrainte est quand même créée. » La devise de Globalia est « Liberté, Sécurité, Prospérité » [GLO 16], devise qui cache « une espèce de totalitarisme démocratique, finalement pire que le totalitarisme stalinien ou nazi, parce que là (en Globalia), il n'y a pas d'interdictions en fait. »<sup>171</sup>

Notre analyse de *Globalia* se divise en trois parties : tout d'abord, nous tenterons de passer en revue les intentions de l'auteur quant à l'écriture de ce livre, en mettant en exergue le choix de l'anticipation romanesque, du lieu de l'action et la nouveauté apportée par ce texte. Deuxièmement, nous procéderons à une analyse détaillée de l'œuvre en question en portant une attention toute particulière aux dangers dont l'auteur prévient notre société actuelle, c'est-à-dire d'une part les menaces qui pèsent sur notre « liberté » trop souvent estimée comme acquise et d'autre part les divers détournements que la société de consommation opère sur les « droits » de l'homme. Troisièmement, nous nous pencherons sur les suggestions de l'auteur, en vue de nos conditions de vie présentes, quant à une possibilité de rédemption de cette dernière, même si l'écrivain français incite d'avantage à la vigilance de l'homme plutôt qu'il n'offre de réponses concrètes, tâche qu'il n'estime d'ailleurs guère de son ressort. L'écrivain-docteur nous laissera entendre son « cri d'alarme sans prescription, [nous donnera son] diagnostic, mais pas de traitement. »

---

<sup>171</sup> Ardisson, Thierry. *Tout le Monde en Parle*, France2, diffusion : 17 janvier 2004

« *In Globe we trust* »: *Liberty we bust*

« L'histoire se déroule dans la deuxième moitié du vingt-et-unième siècle. La planète est devenue le siège d'une démocratie universelle qui s'appelle « Globalia », installée sous des bulles de verre climatisées. »<sup>172</sup> Dans ce « meilleur des mondes », vit Baïkal Smith, un jeune homme de vingt ans, qui s'éprend d'une jeune fille du nom de Kate. Le lecteur peut suivre le parcours amoureux de ces deux personnages, qui n'est pas des plus inintéressants en tant qu'il est instigateur à l'action, mais sans grande répercussion sur la thèse centrale du roman. En dehors de cette intrigue amoureuse donc, le texte fait part d'une prise de conscience des protagonistes des dangers que présente une société fonctionnant sur le mode d'une démocratie universelle. Rufin a voulu dépeindre Globalia comme une espèce de démocratie « parfaite », où la liberté prime, mais « où peu de gens s'écartent des opinions convenues »<sup>173</sup>. « Ce qui [l'] intéressait, c'était d'essayer de montrer comment un système fondé sur la liberté pouvait devenir totalitaire. Les totalitarismes récents, comme le communisme, étaient fondés sur la norme, la contrainte, l'interdiction. Mais notre période de prospérité et de liberté pourrait bien aboutir elle aussi à la soumission totale et surtout à l'aliénation totale : aucun dirigeant globalien n'a de prise sur le destin de son pays, sauf le petit groupe de très grands patrons qui détient les vrais pouvoirs. »<sup>174</sup>

---

<sup>172</sup> Ibid.

<sup>173</sup> Ibid.

<sup>174</sup> *Rencontre avec Jean-Christophe Rufin, à l'occasion de la parution de Globalia*, Gallimard

La nouveauté qu'apporte ainsi l'auteur est une mise à jour du totalitarisme orwellien. Autant George Orwell, dans *1984* (publié en 1948), présentait la société où vivait Winston Smith (nom de famille identique à celui de Baïkal) dans des termes intensément glauques et sinistres – qui reflétaient le contexte historique et politique de l'auteur britannique –, autant Rufin présente une société radieuse et « utopique ». Même si l'action se passe à une époque franchement proche de la nôtre – similairement encore une fois à la disposition temporelle d'Orwell – nous devons reconnaître que le but de l'auteur, n'était pas d'écrire un roman de science-fiction à proprement parler. *Globalia* est un roman d'anticipation bien sûr, mais il s'agissait essentiellement pour Rufin de décrire une société future en exagérant les traits et les tares de notre société contemporaine. « Son procédé consiste à extrapoler les tendances ou les potentialités actuelles. Ce qui, en retour, a pour effet de mettre en relief les travers de notre temps, tantôt par l'exagération des conséquences de nos préjugés, tantôt au contraire par leur inversion dans cet avenir de fiction. »<sup>175</sup> « Avec *Globalia*, précise-t-il, j'ai réconcilié mes romans et mes essais (fictions historiques et essais à caractère humanitaire). J'avais envie d'évoquer un tiers-monde dans le futur. »<sup>176</sup> Ce tiers-monde auquel Rufin fait allusion est appelé dans le texte « les non-zones », des « espaces vides, sauvages, livrés à la nature » [GLO 17].

Rufin a bien compris que si une société, calquée sur le modèle occidental, démocratique et capitaliste doit perdurer, que si une démocratie molle doit tenir,

---

<sup>175</sup> Herland, Michel. *Politique Fiction*

<sup>176</sup> Portrait publié dans L'Express. Lire: Jean-Christophe Rufin, *la tête ailleurs*

elle le doit « par l'extérieur, il faut lui désigner un ennemi »<sup>177</sup>, une zone de non-droit, une marge : « Dans une société de liberté, c'est la seule chose qui fait tenir les gens ensemble. Sans menace, sans ennemi, sans peur, pourquoi obéir, pourquoi travailler, pourquoi accepter l'ordre des choses ? Croyez-moi, un bon ennemi est la clé d'une société équilibrée. » [GLO 93] Le texte nous apprend que cet ennemi prend une forme humaine non-conformiste (Baïkal) couplée à un agent de terrorisme (les gouvernants de Globalia font croire que Baïkal est un terroriste), qui ne peut que naître dans un territoire méconnu de la société globalienne (volontairement tenu inconnu), car c'est en effet l'« autre » ou l'inconnu qui effraie, et engendre par conséquent toutes sortes de discrimination, racisme, médisances et diffamations – c'est l'homme qui a fait carrière dans l'humanitaire qui parle ici, plus que l'écrivain. Rufin précise à ce sujet que l'introduction de l'élément terroriste dans son texte n'avait aucun rapport avec les événements du 11 septembre 2001. Certes, cette coïncidence ne pouvait être plus à propos.

En évoquant l'« autre » et l'« ailleurs », Christian Moraru explique que si la société globalienne se proclame globale, elle l'est fausement, car si cette société était globale dans son sens post-moderne, il n'y aurait pas de distinction tranchée entre Globalia et les non-zones. Cette fracture même est la dénégation d'une conception globaliste. Or, c'est précisément dans cette altérité que le régime globalien doit son existence et sa survie :

---

<sup>177</sup> Ardisson, Thierry. *Tout le Monde en Parle*

Globalia [...] advertises itself as global but not [in a] postmodern sense, in which the global and the planetary overlap to the effect that, at least on this planet, there is nothing left "outside." Or, if there is, what still lies outside the global expanse is not a physical but rather an ontologically and axiologically other, inferior, almost inhuman domain, a space scarcely worth acknowledging let alone living in or reproducing, emulating in any way. But it is precisely this radical alterity that makes it of vital importance to Globalia given the Globalian self's largely Manichean autopreservation logic. This self requires another to set itself over against and thus renew itself continuously as the *rational member* of the binary.<sup>178</sup>

Globalia est donc une bulle sécurisée, protégée et sûre, que Rufin figure « concrètement avec une bulle de verre ». Dans notre réalité, « cette bulle n'est pas encore en verre, mais elle est déjà là. On la franchit assez facilement ; vous êtes dans des quartiers prospères, vous êtes sous la bulle ; vous franchissez, vous êtes dans des banlieues ; vous allez dans le tiers-monde, on n'est plus sous la bulle. » Rufin marque ici un point important : il cherche à faire comprendre que notre société occidentale, sous l'égide de son libéralisme et du droit à la liberté, est insidieusement soumise à des contraintes qui se *cachent* sous l'apparence de liberté et que si notre société voulait se ressaisir avant de tomber dans une tyrannie auto-infligée et inhumaine, elle devra chercher des solutions dans les non-zones, dans les banlieues, dans les pays du sud – dont Rufin connaît bien la fracture<sup>179</sup> (fracture nord-sud) –, en bref, dans des *terrae incognitae*.

---

<sup>178</sup> Moraru, Christian. Book review: *Globalia*

<sup>179</sup> Rufin publie en 2001 *L'empire et les Nouveaux Barbares - Rupture Nord-Sud*. Note de l'éditeur : « Comme Rome après la destruction de Carthage, les démocraties occidentales ont perdu leur dernier adversaire avec l'effondrement du monde soviétique. Ils se retrouvent face à l'inquiétante nébuleuse des pays du tiers monde. Ce livre met en garde contre la constitution d'une nouvelle fracture: celle qui sépare le Nord, supposé réuni et dépositaire des valeurs du droit (l'Empire), et le Sud, chaotique et incontournable (les nouveaux Barbares). Plusieurs notions introduites par cet ouvrage sont désormais

Ainsi, fait-il comprendre, l'homme occidental doit se poser la question de son humanité. Prenons le simple exemple du taux de natalité en pays développés : il est en consternante décroissance. L'être humain de nos sociétés, absorbé dans un narcissisme exubérant, ne pense plus à la « vie », il ne pense qu'à *sa* vie et à toutes les manières de la prolonger. Il ne se préoccupe aucunement de l'avenir des générations futures, mais uniquement de lui-même, rarement concerné par sa propre génération. « Quand vous allez dans des pays du sud, exemplifie l'écrivain, bien sûr il y a la violence, bien sûr il y a la guerre, bien sûr il y a une forme de drame, mais il y a aussi une humanité plus vivante, il y a de la musique, il y a des langues différentes, il y a une espèce de créativité »<sup>180</sup> De quelle humanité peut-on encore se revendiquer, lorsque le consumérisme règne en valeur absolue, et que les instances politiques, culturelles ou religieuses en viennent à détourner leurs valeurs constituantes au propre profit de la machine de consommation ? Notons que Rufin n'entame que subrepticement la question de la technocratie et de la biotechnologie dans l'avenir de notre société, qui sont autant de points de contingence quand à la définition d'une nouvelle humanité.

Rufin fait le choix de situer géographiquement Globalia en territoire américain<sup>181</sup> et se propose donc de faire la critique de cette société. Ce choix peut s'expliquer logiquement par le fait que d'une part les Etats-Unis ont toujours représenté la

---

d'usage courant (Terra incognita, limes Etats-tampons). Les thèses qu'il expose ont recueilli un large écho international et influencent directement la réflexion des gouvernants au Nord comme au Sud. »

<sup>180</sup> Ibid.

<sup>181</sup> Maurice Dantec situe *Grande Jonction* en territoire nord-américain. Dans *La Possibilité d'une Ile*, Michel Houellebecq, bien que l'histoire du protagoniste se déroule principalement en France, localise Marie22 dans les décombres de New York, et l'île où les déserteurs de la néo-humanité doivent supposément se retrouver à Lanzarote.

quintessence de la liberté et d'autre part, ils sont indubitablement l'exemple ultime d'hégémonie mondiale, même si comme le note Baudrillard, son hégémonie n'est plus la même aujourd'hui, étant en effet passée d'une domination en tant que puissance, à un monopole en tant que modèle. Cette hégémonie est « incontestée et incontestable »<sup>182</sup>. L'audace de Rufin est certainement admirable si l'on considère que ce dont souffre l'Amérique est « la disparition des idéologies qui la contestaient, et de l'affaiblissement de tout ce qui s'opposait à elle. »<sup>183</sup> Pour Stéphanie Posthumus, « il est très clair que l'auteur vise la société américaine contemporaine lorsqu'il brosse un tableau noir du monde futuriste. Sont nombreuses les références aux symboles américains : la devise globalienne « In Globe We Trust », les 250 étoiles figurent sur le drapeau national, la langue officielle est l'anglobal (anglais + global = anglobal), le siège du bureau de la Protection Sociale se trouve à Washington, etc. Et si le lecteur n'a toujours pas compris, la postface débute par une citation de *La démocratie en Amérique* d'Alexandre de Tocqueville après laquelle Rufin explique son objectif d'illustrer les dangers de la démocratie américaine allant vers un totalitarisme oppressif. »<sup>184</sup> Dans cette postface justement, l'auteur révèle qu'il voulait décrire un monde dont il aurait voulu s'évader en ressentant l'effroi d' Alexandre de Tocqueville, « qui après avoir décrit les institutions américaines du XIX<sup>e</sup> siècle, envisage à la fin de son livre les conséquences extrêmes de ce nouveau système » [GLO 498].

---

<sup>182</sup> Baudrillard, Jean. *Amérique*, p.112

<sup>183</sup> Ibid.

<sup>184</sup> Posthumus, Stéphanie. p. 446

Si l'on se souscrit au point de vue de Baudrillard selon lequel « les Etats-Unis sont l'utopie réalisée »<sup>185</sup>, le choix géographique de Rufin se justifie amplement. En effet, nous explique le philosophe français, « la conviction idyllique des Américains d'être le centre du monde, la puissance suprême et le modèle absolu n'est pas fausse. Et elle ne se fonde pas tant sur les ressources, les techniques et les armes que sur le présupposé miraculeux d'une utopie incarnée, d'une société qui, avec une candeur qu'on peut juger insupportable, s'institue sur l'idée qu'elle est la réalisation de tout ce que les autres ont rêvé – justice abondance, droit, richesse et liberté : elle le sait, elle y croit et finalement les autres y croient aussi. Tout le monde finit par se retourner, dans la crise actuelle des valeurs, vers la culture qui a osé, par un coup de force théâtral, les matérialiser sans attendre, vers celle qui, grâce à la rupture géographique et mentale de l'émigration, a pu penser créer de toute pièce un monde idéal. »<sup>186</sup> L'Amérique n'est-elle pas avant et après tout « le Nouveau Monde » ?

Rufin aurait pu foncièrement localiser l'intrigue en France (Les vieux pays européens sont tout autant en crise que le continent outre-Atlantique et l'Hexagone ne fait pas exception.), mais nous imaginons que par principe, lorsque l'utopie s'établit dans un texte, elle se doit de naître dans un pays éloigné et encore mieux dans une époque future, pour permettre « un mouvement d'écart absolu »<sup>187</sup>. Remarquons que l'utopie se développe typiquement dans un cadre fermé et clos, généralement coupé de l'extérieur, le plus souvent sur une île –

---

<sup>185</sup> Baudrillard, Jean. *Amérique*, p.76

<sup>186</sup> Ibid. pp.76-77

<sup>187</sup> Godin, Christian. *Faut-il réhabiliter l'utopie ?* p. 20

dans notre cas, Globalia est contenue dans une bulle de verre. Christian Godin nous rappelle en citant Paul Ricœur que « ce qui caractérise l'utopie, ce n'est pas son incapacité à être actualisée, mais sa revendication de rupture. C'est l'aptitude de l'utopie d'ouvrir une brèche dans l'épaisseur du réel ». Godin ajoute que le premier geste d'Utopus (le premier roi d'Utopie chez Thomas More) fut de couper l'isthme qui rattachait l'île au continent. C'est l'*écart* qui donne à l'utopie sa nature. »<sup>188</sup> Le récit d'anticipation utopiste amène directement à qualifier l'utopie (ou la contre-utopie) en tant qu'« uchronie »<sup>189</sup>. « En déplaçant l'irréel du lieu (le nulle part) au temps (le plus tard), en décentrant l'utopie vers une autre dimension du réel, vers un autre lointain, l'uchronie (on doit le mot à Charles Renouvier <sup>190</sup>), donne à l'utopie un surcroît de possibilité. Le futur a une finalité que l'ailleurs n'a pas, et puis les lointains de la terre nous sont devenus si proches que l'exotisme n'appartient plus à l'espace. »<sup>191</sup>

---

<sup>188</sup> Godin, Ibid. pp. 19-20

<sup>189</sup> La première uchronie (tel que nous l'entendons, en tant que récit d'anticipation) est attribuée au texte de Louis-Sébastien Mercier : *L'An 2440 : rêve s'il en fut jamais* (1771). Ce texte est remarquable pour sa prédiction de la Révolution Française : [Extrait in Chapitre XXXVI : *Les formes du gouvernement.*] « Oserois-je vous demander quelle est la forme présente de votre gouvernement ? Est-il monarchique, démocratique, aristocratique ? - il n'est ni monarchique, ni démocratique, ni aristocratique ; il est raisonnable et fait pour des hommes. La monarchie n'est plus. Les états monarchiques, comme vous le saviez, mais si infructueusement, vont se perdre dans le despotisme, comme les fleuves vont se perdre dans le sein de la mer ; et le despotisme bientôt croule sur lui-même. [...] Il n'a fallu qu'une voix forte pour réveiller la multitude d'un sommeil d'engourdissement. Si l'oppression tonnoit sur vos têtes, vous ne deviez en accuser que votre foiblesse. La liberté et le bonheur appartiennent à qui ose les saisir. Tout est révolution dans ce monde : la plus heureuse de toutes a eu son point de maturité, et nous en recueillons les fruits. Sortis de l'oppression, nous n'avons eu garde de remettre toutes les forces et tous les ressorts du gouvernement, tous les droits et l'attribut de la puissance dans les mains d'un seul homme : instruits par les malheurs des siècles passés ; nous n'avons pas été si imprudens. »

<sup>190</sup> Renouvier, Charles. *Uchronie (l'utopie dans l'histoire) : esquisse historique apocryphe du développement de la civilisation européenne tel qu'il n'a pas été, tel qu'il aurait pu être...*, Paris : La Critique Philosophique, 1876

<sup>191</sup> Godin, Christian. *Faut-il réhabiliter l'utopie ?* p.22

Globalia en tant que lieu fictionnel et futuriste rappelle la réalité expérimentale de Biosphère 2, le laboratoire « vivant » de l'Université de l'Arizona, situé à Oracle, au pied des montagnes du parc naturel de Catalina<sup>192</sup>, dont Baudrillard fait une description très nuancée dans le chapitre *L'Ecologie Maléfique*, de son étude *L'Illusion de la Fin*. Ainsi, nous dit-il, « le plus bel exemple [en tant qu'espèce condamnée] de ce que l'espèce humaine est capable de s'infliger, c'est Biosphère 2 – premier jardin zoologique de l'espèce, où elle vient se contempler en train de survivre, comme on allait voir jadis les singes en train de copuler. » Baudrillard décrit cette immense verrière en des termes curieusement similaires à ceux de Rufin : « Au large de Tucson, dans l'Arizona, en plein désert (non-zones dans les termes de Rufin), une structure géodésique de verre et de métal, abritant tous les climats de la planète en miniature (En Globalia, le climat est contrôlé par des machines à beau temps, et l'hiver n'est qu'un terme employé au sens figuré [GLO 26]). [...] Toute l'idéologie humaniste, écologique, climatique, microscopique, biogénétique est résumée ici. [...] A la promiscuité artificielle des climats correspond l'immunité artificielle de l'espace : l'élimination de toute génération spontanée (de germes, des virus, des microbes), purification automatique de l'eau, de l'air (En Globalia, il est permis de fumer par exemple – Globalia est une société d'une permissivité extrême – mais le citoyen qui choisit de fumer doit fumer sous une hotte catalytique et immédiatement procéder à une décontamination après l'acte [GLO 139]), de l'ambiance physique (mais aussi mentale, purifiée par la science). Elimination de toute reproduction sexuée :

---

<sup>192</sup> Adresse physique: 32540 S Biosphere Rd, Oracle, AZ 85623

interdiction de se reproduire en Bio 2, même la contamination du vivant est dangereuse, la sexualité risque d'altérer l'expérience (Pareillement, les Globaliens sont soumis à de strictes réglementations concernant la reproduction). »<sup>193</sup>



Biosphere 2,<sup>194</sup>

Baïkal et Kate sont des Globaliens et vivent dans la coupole de verre de Seattle : « Kate avait beau savoir comme tout le monde, que Seattle où elle vivait était situé au bord de la chaîne des Cascades, elle avait seulement jusqu'ici aperçu ces montagnes de loin. » [GLO 14]. Ils ne connaissaient que Globalia, mais tous deux n'étaient pas dupes de son illusion. Afin de « sauver leur jeunesse »<sup>195</sup>, comme l'exprime Abu Bakr Rieger dans une publication appelée *Globalia Magazine*, Baïkal et Kate mettent à profit une randonnée « trekking » pour s'échapper à cette utopie qui se révèle hautement dystopique, et rejoindre le monde des « non-zones », cet « ailleurs » auquel Baïkal s'efforçait de croire et « où les qualités [qu'il sentait en lui], le courage, l'imagination, le goût de

<sup>193</sup> Baudrillard, Jean. *L'Illusion de la Fin*, pp. 124-125

<sup>194</sup> Biosphere 2, <<http://www.b2science.org/>>

<sup>195</sup> Rieger, Abu Bakr. *Cologne: A Visit to Globalia*

l'aventure et du sacrifice trouveraient à s'employer » [GLO 90], en tout cas, fuir la « prison » [GLO 49] qu'était Globalia.

Rufin dévoile, lors d'une conférence à Cologne, qu'il avait lui-même participé à un trekking en Afrique du Sud où un petit incident lui donna l'inspiration de la scène d'ouverture du roman. Un garde lui avait demandé à voir sa carte d'entrée (munie d'un code-barres), car sans elle il serait impossible de le localiser ou de le trouver ; une formalité à laquelle il refusa de se plier :

Rufin recounts a trekking tour in South Africa which inspired him to write Globalia. After walking a long way through the wilderness he came upon a policeman who asked him for his entry card with a barcode. Rufin protested. The officer explained to him that without the coded entry card, they could neither search for him nor find him. The start of the Globalia theme had found Rufin.

La randonnée à laquelle Baïkal et Kate se sont inscrits est l'occasion pour l'auteur de nous donner une description à chaud de l'univers globalien. Un guide s'évertue à mettre l'accent sur tous les agréments mis à disposition des Globaliens qui ont élu de s'adonner aux joies du trekking (terme sur lequel Rufin insiste dans l'avertissement du roman car en effet « trekking » est un mot qui appartient « à une langue désormais morte, [mais] que nous avons conservé par commodité et peut-être par nostalgie » [GLO 9]) : « Tout a été fait pour vous procurer à chacun d'entre vous un plaisir sportif maximal en respectant la nature. [...] Grâce aux nouvelles technologies utilisées, les verrières qui protègent le parcours se feront complètement oublier » [GLO 17].

D'emblée, la description porte à croire que les Globaliens jouissent de conditions inouïes, par opposition aux humains des non-zones, ou même de leurs ancêtres, dont ils ont une connaissance minimale et erronée. Cependant, ces soi-disant randonneurs, même si leur univers est technologiquement à la pointe, sont décrits comme des personnes en médiocre forme, dont « la plupart étaient obèses, surchargés de mauvaises graisses qui les faisaient souffler et suer [GLO 20]. En contraste, les deux protagonistes, Baïkal et Kate sont des individus sveltes et sains. Il va sans dire que, par cette simple constatation d'ordre physiologique, ces deux Globaliens qui tenteront d'échapper au système dictatorial de Globalia, savent qu'ils ne pourraient pas vivre dans ce monde d'ahuris au sein de cette verrière claustrophobe. Ils vont bien évidemment commettre l'irréparable [GLO 25] et entrer en zone interdite.

Nous pouvons à nouveau rapprocher Globalia du constat que fait Baudrillard à propos de Biosphère 2 : « la *vérité* de l'opération est ailleurs, et on la pressent quand on revient dans l'Amérique *réelle*, tout comme on émerge de Disneyland dans la vie réelle : c'est en fait le modèle imaginaire, ou expérimental, n'est en rien de différent du fonctionnement réel de cette société. De même que l'Amérique entière est construite à l'image de Disneyland, ainsi toute la société américaine est en train de poursuivre, en temps réel et à ciel ouvert, la même expérience que Biosphère 2, qui n'est que donc faussement expérimentale, comme Disneyland est faussement imaginaire. »<sup>196</sup> Globalia est donc non

---

<sup>196</sup> Baudrillard, Jean. *L'Illusion de la Fin*, p. 126

seulement un monde imaginaire et rêvé, il est aussi d'une certaine manière l'expérimentation d'un système. Cependant, cette extrapolation de notre monde réel est en bien des points déjà notre monde – sans compter que le modèle imaginaire aura bientôt fait de contaminer les non-zones. Rufin n'ira pas si loin, mais ce scénario est loin d'être inimaginable.

*Don't worry, be happy!*

[Sois vieux et tais-toi]

Les Globaliens ne devaient se soucier de rien. Le gouvernement, qui régissait entièrement leur vie, leur procurait tout ce dont ils ont besoin. Puig Pujols, un journaliste qui venait de se faire licencier – dont la carrière avait été « accélérée » selon les termes en anglobal), car ses recherches présentaient une menace selon la Protection Sociale, alors qu'il avait juste commis l'erreur de *penser autrement* –, admet qu'au fond « il avait un toit à vie et ne mourrait pas de faim, grâce au *Minimum Prospérité* auquel, comme tout Globalien, il avait droit à vie » [GLO 151]. Ces citoyens nouveaux n'avaient également rien à craindre, car ils étaient à tout moment protégés. Les verrières de la bulle globalienne étaient « construites à l'épreuve des explosions, des projectiles et des munitions toxiques. Elles assurent totalement [leur] sécurité » [GLO 18]. Le lecteur comprend très vite que la réalité globalienne n'était pas vraiment celle que leur ressassait la propagande gouvernementale et médiatique. Ils étaient protégés bien sûr, mais au prix d'une surveillance sans relâche, que la plupart en étaient venus de considérer à tort

comme un privilège : « Admis d'heure en heure, chacun de ces groupes de quarante avait pour consigne de ne pas trop se disperser pour faciliter la vidéoproduction. Il ne s'agissait bien sûr pas de les surveiller mais seulement d'assurer leur sécurité » [GLO 19]. Nous apprenons également que ces néo-humains sont des êtres qui suivent les consignes en répondant simplement par un « grognement, émis sur plusieurs tons » telle une petite armée en campagne, sans aucun pouvoir ou discernement personnel. Le Globalien sacrifiait donc bien sa liberté au profit de sa sécurité. Abu Rieger voit en Globalia «un système de contrôle usant excessivement de la rhétorique de la liberté, des droits de l'homme et surtout de la sécurité absolue, faisant donc usage de concepts absolus, auxquels le Globalien croyait presque religieusement et qui n'étaient à aucun moment remis en question, empêchant ainsi un authentique débat public concernant les fondements de la démocratie en question. Cette démocratie était acceptée comme telle et n'avait aucune alternative de toute façon :

Globalia makes excessive use of the rhetoric of freedom, human rights and, above all, absolute security, while the unquestionability of these absolute, almost religiously transfigured concepts means at the same time the end of any genuine public debate about the political substance of Globalia's democracy. It is accepted. There are no alternatives left anyway.<sup>197</sup>

Notons toutefois comme le suggère Rufin qu'en Globalia « il y a des élections partout et tout le temps, mais elles ne changent rien à rien. C'est l'histoire d'un monde où, face au déchaînement de violence autour des questions historiques, ethniques, religieuses et politiques, on a décidé leur abolition. Tout est désormais

---

<sup>197</sup> Rieger, Abu Bakr. *Cologne: A Visit to Globalia*

basé sur l'économie, la politique n'est plus qu'une comédie en surface. »<sup>198</sup> Stéphanie Posthumus remarque également que la démocratie universelle, « fondée sur un objectif économique, celui de l'unification des marchés [...] n'est qu'une façade derrière laquelle se cachent les agencements du capitalisme. En Globalia, on parle du droit d'acheter et de consommer comme on parle du droit de voter. La publicité omniprésente crée un cycle constant de besoins inassouvis chez l'individu de sorte qu'il tourne toujours son avidité contre lui-même plutôt que contre les autres. Profondément insatisfaits, les Globaliens sont pourtant incapables de sortir du système. »<sup>199</sup> Ils s'y résignent donc et s'en accommodent. Au détour de ces remarques, le résultat est que le seul intérêt du Globalien est celui de consommer : consommer pour se divertir, acheter pour s'entretenir, consommer pour consommer, consommer pour ne pas avoir peur car même si la population est en soi-disant sécurité, elle vit sous la constante menace de nouvelles vagues d'attentats terroristes [GLO 18]. « Le bus piégé à Rome il y a six mois », « les explosifs retrouvés sous une pile du Golden Gate » [GLO 36] étaient des inventions de toutes pièces pour maintenir les citoyens dans leur joug. Au fil des pages, les détails sur ces néo-humains s'accumulent et permettent de dresser un portrait assez précis du Globalien typique. Il s'avèrera, comme on peut le deviner d'ores et déjà, que le citoyen de Globalia est en fait un être en pleine dégénérescence, en évolution à rebours, comme le dirait Maurice Dantec. Tout ce

---

<sup>198</sup> *Rencontre avec Jean-Christophe Rufin, à l'occasion de la parution de Globalia*, Gallimard

<sup>198</sup> Posthumus, Stéphanie. p. 447

<sup>199</sup> Ibid.

qui constituait l'individu dans sa singularité et sa particularité, à l'instar de notre civilisation contemporaine se volatilise pour se faire remplacer par le grossier, le vulgaire, l'uniformité, l'incapacité intellectuelle. Ceci étant dit, les Globaliens sont « heureux ».

Leur bonheur, outre qu'ils ne doivent se soucier de rien est certainement du à cette innovation globalienne, qui est celle de la perte du souci de vieillesse. Le vieillissement qui préoccupait tant l'homme de notre société, au point de miner sa vie – faut-il rappeler le tourment insoutenable de Daniel dans *La Possibilité d'une Ile* de Michel Houellebecq –, n'est plus une contrariété chez les « personnes de grand avenir » (terme anglobal désignant les personnes âgées). Les messages publicitaires et la propagande étaient parvenus à leur faire croire que la vieillesse avait bien du charme et que par contre la jeunesse évoquait cette idée de « non-fini » : Baïkal « avait toutes les qualités et les insuffisances de son âge. Il semblait très grand et vigoureux mais avec un air romantique, lui aussi (comme Kate), c'est-à-dire un peu niais. Il avait un aspect « pas fini », comme disaient les chroniqueurs de façon péjorative pour désigner la jeunesse » [GLO 105]. Dans la même logique, la beauté naturelle n'avait rien de séduisant. Le naturel était « un terme qui désigne bien ce qu'il veut dire : le contraire de la civilisation, une véritable sauvagerie. » [GLO 105]

Les Globaliens étaient conservés dans une « éternelle jeunesse grâce au sport et à la chirurgie » [GLO 27]. « En Globalia, la beauté était devenue un idéal accessible à tous, à force de temps et d'efforts, grâce au maquillage et à la chirurgie et

surtout à la tolérance qui avait placé les canons de la beauté vers la maturité et la richesse [GLO 106]. Ils sont parvenus à « un stade de haute maturité, fondé sur la longévité maximale » [GLO 99]. D'ailleurs, « il est impossible d'atteindre une véritable jeunesse avant soixante-dix ans. Et c'est vers seulement cet âge que l'on pourrait ressentir une plénitude, qui ne ferait que s'accroître. » [GLO 193] Dans un entretien pour Gallimard, Rufin explique qu'il voulait illustrer une idée importante, le fait que « la culture prime la nature. Donc tout peut s'acquérir à tout moment, nous dit-il, y compris la jeunesse et la beauté - c'est le moteur même de la société de consommation. La nature est profondément inégalitaire, elle disperse ses dons au gré de ses caprices : il faudrait donc la corriger par la culture. Ce n'est pas une idée nouvelle, on en trouve trace dès le XVIIIe siècle : la nature brute, sauvage, est épouvantable, elle ne devient réellement nature qu'après avoir été recréée, cultivée. C'est d'ailleurs toute la philosophie du jardin à la française... En ce sens, Globalia est un immense jardin où les plantes sont remplacées par les êtres humains. »

Notons une autre spécificité globalienne qui aurait tout lieu de susciter l'inquiétude : les jeunes gens étaient en nombre vraiment limité. Baïkal et Kate étaient assez exceptionnels de ce point de vue et par conséquent ils étaient en marge et exclus de la grande majorité : « une haine bien courante, en Globalia, contre les jeunes, mais qui trouvait rarement l'occasion de s'exprimer car ils étaient désormais peu nombreux » [GLO 34]. Il est facile de concevoir qu'un si petit nombre de jeunes est chose alarmante dans une société, si cette dernière veut

assurer sa survie. Mais ce n'était étonnamment pas le cas pour les Globaliens, car tous les problèmes normalement associés à la jeunesse, comme « la tendance à l'instabilité et à la violence » avaient disparus. La jeunesse « devenait seulement une force d'appoint, un matériau destiné à mûrir longtemps et docilement [...]. Le renouvellement de cette force d'appoint était limité au plus juste, pour maintenir la population générale de Globalia constante, voir selon les recommandations écologiques, en légère diminution. » [GLO 100]. Le système globalien n'acceptait d'ailleurs pas « la multiplication sociale désordonnée par des naissances anarchiques », c'est pourquoi le « Ministère de l'Harmonie sociale » avait été établi et régulait strictement les grossesses qui étaient « désormais un événement à déclaration obligatoire ». L'avortement y est bien sûr autorisé. Ainsi, on apprend aussi qu'un des objectifs de la société globalienne est « d'achever la grande révolution démographique jusqu'à atteindre peu à peu l'objectif *mortalité zéro, fécondité zéro* » [GLO 99] Dans une étude intitulée *La Fin de l'Humanité*, Christian Godin souligne que « d'après les projections, les décès dépasseront plus ou moins définitivement les naissances au-delà de l'année 2017 (dans les pays occidentaux). Lorsque cela arrivera, seule l'immigration pratiquée à un niveau jamais atteint dans le passé récent pour contrebalancer la baisse démographique »<sup>200</sup> et d'ajouter que « dans les pays les plus menacés par la dépopulation, seule [cette] immigration massive pourrait sauver ce qui restera du système de protection sociale »<sup>201</sup>. Toutefois, fait-il remarquer, ce scénario est fortement improbable, compte tenu d'une part du fait qu' « une population

---

<sup>200</sup> Godin, Christian. *La Fin de l'Humanité*, p. 102

<sup>201</sup> Ibid. p.109

vieillissante est par définition celle qui est le moins à même à comprendre la nécessité d'une immigration massive. »<sup>202</sup> D'autre part, il faut aussi admettre la logique absolument inexcusable de l'opinion publique, « persuadée que les populations étrangères ne sont capables que de se comporter en parasites. »<sup>203</sup>

Rufin se rappelle avoir été immanquablement frappé en revenant du tiers-monde de « la quasi-disparition des enfants dans nos sociétés occidentales. Il pense, souligne-t-il, qu'on en mesure encore mal les conséquences. »<sup>204</sup> Christian Godin ira même plus loin et souligne qu' « en matière démographique, le tiers-monde n'existe plus. » Il considère en effet que « nous vivons encore avec l'idée que [la population mondiale] est divisée en deux mondes : le monde économiquement développé avec un taux de croissance démographique faible et le monde économiquement sous-développé avec un taux de croissance démographiquement fort. » Or, selon le philosophe et pédagogue français, « cette dichotomie, qui résulte de l'inertie du passé immédiat, ne correspond plus à la réalité, excepté en quelques régions du monde (Afrique noire, certains pays musulmans) qui ne sont plus la règle, mais l'exception. S'il existe entre les deux « mondes » un décalage, il n'y a déjà plus de réelle opposition. » Ni la pauvreté, ni l'analphabétisme, ni même des attitudes religieuses strictes et traditionalistes ne peuvent empêcher le passage à un faible de taux de fécondité et que même si l'on comptait sur l'immigration pour stabiliser les taux de natalité et mortalité, tôt ou tard, la

---

<sup>202</sup> Ibid. p. 110

<sup>203</sup> Ibid. p. 110

<sup>204</sup> *Rencontre avec Jean-Christophe Rufin, à l'occasion de la parution de Globalia*, Gallimard

population connaîtrait le phénomène de « *capillarité sociale*, pour désigner la tendance des classes sociales les plus pauvres de la société ( composées en majorité d'immigrés et venant le plus souvent de pays à natalité plus forte que leur pays d'immigration) à adapter leur comportement à celui des riches. »

Dans son étude *Demodystopia : Prospects of a demographic Hell*, Andreu Domingo décrit *Globalia* et *La Possibilité d'une Ile* de Houellebecq comme deux exemples typiques de ce qu'il appelle une « démodystolie ». Ainsi, explique-t-il, la jeunesse perd son importance au profit une gérontocratie, qui déteste les jeunes mais idéalise la jeunesse :

Young people have lost importance in both absolute terms as a consequence of the *baby bust* and in relative terms from the decline of fertility and increase in longevity. As demographic conditions have evolved over the last several decades, we have gone from youth seen as a problem to youth idealized, and from an old age menaced by obsolescence to gerontocratic societies where the young are detested by youth is worshipped.<sup>205</sup>

Le protagoniste de *La Possibilité d'un Ile*, Daniel, faisait preuve d'une intransigeance sarcastique lorsqu'il écrivait qu' « il subsistait des *tabous* (en l'occurrence l'assassinat des enfants) [...] mais il pouvait aussi conclure d'une manière un peu plus raisonnable que « s'il y avait tabou, c'est qu'il y avait problème. » [PI 66] Houellebecq ne donne pas de nom à ce problème mais observe très justement que « depuis plusieurs décennies, le dépeuplement occidental (qui n'avait d'ailleurs rien de spécifiquement occidental ; le même

---

<sup>205</sup> Domingo, Andreu. "*Demodystopias*": *Prospects of Demographic Hell*. p. 733

phénomène se reproduisait quelque soit le pays, quelle que soit la culture, un certain développement économique une fois atteint) faisait l'objet de déplorations hypocrites, vaguement suspectes dans leur unanimité. » [PI 67] Il illustre son propos en rappelant que « c'est pendant les mêmes années qu'apparurent en Floride les premières *childfree zones*, résidences de standing à destination de trentenaires décomplexés qui avouaient sans ambages ne plus pouvoir supporter les hurlements, la bave, les excréments, enfin les inconvénients environnementaux qui accompagnent d'ordinaire la *marmaille*. [...] Un pas important était franchi : Pour la première fois des jeunes gens éduqués, d'un bon niveau socio-économique, déclaraient publiquement *ne pas vouloir* d'enfants, ne pas éprouver le désir de supporter les tracas et les charges associés à l'élevage d'une progéniture. » [PI 67] Christian Godin appelle ce refus et rejet de progéniture « la pédophobie ». Il explique cette phobie comme allant de pair avec les conséquences du capitalisme moderne qui après avoir « exploité le travail de l'enfant, le réduit à un rôle de consommateur. Arraché à la sphère économique (tout maintien étant désormais dénoncé comme esclavage), l'enfant finit paradoxalement plus d'autre sens qu'économique. »<sup>206</sup> De nos jours, il « constitue pour les acteurs de ce système un frein et un coût de plus en plus insupportables. »<sup>207</sup> D'un point de vue plus individualiste et narcissique et évidemment caractéristique de notre société, la pédophobie se caractérise comme l'avait justement souligné Houellebecq par une profonde répugnance pour la *marmaille*. La femme, en particulier, préférera renoncer à ses instincts maternels afin d'éviter

---

<sup>206</sup> Godin, Christian. *La Fin de l'Humanité*, p. 168

<sup>207</sup> Ibid. p. 162

les inconvénients physiques et déformations de la grossesse. Certes, quel que soit le point de vue, féminin ou masculin, l'enfant gêne, surtout s'il est le rappel constant de la sénescence de son géniteur.

Pour Rufin, la caricature globalienne, au-delà de dénoncer l'irréversible que connaîtra notre civilisation dans un avenir vraiment proche à cause du vieillissement de la population, est aussi l'occasion d'interroger « une certaine conception individualiste des droits de l'homme, au mépris de toute dimension communautaire. Dans cette optique, chacun peut revendiquer tout au long de sa vie, et jusqu'à un âge très avancé, la pleine jouissance de ses moyens et de son pouvoir, au lieu de penser à ceux qui sont à naître. »<sup>208</sup> Rufin veut que le lecteur comprenne que son roman dénonce l'absurdité que peuvent prendre certaines revendications qui se proclament faussement sous l'appellation du droit de l'homme. Il explique qu'il est bien « un militant des droits de l'homme, mais si vous les poussez à l'extrême, ça devient absurde, c'est-à-dire que si vous dites *j'ai le droit d'être le plus vieux possible, de rester jeune le plus longtemps possible*, alors vous tombez sur cette société de centenaires, il n'y a plus de jeunes, plus d'enfants. »<sup>209</sup> Et le droit à l'« immortalité » n'est qu'un exemple. Il faut désormais questionner réellement la légitimité de certains droits de l'homme. De quel droit prétendons-nous nous à tous ces droits ?

La société globalienne avait mis tout en place pour permettre à ses citoyens d'oublier leur âge véridique. Le rythme de la vie à Globalia était à cet effet régulé

---

<sup>208</sup> Rencontre avec Jean-Christophe Rufin, à l'occasion de la parution de *Globalia*, Gallimard

<sup>209</sup> Ardisson, Thierry. *Tout le Monde en Parle*, France2, diffusion : 17 janvier 2004

selon un calendrier spécial : « les années étaient comptées de 0 à 60, puis on revenait de nouveau à zéro. [Ce système] permettait aux personnes de grand avenir de se libérer de l'affreuse indiscretion qu'était auparavant une date de naissance » [GLO 45]. La vie d'un Globalien pouvait conséquemment se résumer en ces termes : après une enfance indigne même d'être mentionnée, le Globalien atteignait l'âge adulte, sans intérêt quelconque outre si ce n'était celui d'être un consommateur. Venait ensuite « une longue phase de la vie où tous les organes sont changés un à un. Le corps devient un mélange troublant d'accessoires neufs, brillant sur un fond où se marque tout de même une certaine usure » [GLO 66].

Cette dénegation du temps dépassait amplement le souci de masquer la vieillesse du corps et de renoncer à une date de naissance. C'était dans tous les domaines de cette société que la notion du temps se voulait abolie et ce par diverses entremises. Les études d'histoire, par exemple, étaient suspectes. Même si le « droit à célébrer ses origines » faisait partie des libertés fondamentales de Globalia, « cultiver trop de références était source d'excessive confiance en soi, d'arrogance identitaire et de racisme potentiel » [GLO 187]. « En Globalia, l'histoire était réduite à des scènes, à des ambiances. Dans les parcs de loisirs où les professeurs emmenaient leurs classes, on passait du manège médiéval au funérarium égyptien, des échafauds de la Révolution française aux remparts virtuels romains » [GLO 188]. On finit donc par oublier ou ignorer que l'histoire fut une suite d'événements se succédant dans « un ordre rigoureux et irréversible. Et surtout [que] les êtres humains avaient été le moteur de ces changements ».

Comme le laisse présumer le calendrier globalien avec son cycle de soixante années, les dates n'étaient pas courantes : « Encore une chose délicieuse et disparue : les dates » [GLO 82] et les documents historiques avaient été interdits pour l'usage particulier. « Le ministère de la Cohésion sociale ne permettait pas de conserver chez soi de tels documents historiques. »[GLO 177]. A défaut d'histoire, les Globaliens avaient accès à des références culturelles normalisées [GLO 187] ou standardisées [GLO 77]. Ces citoyens avaient donc bel et bien quelques repères sociaux et personnels, mais le temps se régissait différemment : toutes sortes de fêtes donnaient un rythme à la vie des Globaliens, comme la fête du Chat [GLO 181] ou de la Pluie [GLO 484]. Chaque journée était « dédiée à quelque chose et les publicitaires s'efforçaient de donner à ces différents événements un relief comparable à Noël » [GLO 182].

### *Zones interdites*

Le citoyen de Globalia *pourrait* se rendre compte du simulacre et la contrefaçon de sa société, s'il avait l'occasion – même unique – de se rendre dans les non-zones, ces territoires qu'ils savaient barbares et formellement interdits d'accès par le gouvernement pour des raisons de sécurité et de protection sociale. Les non-zones étaient un monde portant les vestiges et reliques d'une société à laquelle les hommes avaient appartenu avant que Globalia ne soit mis en place en tant que système démocratique. Nous pouvons évidemment nous poser la question de ce

passage. Comment la transition à ce nouveau gouvernement s'est-elle opérée ? Globalia se serait établi en l'espace de moins d'un siècle. Rufin demeure malheureusement assez vague à ce sujet. Il nous informe uniquement que Globalia était le produit d'une « guerre contre les identités, l'idée d'action collective, l'engagement. Globalia était le projet d'hommes puissants, une « construction humaine retournée contre les hommes, un édifice fondé sur la liberté mais qui écrasait toute liberté, un monstre politique à détruire. » [GLO 377] Michel Herland souligne pareillement que « la description de l'économie de Globalia n'est guère précise. On apprend simplement qu'elle est dominée par les monopoles et de ce fait étroitement contrôlée par une poignée de chefs d'entreprises mondiales. L'influence qu'ils exercent collectivement est pratiquement sans limites, au point de déposséder les institutions démocratiques de la réalité du pouvoir. »<sup>210</sup>

Assurément, un court séjour dans les non-zones serait dangereux, en ce sens qu'il ouvrirait les yeux du Globalien, fut-il encore capable de voir l'imposture. On faisait croire que ces « confins étaient déserts ou livrés à la barbarie de quelques terroristes insaisissables, cruels et à peine humains » [GLO 132]. Certaines missions d'ordre militaire ou humanitaire étaient envoyées dans ces territoires inhumains, mais ces envoyés subissaient ensuite « une longue décontamination et un traitement psychiatrique. Des médicaments amnésiants leur permettraient d'évacuer tous les souvenirs qu'ils auraient pu conserver de cette incursion. »

[GLO 172]

---

<sup>210</sup> Herland, Michel. *Politique Fiction*

Il va de soi qu'en s'évadant de Globalia Baïkal et Kate découvraient un tout autre monde, et ce monde était bien loin d'être celui décrit par la propagande. Certes, il n'était cependant guère ni vide, ni désert, ni « sauvage » à proprement parler comme on leur avait fait croire. Il était au contraire parcouru « de milliers de sentiers, traces d'êtres humains qui y [vivaient] »<sup>211</sup>. Le passage de l'homme avait marqué ce territoire et le sentiment initial de Kate en particulier était celui de la peur et de l'inconfort, « qui faisaient obstacle au plaisir et finissaient par étouffer le désir lui-même. » [GLO 44] Le désir du couple de vivre librement (et de surcroît, pour Kate, le désir de pouvoir aimer Baïkal en toute liberté) l'emporta sur leur étonnement initial face au chaos et à l'état de dépravation des non-zones. Les non-zones n'avaient donc rien de réjouissant de prime abord et Kate se sentait gagnée par un profond pessimisme. Le monde qu'ils avaient rejoint n'était aucunement le paradis, il était l'exemplification à nouveau de la culture primant sur la nature. Certes, rien ne pouvait entamer l'enthousiasme, ni l'esprit romantique et aventureux de Baïkal : les non-zones seraient le lieu de leur domicile

Une étude consacrée aux « non-zones » se révélerait des plus intéressantes. A défaut, nous aimerions cependant mentionner les notions de « lieux » et de « non-lieux » tel que le théorise Marc Augé dans *Non-lieux : une introduction à une anthropologie la surmodernité* (1992). La zone que Rufin appelle « Globalia » pourrait quasiment correspondre au « non-lieu » de l'ethnologue français. Ainsi,

---

<sup>211</sup> Posthumus, Stéphanie, p.448

conçoit-il « la notion de « non-lieu » pour l'opposer à celle de lieu anthropologique – ce lieu à la rencontre et à l'exploration duquel l'ethnologue se consacre classiquement. Dans le lieu anthropologique, on peut lire dans l'espace l'organisation sociale (à travers les règles de résidence, par exemple), le passé commun et les symboles partagés : tout y fait sens (social). Dans les non-lieux, cette lecture n'est plus possible : ce sont des espaces de coexistence contingente et éphémère, concrètement les espaces de circulation, de consommation et de communication. Ces espaces se multiplient en même temps que l'histoire s'accélère, que la planète rétrécit et que l'individu consommateur s'isole. Ces trois inflexions constituent ce que j'ai proposé d'appeler surmodernité, pour suggérer qu'elles procèdent d'une amplification des mouvements constitutifs de la modernité. »<sup>212</sup>

Pour Marc Augé, un *lieu* est « triplement symbolique (au sens où le symbole établit une relation de complémentarité entre deux êtres ou deux réalités) »<sup>213</sup>. Premièrement, le lieu « se définira comme identitaire (au sens où un certain nombre d'individus peuvent s'y reconnaître et se définir à travers lui), relationnel (en ce sens qu'un certain nombre d'individus, les mêmes, peuvent y lire la relation qui les unit les uns aux autres) et historique (en ce sens que les occupants du lieu peuvent y trouver les traces diverses d'une implantation ancienne, le signe d'une filiation) ». Augé précise que « ce qui est un lieu pour certains peut-être un

---

<sup>212</sup> Marc Augé: *L'histoire s'accélère, Les non-lieux se multiplient* (Entretien). Philosophie Magazine, n°43

<sup>213</sup> Bessis, Raphaël. *Dialogue avec Marc Augé : Autour d'une anthropologie de la mondialisation*. p.138

non-lieu pour d'autres et inversement. [...] La multiplication des non-lieux, au sens empirique est pourtant caractéristique du monde contemporain. Les espaces de circulation (autoroutes, voies aériennes), de la consommation (grandes surfaces) et de la communication (téléphones, fax, télévisions, réseaux câblés) s'étendent aujourd'hui sur la terre entière : espaces où l'on coexiste ou cohabite sans vivre ensemble, où le statut de consommateur ou de passager solitaire passe par une relation contractuelle avec la société. »<sup>214</sup>

Nous pouvons donc conclure que Kate et Baïkal cherchent à trouver ce « lieu » dans le territoire des non-zones, où ils pourraient premièrement se construire une identité véritable, qui serait tout sauf globalienne ; deuxièmement vivre leur relation librement et oser espérer établir d'autres relations avec des êtres humains ayant les mêmes valeurs et aspirations que ces derniers ; troisièmement, se redonner un sentiment de filiation avec leurs ancêtres et leur passé et ainsi pouvoir faire sens des émotions qui les animent, mais que jamais auparavant ils n'avaient pu justifier ou expliquer. Quoi qu'il en soit, même si le texte ne mentionne pas la réalisation actuelle de l'établissement de ce lieu pour le couple protagoniste, nous pouvons en concevoir du moins la possibilité. Le roman clôt sur un échange révélateur entre le couple :

- Se peut-il que nous soyons vraiment libres ? demanda Kate en regardant tout autour d'elle avec étonnement.
- Plus libres que libres, s'écria Baïkal. Et nous le serons plus encore quand nous arriverons au fond de notre puits d'ozone.
- D'ozone !
- Tu verras, tu verras. [GLO 493]

---

<sup>214</sup> Ibid. pp. 138-139

*A la recherche du monde perdu*

Si Globalia symbolisait un monde en perdition aux yeux de Kate et Baïkal, les non-zones représentaient un monde perdu qu'ils s'impatientaient de découvrir ou de redécouvrir, considérant qu'ils avaient fait l'expérience de cet univers à travers les livres d'un temps révolu. Nous y reviendrons. Pour en revenir à l'intrigue de *Globalia*, une fois sortis de leur « prison », Baïkal et sa compagne avaient peine à se mettre d'accord sur la légitimité de leur entreprise. Tandis qu'il était convaincu que sa décision était la seule qui puisse être, elle avait peur. « Il lui paraissait impossible que cette fuite eût le moindre avenir. [GLO 46]. Kate s'offusqua et décida de rentrer en Globalia : « Nous n'avons plus rien à manger. [...] On a peur, l'air pue, rien ne nous dit qu'il n'y a pas des pièges ou des mines. Où est la prison, à ton avis ? » lança-t-elle à Baïkal [GLO 49]. Le protagoniste se retrouva seul, mais ne voulant pas abandonner Kate, de peur qu'elle soit en danger, tenta de la retrouver. Il fut aussitôt et malencontreusement capturé par les forces armées globaliennes.

Baïkal fut alors présenté à un vieillard étrange du nom de Ron Altman. Nous comprenons que cet homme était haut placé en Globalia et plus tard d'apprendre qu'il était un des créateurs de cette société idéale. Ron Altman voulait utiliser Baïkal, en tant que nouvel ennemi public pour satisfaire la presse et les Globaliens, qui éprouvaient constamment le besoin de se sentir menacés par un ennemi, car « si on leur disait que tout va bien, littéralement on les

découragerait » [GLO 88]. Ron Altman condamna Baïkal – dont l'esprit relevait vraiment du miracle, « après toutes ces années d'effort pour éradiquer l'idéalisme, l'utopie et le romantisme » [GLO 90] – à un exil forcé dans les non-zones, où il aurait à *jouer* le rôle de rebelle contre le système de Globalia. Altman avait trouvé en lui l'« arme » stratégique parfaite (un être amoureux aidait d'autant plus) afin de maintenir l'état de stase des Globaliens. Notons que Globalia n'était assurément pas en mesure de vaincre quelconque attaque terroriste si elle s'était réellement manifestée, mais en tant que pur concept de manipulation, elle contribuait à autoalimenter le cercle vicieux de la peur ; il suffisait simplement de confirmer de temps en temps la menace d'un acte terroriste.

Baïkal se retrouve donc à nouveau dans le territoire des non-zones. Ses pérégrinations forcées sont une occasion renouvelée de relever les antagonismes entre Globalia et ce territoire. Globalia avait un « Programme de régulation climatique » qui avait mis au point des émetteurs magnétiques, dits 'canons à beau temps', permettant de tenir les nuages à distance. Baïkal pouvait se réjouir tout à coup de découvrir « la mécanique sauvage du ciel livré à lui-même » [GLO 129], lorsqu'il se retrouva pour la première fois à l'extérieur de Globalia. « Baïkal se sentait comme le premier humain offert au monde ; le premier auquel le monde était offert » [GLO 130] Baïkal eut également le temps au cours de longues marches de réfléchir à la forme que prenait le temps, la mémoire et le passé. En Globalia, le passé était englouti au fur et à mesure. « Un mois paraissait aussi lointain qu'un siècle ». « Les titres d'actualité disparaissaient des écrans d'une

semaine sur l'autre ». « Les événements qui avaient eu lieu l'année précédente étaient aussi inconcevables que s'ils ne s'étaient jamais produits ». Dans les non-zones, au contraire, « le passé résonnait interminablement ». [GLO 121-2] Des choses toutes communes, comme la nourriture, avaient perdu tout intérêt en Globalia, la nourriture se constituait d' « aliments préconditionnés, à préparation rapide, [n'ayant] plus rien de commun avec les ingrédients auxquels on prétendait les apparenter » [GLO 85]. Même l'amour n'avait plus la côte. Il rendait stupide [GLO 13] et était absurde [GLO 16], au dire de Marguerite, la mère de Kate, une « vraie » Globalienne.

Ainsi, Jean-Christophe Rufin procède à un va-et-vient incessant entre les choses du passé qui correspondent somme toute à celle de notre contemporanéité (ou d'un passé proche, dont nous avons encore connaissance), mais désormais révolues pour le Globalien. A titre d'exemple, notons la demeure privée de Ron Altman, que Baïkal découvre avant d'être envoyé en zone barbare : « Le monde de cette maison et Altman lui-même appartenaient à une époque révolue, une époque où l'énergie était le feu, le tissu de la toile ou de la laine, la nourriture des produits de la terre. A cet égard, il y avait moins d'écart entre cette maison et le monde de Jules César ou de Louis XIV qu'avec celui qu'entourait Baïkal d'ordinaire. Ce monde disparu, c'était celui où les hommes décidaient eux-mêmes de leur propre destin » [GLO 85].

Rufin décrit la civilisation globalienne pour tenter de révéler son échec en accentuant le solde de la société globalienne qui pouvait se lire sur le visage de

ses citoyens : une « avidité matérielle, une forme répugnante de contentement de soi mais surtout la tension douloureuse d'un manque fondamental. Le système globalien creusait chez ceux qui lui étaient livrés un trou béant : celui d'un permanent désir, d'une insatisfaction abyssale, capable d'engouffrer, sans en être jamais comblé, toutes les productions que la machine commerciale pouvait proposer. Ce qui restait dans ces regards c'était le pur vestige, à un haut degré de concentration, d'une barbarie domestiquée, rendue inoffensive par sa soumission à l'ordre marchand. [...] C'était sans doute le meilleur des mondes possibles. A condition de n'y pas y vivre» [GLO 484-485].

Ayant présenté une « néo-humanité » qui est loin de vivre dans un paradis – plutôt dans un néant tassé dans une immense prison de verre, Rufin laisse toutefois entrevoir une lueur d'espoir en clôturant le roman. Après la dystopie de *Globalia*, une nouvelle humanité serait logiquement possible, émergeant ailleurs. Cette lueur d'espoir pour une société meilleure, mieux équilibrée et offrant une quantitative satisfaction à ses déserteurs. Baïkal et Kate qui la portent en eux.

#### *Walden ou le retour à l'humanité*

Le Globalien ne lit pas. Cela veut probablement dire qu'ils aimaient la vie<sup>215</sup>, aurait pu commenter Michel Houellebecq à la lecture de *Globalia*. Le Globalien n'est sans aucun doute ni conditionné à l'appréciation des livres, ni à appréciation

---

<sup>215</sup> En référence à la citation de Michel Houellebecq « Quand on aime la vie, on ne lit pas », dans *Rester Vivant*.

de l'écriture. « Non que les livres soient interdits, mais on a inondé le marché de livres de piètre qualité de sorte que les Globaliens n'ont plus envie de lire. »<sup>216</sup> A ce propos, Rufin se rappelle d'un moment où il se trouvait dans une librairie et avait curieusement posé la question à certains jeunes qui étaient venus y faire un tour de leur désintérêt pour la lecture. Il s'avérait en effet que le choix d'un livre leur était impossible face au nombre incommensurable de publications et il leur était plus facile de juste « mettre un DVD. Tel est le monde culturel du Globalien : majoritairement télévisuel. Les programmes télévisés sont publicitaires et sont même parfois si ennuyeux que le Globalien s'en désintéresse également, même si ceux-ci leur donnent l'occasion d'être une vedette à l'écran pour quelques minutes. Rufin tient vraiment le livre à cœur et regrette la sensible perte de valeur chez les hommes. L'auteur considère le livre « comme recelant d'incalculables trésors. Ils jettent des ponts entre le passé et le futur, instiguent le mouvement social et intellectuel. Nostalgiquement, il se rappelle de son ami Albanien qui retranscrivait des livres pendant la nuit, car ils ne pouvaient être empruntés que pendant une journée et il voulait absolument posséder son propre exemplaire. »<sup>217</sup>

Mais comme toute règle a son exception, la société globalienne avait la sienne aussi. Il existait en Globalia une société secrète appelée « Walden », éponyme du texte d'Henry David Thoreau. Ainsi que le précise Emmanuel Buzay, l'association de Walden se donnait pour mission « de renverser l'ordre totalitaire

---

<sup>216</sup> Posthumus, Stéphanie. p. 448.

<sup>217</sup> Rieger, Abu Bakr. *Cologne: A Visit to Globalia* [ma traduction]

de la société globalienne en travaillant à la ré-individualisation de ses citoyens-lecteurs. Pour ce faire, l'intention de l'organisation est de combattre frontalement la « culture des écrans » qui masquerait la réalité »<sup>218</sup> :

- Nous avons appelé cette association « Walden », pour que nos adhérents comprennent bien ceci : sous les apparences du rêve, ce qu'ils trouveront ici, c'est la réalité. [...]
- C'est exactement le contraire de ce qu'ils peuvent voir sur les écrans. [GLO 186]

*Walden* est le texte qui inspira profondément le journaliste Puig Pujols, tout récemment licencié de son poste de reporter. Le texte donne enfin une structure à sa vie, une sorte d'identité aussi, et certainement le désir de se mettre à l'écriture. Rufin illustre de façon assez naïve l'étonnement que suscite le texte de Thoreau auprès du citoyen globalien amateur de littérature, tant son monde est éloigné de l'étang où l'auteur américain avait passé plus de deux ans dans la solitude de sa modeste cabine :

C'était un récit absolument extraordinaire, fabuleux, d'une audace inouïe. Il fallait une imagination supérieure pour concevoir un monde où l'homme vivrait ainsi librement dans la nature et se livrerait à ses plaisirs sans tenir le moindre compte de l'intérêt collectif : pêcher, faire du feu, couper des arbres. Il prit Walden pour un conte à la limite de l'absurde, plein de fraîcheur et de poésie. [GLO 182]

Quoi qu'il en soit, la lecture de Walden est déterminante pour Pujols. Elle fut à même de lui donner d'une part la confiance et la force de fuir dans les non-zones ; décision qu'il ne regretta aucunement d'ailleurs et d'autre part lui révéla sa vocation d'écrivain, au point où il s'acharna même à trouver du « vrai » papier et

---

<sup>218</sup> Buzay, Emmanuel. *Le propre de l'humain et ses limites au regard du « livre »*

un « vrai » stylo pour écrire. Mais avant d'avoir même obtenu sa liberté en s'exilant, Puig l'avait trouvé dans la lecture et dans l'écriture :

Le papier qu'il avait acheté était d'assez médiocre qualité, un peu jaune et granuleux. Le stylo ne valait rien non plus. Cependant, quand il sentit son poignet se mettre laborieusement en marche, ses doigts se crispent et les yeux se tendre vers la surface brillante de la feuille, Puig ressentit le même plaisir que jadis. Il lui faudrait un peu de temps pour retrouver son ancienne agilité. Les lettres s'enchaînaient péniblement, lentes et vibrantes comme une lourde charge qui s'ébranle. L'effort pour conduire la plume était si intense qu'il ne pensa même pas à ce qu'il allait écrire. Quand il fut venu à bout de la première phrase, il plaça un point bienvenu. S'étant redressé, il lut à haute voix ces quelques mots qui, d'abord de guingois, finissaient bien raides et debout : - Aujourd'hui, moi, Puig Pujols, je suis libre. [GLO 161]

La révélation de l'importance et de la valeur du livre pour Kate et Baïkal ne fut qu'apparente seulement lorsqu'ils furent à nouveau réunis dans les non-zones. *Walden* devenait pour eux le symbole de leur combat et la justification de « la possibilité d'une révolte pleine et entière »<sup>219</sup> :

En Globalia, dit-elle songeuse, ce livre n'avait guère de sens pour moi. Le bonheur dans la nature... Mais ici, je commence à comprendre. Wise disait que c'était l'arme la plus puissante dont disposaient les êtres humains. [GLO 493]

\*

L'intérêt de Globalia ne réside définitivement pas dans son style ou sa forme. Nous reconnaissons des lacunes langagières, un manque d'élan dans la narration, un langage vraiment simple (qui peut certes avoir un certain attrait auprès du public qui consomme la *littérature* par divertissement ; le livre se laisse lire).

---

<sup>219</sup> Buzay, Emmanuel. *Le propre de l'humain et ses limites au regard du « livre »*

Rufin avoue d'ailleurs : « Celui-ci, je l'ai terminé très vite, en trois mois, mais il me trottait dans la tête depuis longtemps. »<sup>220</sup>

Le roman ne présente qu'une faible ambition esthétique, bien que l'auteur s'en revendique une. Celle-ci est de l'ordre d'une nécessité strictement personnelle, plutôt qu'un engagement ou un devoir en tant qu'auteur d'insuffler une nouvelle vigueur dans le genre romanesque, qui comme nous savons en aurai grand besoin. Il est d'ailleurs regrettable que Rufin ait eu besoin de justifier sa démarche esthétique dans sa postface (que nous avons expliquée dans la première partie de ce travail). Nous comprenons que tout roman digne de ce nom contient en lui-même sa nouveauté, sa cohérence et la raison de sa forme.

Le mérite et la nouveauté de ce roman est à comprendre dans une plus grande perspective, celle de s'inscrire dans une lignée d'auteurs dont la volonté est de dénoncer les failles de notre société, de souligner que l'être humain tel que nous le connaissons aujourd'hui pourrait très facilement disparaître. Rufin laisse sous-entendre que nous vivons pour ainsi dire dans cette société globalienne et suggère le « et si c'était possible ? » chère au récit d'anticipation. *Globalia* est peut-être aussi une façon d'exprimer que tout changement ne sera possible que s'il vient des marges, des non-zones de notre monde et qu'il faut s'entendre sur la notion « liberté », qui se veut tantôt polysémique, tantôt a-sémique.

---

<sup>220</sup> Jean-Christophe Rufin, *la tête ailleurs* [Portrait] in Lire, 1 Février 2004

#### IV. Néo-humanité 1.0 ?

*The constellations fill an eternal sky  
But the heavens are the curtains for the boundaries  
they hide;  
Believers' lives will never come to an end  
Unless the tale is just a popular misconception.*

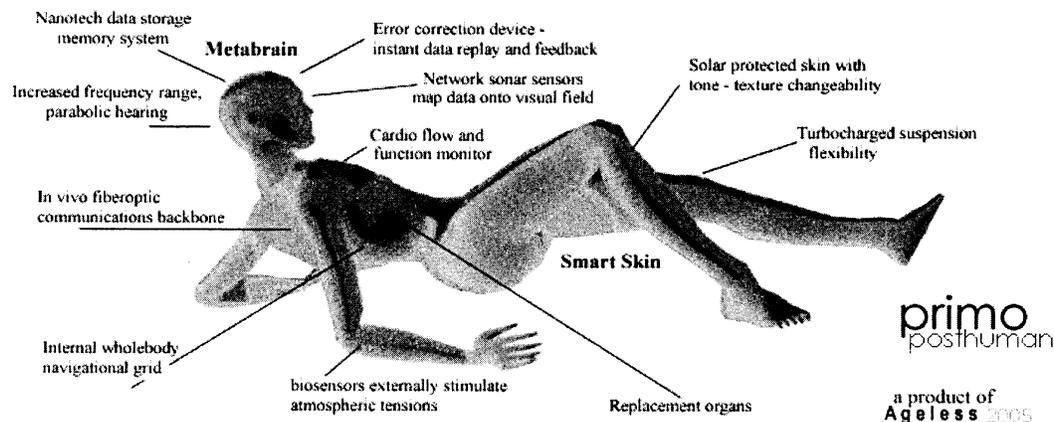
The Southern Backtones, *Forever*

Ce dernier chapitre est l'occasion d'approfondir le concept de « néo-humanité ». Trois textes – *Grande Jonction* de Maurice G. Dantec, *La Possibilité d'une Ile* de Michel Houellebecq et *Globalia* de Jean-Christophe Rufin – ont fourni les outils littéraires afin de baliser cette notion. Néanmoins, afin de mieux la cerner, une réévaluation des notions d'« homme » et d'« humanité » s'impose inévitablement. Pour ce faire, nous proposons d'examiner cette « néo-humanité » dans la possibilité de son devenir en tenant compte des considérations de la « post-humanité », de la « fin de l'Histoire » et de la « fin du monde ». Notre parcours s'articulera donc au-delà du littéraire en cherchant des réponses dans un contexte plus vaste ; en faisant appel à la philosophie, aux actualités et aux sciences.

Au préalable quelques mots s'imposent quant à notre choix de discourir d'une « néo-humanité ». Disons simplement que les auteurs que nous avons étudié l'ont tous les trois mise en scène ; nous respectons en l'occurrence la terminologie de

ces auteurs – même si Jean-Christophe Rufin lui donne un nom spécifique, Globalia. Dans le cadre de notre étude, il nous était important de différencier les termes « post-humanité » et « néo-humanité ». A cet égard, signalons que techniquement et philosophiquement nous sommes déjà bel et bien entrés dans l'ère post-humaine ; par contre, toute référence à une néo-humanité n'est que pure spéculation. Il nous importait de faire comprendre d'une part que la post-humanité est notre réalité contemporaine et future et d'autre part que la néo-humanité est une fiction. En guise d'introduction à ce chapitre, nous consacrerons donc quelques pages aux divers courants du « post-humain » ; deuxièmement, nous aborderons le concept de « néo-humanité » en rappelant que cette dernière implique indéniablement un nouveau monde où l'existence d'« humains » est condition requise, quel que soit leur degré d'évolution ou composition génétique – le post-humain ne suggérant pas explicitement cette implication ; nous clôturerons notre *futuro*spective par quelques réflexions démythificatrices de la « fin ».

## 1. Le post-humain



*Primo Posthuman 2005 Prototype, Natasha Vita-More<sup>221</sup>*

Le « post-humain » est un concept qui contrairement à ce que l'on pourrait croire fait son entrée dans le jargon philosophique, artistique et littéraire au sortir de la deuxième guerre mondiale. Le « post-humain » fait référence aux développements technologiques qui dans une accélération de ces dernières et de l'histoire changent progressivement et définitivement la condition humaine. Pour Daniel Dinello, auteur de *Technophobia!*, le post-humain signale une nouvelle ère du progrès humain : en considérant les nouvelles technologies dans leur ensemble (robotique, intelligence artificielle, Internet, réalité virtuelle, biotechnologie et nanotechnologie, un *paradis* technologique (« techno-heaven »<sup>222</sup>) nous ouvre tout grand ses portes. Sauf que pour Dinello, la réalité est bien autre. Il présente d'une part le paradis des techno-utopistes ancrés dans leurs

<sup>221</sup> Natasha Vita-More. *Primo Project*. <<http://www.natasha.cc/primo3m+diagram.htm>>

<sup>222</sup> Dinello, Daniel. *Technophobia!* p.1

profondes croyances que le progrès technologique permet la perfection de l'homme et lui garantit son immortalité ; diamétralement à l'opposé, se trouve l'enfer technologique, nous explique-t-il, que la grande majorité de la production littéraire et filmographique des cinq dernières décennies a donné en représentation. La science-fiction dépeint la technologie comme « un virus qui s'imisce de manière autonome dans la vie humaine et afin d'assurer sa survie et sa domination, manipule avec malveillance le cerveau et le comportement des hommes.<sup>223</sup>» Selon Dinello, la fiction n'a pas tort, loin de là, car le développement rapide des technologies post-humaines provoque des bouleversements profondément perturbants dans notre monde, voire même révolutionnaires. En tout cas, les auteurs de science-fiction en extrapolant les technologies actuelles, nous aident à évaluer ces dernières ainsi que les voies qu'elles pourraient emprunter. Le souci de Dinello – même si on n'ira pas jusqu'à qualifier l'auteur de technophobe malgré ses grandes réserves quant à l'évolution de la fusion homme-machine – est orienté sur les conséquences alarmantes que les nouvelles technologies laisseront sur l'égo de l'homme (d'où son exorcisation dans les récits de science-fiction). Il constate que cette quête de la perfection de l'humain a pour effet la dévalorisation de ce dernier (qui – il faut bien le dire – est à son point d'ébullition narcissique). Les technologies émergentes, en déstabilisant l'équilibre du pouvoir de l'homme versus la machine, l'obligent à une autodépréciation encore plus grande que « lorsque Copernic nous annonça que nous n'étions plus au centre du monde, que Darwin nous associa

---

<sup>223</sup> Ibid. p. 2

aux singes, limaces et bactéries, ou même lorsque Freud nous démontra que nous ne détenions que peu souvent le contrôle de nos esprits »<sup>224</sup>.

C'est peut-être aussi cela dont veut nous prévenir à sa façon Christian Godin dans *La Fin de l'Humanité*. Il est en effet tout à fait possible, dans une tradition nietzschéenne, que nous soyons « fatigués de l'homme »<sup>225</sup> et par conséquent, nous « avons cessé de vénérer l'homme et même de le vouloir ». Certes, Godin précise qu'il s'agissait pour Nietzsche de « déceler la défection des grands hommes qui par leur fécondité et leur puissance étaient capables de maintenir debout la croyance en l'homme. »<sup>226</sup> Le philosophe français reconnaît que la tendance cultivée par les sociétés démocratiques est bien éloignée des vertus ancestrales telles que le génie, l'héroïsme ou la sainteté. Pourquoi voudrait-on, dans des conditions où l'être humain se définit par « l'ordinaire, et même le vulgaire (le comportement de l'individu quelconque exalté par les médias) », qu'il se perpétue encore ? Bien au-delà du non-désir de reproduction humaine, c'est de son impossibilité que Godin nous met dorénavant en garde. « Toutes les sociétés traditionnelles depuis la Préhistoire ont connu un culte de la fécondité. Les sociétés modernes ont remplacé la fécondité par la production, c'est-à-dire l'homme remplacé par la marchandise, et ce passage ne connaîtra pas de retour en arrière. Le destin de l'humanité tient dans ces mots : le remplacement de la fécondité par la production. »<sup>227</sup> Dans son étude, Godin énumère

---

<sup>224</sup> Ibid. pp.5-6

<sup>225</sup> Godin, Christian. *La Fin de l'Humanité*. p. 217

<sup>226</sup> Ibid.

<sup>227</sup> Ibid. p.225

toutes les « apocalypses » possibles (il précise bien qu'il utilise ce mot dans son sens métaphorique de « catastrophe » et non pas dans son sens « de révélation sacrée sur la fin des choses »<sup>228</sup> comme son étymologie le détermine) : les apocalypses religieuses, techniques, politiques et naturelles. Malgré toutes ces scénarios plus que probablement envisageables, « l'existence indéfinie d'une humanité sur terre est postulée sans jamais même être interrogée, ni *a fortiori* remise en question »<sup>229</sup>. Ainsi, nous dit Godin, il existe dans l'Histoire deux types de catastrophes : les naturelles et celles qui sont provoquées par l'homme. Mais ni les unes ni les autres n'ont eu un pouvoir d'anéantissement total. L'humainicide par conflagration nucléaire ou par dévastation écologique fait partie des possibles mais n'est pas le plus probable »<sup>230</sup>. Evidemment, « il se pourrait que les biotechnologies donnent à la mort de l'homme un sens propre, car l'on peut disparaître par métamorphose à la manière d'une chenille »<sup>231</sup>, mais ce que Christian Godin essaie de faire comprendre est que –malgré toutes les craintes se penchant encore du côté de la surpopulation » – l'homme condamné à l'errance, l'aliénation et l'indifférence, préfère ignorer ou ne considère jamais réellement (et comme danger véritable et total) son extinction démographique.

Pour une grande majorité de penseurs, le post-humain ne signifie aucunement la fin de l'humanité. Pour Katherine Hayles, auteur de *How we became posthuman*, « il signale plutôt la fin d'une certaine conception de l'humain, une conception

---

<sup>228</sup> Ibid. p.37

<sup>229</sup> Ibid. p.16

<sup>230</sup> Ibid. p.34

<sup>231</sup> Ibid. p. 210

qui s'appliquerait, au mieux, à cette fraction de l'humanité qui avait une fortune financière, la puissance et le loisir de se conceptualiser comme êtres autonomes exerçant leur pouvoir de libre arbitre de désir et de volonté ». <sup>232</sup> Si le cauchemar de Katherine Hayles est une société constituée entièrement de post-humains « qui considèrent leur corps comme des accessoires plutôt que le support physique de leur être », son rêve est une version du post-humain qui accueille à bras ouverts les possibilités des technologies sans se faire un délire de puissance illimitée et d'immortalité désincarnée et qui admet et célèbre la finitude de la condition humaine ; un post-humain comprenant que sa vie est au cœur d'un monde matériel d'une complexité extraordinaire, mais dont il dépend pour sa survie. » <sup>233</sup>

Timothy Lenoir, en accord avec Katherine Hayles – et tous deux admettant sincèrement le caractère anxiogène des technologies post-humaines –, confirme qu'il « n'est pas nécessaire de considérer le post-humain en tant qu'effacement apocalyptique de sa subjectivité », car il conçoit en effet que « le post-humain peut représenter une collaboration positive entre la nature, les humains et les machines intelligentes » :

We need not simply acquiesce in a view of the posthuman as an apocalyptic erasure of human subjectivity, for the posthuman can be made to stand for a positive partnership between nature, humans, and intelligent machines. <sup>234</sup>

---

<sup>232</sup> Hayles, N. Katherine, *How We Became Posthuman: Virtual Bodies in Cybernetics, Literature, and Informatics*. p. 286 [ma traduction]

<sup>233</sup> Ibid. p.5 [ma traduction]

<sup>234</sup> Lenoir, Timothy. *Makeover: Writing the Body into the Posthuman Technoscape. Part One: Embracing the Posthuman*. p.211

Un enthousiasme pour le post-humain et ses technologies se fait ressentir aussi dans l'univers francophone, en particulier en la personne d'Ollivier Dyens. Dyens, tel que nous le présente Phillippe Petit, est un « drôle d'homme, poète, essayiste, auteur multimédia et professeur de littérature à l'université de Concordia de Montréal »<sup>235</sup> et auteur de *La Condition Inhumaine*<sup>236</sup>. Ce « lyrique au pays des cyborgs », « plus malin qu'un techno-prophète » et amateur de science-fiction « tente de conjurer l'effroi technologique » qui mine notre société et d'offrir au post-humain que nous sommes une conception rédemptrice de la technologie. Même si, comme le prétend le journaliste, son « optimisme le conduit parfois à réduire notre condition à des algorithmes », nous dirons que Dyens a le mérite d'envisager la condition post-humaine dans un avenir d'émerveillement technologique plutôt que sur le mode de la catastrophe : « Les machines ne font pas que transformer notre monde, elles enrichissent aussi notre univers. Par les machines, nous pouvons explorer, *au-delà de notre biologie*, la violence du vivant, l'éclat du cosmos, l'arc-en-ciel des galaxies. [...] Grâce aux machines, nous voyons l'univers vibrer, nous découvrons que ses dimensions sont

---

<sup>235</sup> Petit, Phillippe, *Un lyrique au pays des cyborgs*.

<sup>236</sup> La condition inhumaine est un concept élaboré par Ollivier Dyens qui se constitue de trois caractéristiques : « l'impossibilité de la condition humaine, l'impossibilité de croire en la réalité des sens et l'intrusion de l'imaginaire dans la réalité. » (p.94) « Nous connaissons ce qui nous entoure, nous comprenons les phénomènes qui nous forment et nous sculptent, nous entendons, touchons, goûtons à l'infiniment petit et à l'infiniment grand, nous voyons l'enchevêtrement des espèces et des individus entre eux, nous observons l'intrusion de l'imaginaire dans la réalité. C'est la somme totale de ces phénomènes que nous n'arrivons pas à faire, c'est une narration cohérente et claire de la relation de ces phénomènes à l'humain que nous n'arrivons pas à créer. » (p.95)

multiples. [...] Nous vivons dans une réalité biologique limitée. Nous avons pénétré, aujourd'hui, grâce aux machines, dans une réalité sans fin. »<sup>237</sup>

Comme Dyens, le suggère, si nous procédons et considérons les origines de cet « effroi technologique », nous pouvons mieux tenter d'aider l'homme à se ressaisir dans son aliénation. L'homme est un être biologique, qui vit donc dans un règne biologique. Il vit dans la nature et même si cette dernière a ses propres règles de fonctionnement (principalement un instinct de reproduction continue) – qui bien sûr peuvent dépasser son entendement –, il n'en est pas moins que l'homme a toujours pu se sentir plus ou moins dans son élément. Il en a toujours été ainsi, jusqu'à aujourd'hui. L'homme vit désormais dans un monde technologique (en accélération continue), en d'autres termes, dans une constante tension entre ce qu'il est : biologique et ce qui l'entoure, voire même s'approprie sa personne. On peut donc aisément comprendre les nombreux symptômes du malaise humain.

Ollivier Dyens en vient donc à ce constat : « nous pénétrons dans une civilisation qui, de plus en plus, glisse vers la mesure des ces mêmes machines, une civilisation qui se construit et s'étend à leur taille, une civilisation pour laquelle l'humain n'est ni un ennemi ni un parasite ni un étranger, mais simplement un fantôme, de moins en moins visible, de moins en moins présent [...]. Pour reprendre possession de notre univers, il nous faut désormais repenser la condition

---

<sup>237</sup> Dyens, Ollivier. *La Condition Inhumaine*. pp. 225-226

humaine, l'être de l'humain, l'essence de ce mammifère bipède, capable d'empathie, de réflexion, de mensonges et de générosité »<sup>238</sup> Pour Dyens, il faut aujourd'hui oser affirmer que « L'homme, la femme, l'enfant de cette ère ne sont humains que par leur relation aux machines. »<sup>239</sup> En effet, nous explique-t-il, « chaque jour en Occident, et bientôt dans le monde entier [son optimisme ne se contient que très peu, pour ne pas dire qu'il est inexact ou trop hâtif], des êtres humains naissent, survivent, grandissent et meurent grâce à des machines, aux côtés des machines, dans et par les machines [en ce qui nous concerne, nous rappellerons la mortalité causée par les machines de guerre, à des fins politiques et religieuses, voire même la destruction d'un individu par l'entremise du hacking virtuel]. Et de préciser « que depuis un peu plus d'un siècle, les machines [...] font de nous non pas des êtres robotiques, non pas des cyberorganiques, mais différents ».

Ollivier Dyens est sans équivoque un post-humaniste. Toutefois, même si on se revendique pro-technologie ou non, nous ne pouvons pas nous leurrer sur le fait que notre société occidentale est déjà totalement incorporée au monde de la machine : « nous sommes des êtres qui dépendent de réseaux, de techniques et d'outils. »<sup>240</sup> Tel est le propos de William Gibson également, auteur de *Neuromancien* et père de la génération cyberpunk : ce dont il est le plus conscient est certainement l'inconscience de la plupart des hommes de leur dépendance technologique :

---

<sup>238</sup> Dyens, Ollivier. *La Condition Inhumaine*. p. 23

<sup>239</sup> Ibid. p.20

<sup>240</sup> Ibid. p.20

Well, I think what I'm most aware of is...is the extent to which people are unaware of the extent to which they've been interpenetrated (laughs) and co-opted by their technology. [...] I mean, I'm immune to a number of really, really terrible diseases because I was inoculated against them as a child. That's technology. I'm...I'm a male human in my 50's, and I still have most of my teeth. That's technology. I'm myopic, to the point of near-blindness, and yet I can see. And that's tech...that's technology. It's too close to us to be very aware of it. If we were suddenly...if we could be stripped of it -- which we can't be, because it's actually altered our physical being -- we'd be pretty unhappy, you know? And we'd start (grins)...we'd start dying, big-time.<sup>241</sup>

Dyens a aussi raison d'affirmer que si jadis nous avions l'impression que le sublime devait être délivré de toute technologie et que « seul le non-machine [donnait] accès à l'espoir de la transcendance », ceci n'est plus valide de nos jours : « nombreuses sont les fois où nous devons avouer avoir été bouleversés par des expériences qui ne sont possibles que par et grâce à la technologie. D'une représentation musicale à un reportage télévisé, d'une manipulation d'un logiciel à la réfection d'une photo abîmée, de la précision miraculeuse de certains instruments chirurgicaux aux extraordinaires effets spéciaux qui renouvellent le cinéma, nombreux sont les moments où l'émotion [puisse-t-elle être extasiée] que nous ressentons est, en partie, née d'une intervention technologique. »<sup>242</sup> Ce n'est certainement pas Maurice Dantec qui le contredirait. Faut-il rappeler l'extase de Link de Nova devant la puissante électricité de sa Gibson Les Paul, détonnant des décibels salvateurs et guérissant les humains réduits à de simples modems émettant du code binaire ?

---

<sup>241</sup> *No maps for these territories* [Transcription d'un extrait du film]

<sup>242</sup> Ibid. p.29

Pour Maurice Dantec justement, la « post-humanité est la dernière utopie du monde de la Technique »<sup>243</sup>, une utopie qui aboutira très certainement comme Baudrillard décrivait l'Amérique en tant qu' « utopie réalisée » : non qu'elle soit utopique, mais dans la matérialisation d'un rêve. Dantec ne la prédit pas de façon négative ou alarmiste car il considère en effet que le parachèvement humain est une nécessité, qui en poussant l'être humain au comble de ses prouesses technologiques, génétiques, bio- et nano-technologiques, permettra sa dégénérescence ; condition subséquente et indispensable encore une fois à sa naissance en tant que néo-humanité insufflée du Logos.

Dans *Le Laboratoire de la Catastrophe Générale*, Dantec entrevoit la possibilité d'un avenir pour notre post-humanité en admettant que la mort de cette dernière ne lui fera ni « perdre sa dignité », ni l'obligera « à s'éteindre de façon absurde » : « Le despotisme de la marchandise est le cycle terminal d'une certaine phase de l'homínisation sur cette planète qui, en absence d'un programme d'homínisation supérieur, fonctionne sur le mode opératoire de méta-*stase* totalitaire. Grâce à sa brutalité et son aveuglement, aux totalitarismes surgis en son sein et à l'anéantissement préalable des aristocraties militaires et religieuses chrétiennes qui la laissa libre d'agir à sa guise ou à peu près, la bourgeoisie technolibérale du XX<sup>e</sup> siècle s'est permis d'unifier le monde dans son flux marchand et iconique

---

<sup>243</sup> Cette citation est extraite d'un message électronique qui nous a été envoyé par Maurice Dantec lui-même.

irrépressible. Certes son positivisme la condamne en toute certitude, mais ce ne sont là ses limites, donc ce qui fonde les possibilités futures. »<sup>244</sup>

Par ailleurs, Dantec affirme sans ambages que « la post-humanité est une blague d'universitaire. Le post-humain est né entre 1918 et 1945. Les diverses manifestations ostentatoires d'une soi-disant "post-humanité" atteignable grâce à la Technique, précisément, montrent à quel point ces « Extropiens »<sup>245</sup> et autres « Transhumanistes »<sup>246</sup> devraient se ressourcer à de la vraie philosophie. » Dans cette tergiversation, bien que légitime, il explique que « la post-humanité ne naîtra pas par la volonté planifiée de quelques individus qui se serviront d'appareillages techniques divers, sans se rendre compte que ce sont eux les cobayes de l'expérience que la Technique tente sur eux. La post-humanité, tout comme l'humanité est née d'une Chute, l'évolution doit toujours être lue comme RÉGRESSIVE. Après Auschwitz et Hiroshima, il est normal qu'une partie de la Création (celle qui nous concerne en tout cas), chute avec nous. La Technique s'introduit alors par capillarité dans toutes les formes de pensée et impose sa loi "dé-créative". » Nous reconnaissons bien là la pensée bouillonnante de Maurice

---

<sup>244</sup> Dantec, Maurice. *Le Laboratoire de la Catastrophe Générale*. pp. 48-49

<sup>245</sup> « Comme extropiens nous cherchons à nous améliorer nous-mêmes, à améliorer nos cultures, et nos environnements. Nous cherchons à nous améliorer physiquement, intellectuellement, et psychologiquement. Nous attribuons de la valeur à la poursuite perpétuelle de la connaissance et de la compréhension. Les extropiens contestent les affirmations traditionnelles selon lesquelles nous devrions conserver la nature humaine inchangée, de façon à nous conformer à la « volonté de Dieu » ou à ce qui est considéré comme « naturel ». Comme nos cousins intellectuels, les humanistes, nous recherchons le progrès constant dans toutes les directions. Nous allons plus loin que de nombreux humanistes en proposant certaines altérations de la nature humaine, dans la recherche de ce progrès. Nous mettons en question les contraintes traditionnelles d'ordre biologique, génétique et intellectuel, pesant sur notre progrès et notre potentiel. » [Extrait] in More, Max. *Principes extropiens 3.0*

<sup>246</sup> Natasha Vita-More (cf. illustration en début de chapitre) rédige le *Transhumanist Arts Statement* en 1982. L'auteur est une partisane « hard core » du transhumanisme et détient un Masters de l'université de Houston en « Future Studies » (département défunt). < <http://www.natasha.cc/> >

Dantec, qui lorsqu'il s'exprime en langage plus familier n'hésite pas à dire : « La technique agit pour elle-même, l'homme ne doit pas penser que par son affiliation à la technique, il va s'améliorer. Si tu greffes quelque chose sur un con, il ne va pas vraiment changer. »<sup>247</sup>

Notre message aux technophobes se résumerait en ces termes : nombreuses sont les raisons légitimes d'appréhender les technologies post-humaines. Elles nécessitent sans équivoque certaines régulations et une éthique raisonnable quand il s'agit de mettre en jeu l'être tout entier de l'être humain. Nous pouvons toutefois avancer, comme nous l'avions fait dans notre première partie concernant les récits d'anticipation, que si l'être humain est emprunt à l'effroi, c'est qu'il ne peut accepter de se faire supplanter par une autre espèce, fusse-t-elle issue de la nôtre. Toutefois rassurons-nous, les technologies ne sont que le reflet de l'homme et sa propre création. Nous ne devons pas mourir par elles. Notre peur toutefois pourrait nous anéantir prématurément.

## 2. Néo-humanité

Dans un ouvrage récent intitulé *Le Mythe de la Fin du Monde* (2009), Luc Mary, écrivain et historien français, consacre quelques pages aux romanciers de récits d'anticipation en établissant que la fin du monde est un thème de prédilection.

« La science-fiction, nous dit-il, ausculte l'avenir »<sup>248</sup>: Holocauste

---

<sup>247</sup> Extrait d'une discussion au domicile de Dantec à Montréal

<sup>248</sup> Mary, Luc. p. 101

thermonucléaire, conflit bactériologique, fonte des pôles, dérèglement climatique, pandémie, éruptions volcaniques, explosion démographique, révolte des machines, les romanciers de science-fiction ne manquent pas d'imagination pour appréhender un futur forcément inquiétant. » Rien n'est moins vrai.

Luc Mary procède en expliquant que les hommes ont toujours eu besoin de réconfort quand aux peurs que cause l'inconnu de l'avenir. Si autrefois, les prêtres se prêtaient à ce rôle, ce sont aujourd'hui (depuis environ deux siècles) les scientifiques et les auteurs de science-fiction qui « ont pris le relai de prédicateurs et des hommes d'Eglise »<sup>249</sup>. En citant quelques exemples illustres de récits « apocalyptiques » tels *La Mort de la Terre* de Rosny-Ainé ou *La Planète des Singes* de Pierre Boulle, il se demande si ce serait une solution de facilité (voire un manque d'imagination) de la part des auteurs de science-fiction de « préférer détruire le monde existant plutôt que d'inventer un univers bâti sur d'autres bases »<sup>250</sup>. Cette question ne manque pas d'intérêt (ou d'incitation à la contestation).

Si l'on considère toutefois les auteurs que nous avons étudiés, nous pouvons constater que ces scénarios de fin du monde sont une partie de leur matière narrative, mais ils ne sont pas l'essentiel. Luc Mary note aussi qu'« aujourd'hui, l'état d'esprit des hommes n'a pas changé : raillés sont les scientifiques qui imaginent un monde sans pétrole, sans électricité ou sans portables. Parler de

---

<sup>249</sup> Ibid. p. 102

<sup>250</sup> Ibid.

téléportation, de temps réversible ou de fusion froide relève de l'hérésie. En termes clairs, l'avenir ressemble toujours à un passé recomposé. Quels que soient les efforts pour s'en extirper, on reste prisonnier du présent »<sup>251</sup>. Le présent, aussi horrible qu'il soit, serait donc beaucoup plus confortable que le futur, mais peut-être aussi beaucoup moins que le passé ?

Michel Houellebecq, rappelons-le, ne peut concevoir le roman sans la présence d'humains. Dans *La Possibilité d'une Ile*, la mise en scène de clones ne fait que réaffirmer sa position. Une néo-humanité existe mais l'auteur rend celle-ci étrangement « humaine ». Les nouveaux humains ne sont ni à l'abri des atrocités de la souffrance, ni des affres de la solitude et du désespoir, ni même des vicissitudes de l'amour. Les clones houellebecquiens sont encore « si humains », car rien n'est plus humain que la souffrance. Ils éprouvent même une certaine nostalgie pour le passé de leur ancêtres – « L'avènement des Futurs », ils n'y croient pas trop au fond. Par conséquent, si toute souffrance venait à disparaître, notre espèce ne serait plus indubitablement. Houellebecq exprime le passage de l'humain au néo-humain dans quelques-uns de ses poèmes également:

Nous avons existé, telle est notre légende;  
Certains de nos désirs ont construit cette ville  
Nous avons combattu des puissances hostiles,  
Puis nos bras amaigris ont lâché les commandes

---

<sup>251</sup> Ibid. p. 20

Et nous avons flotté loin de tous les possibles;  
 La vie s'est refroidie, la vie nous a laissés  
 Nous contemplons notre corps à demi effacés,  
 Dans le silence émergent quelques *data* sensibles.

*La Disparition* (extrait) <sup>252</sup>

Dans *Grande Jonction*, Maurice Dantec prévoit un avenir où deux humanités concurrentes naîtrons de la fin de ce monde : « La néo-humanité numérique, devenue organe collectif non individué, immortel, sous la forme de "clones spécifiquement identiques mais formellement différenciés" vivant dans une "écologie" prothétique qui leur permet une régénération permanente; et d'autre part, la micro-humanité de la Lumière et du Vaisseau de l'Infini, ceux qui partiront de cette Terre dominée par la néo-humanité, à l'exception du "Territoire"

---

<sup>252</sup> Voir aussi *Le Sens du Combat* :

Avant, mais bien avant, il y eut des êtres  
 Qui se mettaient en rond pour échapper aux loups  
 Et sentir leur chaleur ; ils devaient disparaître,  
 Ils ressemblaient à nous.

Nous nous sommes réunis, nos derniers mots s'éteignent,  
 La mer a disparu  
 Une dernière fois quelques amants s'étreignent,  
 Le paysage est nu.

Au-dessus de nos corps glissent les ondes hertziennes,  
 Elles font le tour du monde  
 Nos cœurs sont presque froids, il faut que la mort vienne,  
 La mort douce et profonde ;  
 Bientôt les humains s'enfuiront hors du monde.

Alors s'établira le dialogue des machines  
 Et l'informationnel remplira, triomphant,  
 Le cadavre vidé de la structure divine ;  
 Puis il fonctionnera jusqu'à la fin des temps.

devenu "Sanctuaire", pour y revenir lors du Second Avènement du Christ. »<sup>253</sup>

Dantec imagine cette néo-humanité du second avènement en laissant la nôtre évoluer à un point très avancé – jusqu'à son pinacle technologique (les hommes sont modifiés par toute une panoplie prothétique : systèmes bio-embarqués, nanocomposants ou implants vitaux ; quatre générations d'androïdes ont déjà peuplé l' « Anneau » en orbite autour de la terre) – avant de dégénérer jusqu'à sa mort. Cependant, Dantec, ce « nouveau croisé »<sup>254</sup> renoue avec un passé ancestral dans les prédictions de sa naissance.

Jean-Christophe Rufin nomme sa néo-humanité « Globalia » et à l'instar des commentaires de Luc Mary, l'auteur ne se cache pas d'extrapoler notre réalité, d'en exacerber les caractéristiques pour prévenir du danger potentiel que représente une société démocratique libérale en ce sens qu'elle cache un « totalitarisme mou ». Les mots de Baudrillard sont un parfait résumé de cet esclavage insoupçonné : « Quant à la liberté, elle cessera bientôt totalement, et sous toutes ses formes. Vivre dépendra d'une obéissance absolue à des dispositions rigoureuses qu'il ne sera plus possible de transgresser. Le passager d'un avion n'est pas libre. Les passagers de la vie future le seront encore moins : ils franchiront leur durée attachés à leur siège. »<sup>255</sup> Si on ne décèle pas de tendances apocalyptiques chez Rufin, le passé est définitivement perçue dans une nostalgie ne dissimulant pas le désir (et le retour) aux mœurs d'autrefois (Le livre de chevet des protagonistes rebelles du gouvernement de Globalia est *Walden* de

---

<sup>253</sup> Pelosato, Alain. *Interview de Maurice Dantec pour Science-fiction Magazine*. 7 septembre 2006

<sup>254</sup> Maurice G. Dantec, *le nouveau croisé*. Figaro Magazine. 20 novembre 2010

<sup>255</sup> Baudrillard, Jean. *Cool Memories*. p.130

Thoreau); retour auquel l'auteur ne donne aucune réalité, certes une possibilité (retour que nous savons désormais impossible).

*Fin de l'histoire et fin du monde*

Hegel eut beau annoncer la fin de l'histoire en 1807. L'Histoire n'avait pas encore dit son dernier mot. Certes, comme le remarque Albert Camus dans *L'Homme Révolté*, le philosophe allemand l'avait terminé superbement, tel que Marx, à son tour, avec le même romantisme aveugle, prophétisa la société sans classes et la résolution du mystère historique, mais plus avisé ne fixa pas de date.<sup>256</sup> Hegel avait convenu qu'avec la réalisation de l'Etat libre, l'histoire n'aurait plus sa raison d'être (dans une conception de l'histoire comme progrès constant ; le progrès étant la tentative d'atteindre la liberté). La transformation de l'Idée d'état en réalité objective signifiait le terme d'une époque, en d'autres mots, quand les guerres donnent enfin naissance à une société libre et moderne, nous pouvons en l'occurrence concevoir que l'histoire se termine elle aussi. Cependant, il est important de noter, pour reprendre Camus, que « les prophéties, à partir du moment où elles traduisent l'espoir vivant de millions d'hommes, ne peuvent rester impunément sans terme. Un temps vient où la déception transforme le patient espoir en fureur. »<sup>257</sup>

---

<sup>256</sup> Camus, Albert. *L'Homme Révolté*. p. 265

<sup>257</sup> Ibid. p. 266

Fukuyama, en reprenant l'idée d'Hegel, annonça lui-même la fin de l'histoire cent soixante-dix-huit ans plus tard :

[Hegel] did not believe that the historical process would continue indefinitely, but would come to an end with the achievement of free societies in the real world. There would, in other words, be an *end of history*.<sup>258</sup>

L'histoire prend donc fin lorsqu'elle atteint une sorte de perfection et pour Fukuyama, cette histoire se termine avec la fin des dictatures et l'éclatement de l'Union Soviétique, avec la naissance de la démocratie libérale. Jacques Derrida, dans *Les Spectres de Marx* (1993) n'épargne pas Fukuyama et décrit l'étude du jeune Américain, *La Fin de l'histoire et le Dernier Homme*, comme un « nouvel évangile, le plus bruyant, le plus médiatique, le plus « *successful* » au sujet de la mort du marxisme comme fin de l'histoire. »<sup>259</sup> « Cet ouvrage, ne se gêne-t-il pas de préciser, ressemble souvent, il est vrai, au sous-produit consternant et tardif d'une *footnote* »<sup>260</sup> Derrida, en accédant Fukuyama quand même quelque peu, note que l'auteur « reconnaît, certes, que ce qu'il décrit comme l'effondrement des dictatures mondiales de droite ou de gauche n'a pas toujours « ouvert la voie à des démocraties libérales stables ». Mais il croit pouvoir affirmer que, à cette date, et c'est la « bonne nouvelle », une nouvelle datée, « la démocratie libérale reste la seule aspiration politique cohérente qui relie différentes régions et cultures tout autour de la terre ». Cette « évolution vers la liberté politique dans le monde entier

<sup>258</sup> Fukuyama, Francis. *The End of History and the Last Man*. p.64

<sup>259</sup> Derrida, Jacques. *Les Spectres de Marx*, p. 98

<sup>260</sup> Ibid.

» aurait été selon Fukuyama « toujours accompagnée », c'est son mot [selon la traduction française pour « *sometimes followed sometimes preceded* »] par « une révolution libérale dans la pensée économique ». L'alliance de la démocratie libérale et du « libre marché », voilà, c'est encore le mot de l'auteur et ce n'est pas seulement un bon mot, la « bonne nouvelle » de ce dernier quart de siècle. »<sup>261</sup> Le philosophe français ne manque pas d'ajouter que si Fukuyama a fait sensation avec l'annonce de la fin de l'histoire, sa soi-disant ingéniosité n'avait rien d'original et que « bien des jeunes gens d'aujourd'hui (du type « lecteurs-consommateurs de Fukuyama » ou du type « Fukuyama » lui-même) ne le savent sans doute plus assez : les thèmes eschatologiques de la « fin de l'histoire », de la « fin du marxisme », de la « fin de la philosophie », des « fins de l'homme », du « dernier homme », etc., étaient, dans les années 1950, il y a 40 ans, notre pain quotidien. Ce pain d'apocalypse, nous l'avions naturellement à la bouche, déjà, aussi naturellement que ce que j'ai surnommé après coup, en 1980, le « ton apocalyptique en philosophie ». »<sup>262</sup>

Fukuyama aura tôt fait de changer son fusil d'épaule et de s'intéresser non pas à la fin de l'histoire sur base géopolitique et sociale, mais plutôt à une fin de l'histoire liée aux technologies post-humaines et biogénétiques. Dans une entrevue pour *Le Monde des Débats* intitulée *Technologie : l'homme superflu*. En se plaçant toujours dans une perspective historique, il commente que « de la Révolution française à la fin de la guerre froide, le monde a vu se développer

---

<sup>261</sup> Ibid. p. 99

<sup>262</sup> Ibid. p.37

plusieurs doctrines qui espéraient franchir les limites de la nature humaine en créant un monde « nouveau » qui échapperait aux préjugés et aux contraintes du passé »<sup>263</sup>. Selon Fukuyama, l'échec de ces tentatives a montré les limites de « cette ingénierie sociale » et a cautionné un ordre libéral et fondé sur le marché, ancré dans la nature humaine. Tant bien ces tentatives furent des échecs, dont il pense qu'elles furent peut-être trop grossières pour « modifier le substrat naturel des comportements humains », « les perspectives illimitées de la révolution biotechnologique [...] laissent penser que nous disposons à présent des outils nécessaires pour accomplir ce que les ingénieurs sociaux n'ont pas réussi à faire jusqu'ici. La nature humaine sera ainsi transformée, et sans aucun doute, nous nous engagerions dans une nouvelle histoire ». Et d'ajouter que ce seront les luttes pour tenter de limiter ces avancées biotechnologiques, tout comme cela s'est fait pour les armes nucléaires, qui seront le moteur d'une histoire nouvelle. Une histoire nouvelle donc, pas une fin de l'histoire.

Pour Maurice Dantec, qui considère que l'instant présent est « seul référent temporel envisageable, en lieu et place d'un *avenir radieux*, qui est désormais rabattu sur l'actualité en boucle, [...] l'homme moderne semble en effet être sorti de l'histoire. » Toutefois, il soupçonne que l'homme ne puisse vraiment en sortir. Cette « post-histoire », nous dit-il, rigolarde et festive ne cache-t-elle pas le magma éruptif qui viendra, d'une façon proprement diluvienne, recentrer le « monde » autour de son « axe » ? [...] L'histoire qui, un beau jour, va venir éclater de nouveau à nos oreilles n'aura que peu de choses en commun avec celle que

---

<sup>263</sup> Fukuyama, Francis. *Technologie, L'homme Superflu ?* in *Le Monde des Débats*, N° 15, Juin 2000.

nous avions connue jusqu'ici, disons: que nos parents avaient connue. Lorsque la miniature vacance postmoderne sera terminée, avec les «35 heures», le Club-Med, les idéologies en kit et la télé réalité, nous ferons face à un différentiel équivalent entre le passage du paléolithique au néolithique, à l'âge d'avant l'invention du feu à celui d'après, et même, peut-être, à l'époque d'avant le Christ à celle qui suivit, nous serons, enfin, face à l'Homme. »<sup>264</sup>

Il ne faudra pas se méprendre quant au discours de Maurice Dantec. Lorsqu'il affirme la fin de l'homme qui signe lui-même la fin de sa liberté, c'est dans la perspective d'une dialectique où l'être humain doit se rendre compte que la liberté et la terreur sont indissociables. Telle était la conclusion d'Albert Camus dans *L'Homme Révolté*, en analysant la notion de la fin de l'histoire : elle « n'est pas une valeur d'exemple et de perfectionnement. Elle est principe d'arbitraire et de terreur. [...] Le royaume des fins est utilisé, comme la morale éternelle et le royaume des cieux, à des fins de mystifications sociales. »<sup>265</sup>

L'astuce de la propagande et de l'endigement de la société dans une obéissance crédule et candide ne peut être plus aisée : menacer-la de sa disparition imminente et le citoyen y croit sottement et orgueilleusement. Faut-il rappeler que « l'avenir de l'Humanité est probablement plus riche que son passé »<sup>266</sup> ? nous suggère Luc Mary en dénonçant le mythe de la fin du monde. Les « esprits rebelles refusent cet optimisme qualifié de naïf » et les « prophètes de mauvais augure rêvent les plus

---

<sup>264</sup> Dantec, Maurice. *Turbo-réaction : voici l'homme*

<sup>265</sup> Camus, Albert. pp. 282-283

<sup>266</sup> Mary, Luc. p. 23

souvent d'un monde meilleur qui ferait table rase de tout ce qui existe. »<sup>267</sup> Dans un narcissisme typiquement humain, l'homme, qui n'accepte pas sa mortalité, ne peut s'empêcher de tout réduire à sa mesure. « Le Monde est, en quelque sorte, explique Luc Mary, réduit à l'échelle humaine : il devient mortel. A l'image de tout un chacun, il est né, a évolué, et est condamné un jour à disparaître »<sup>268</sup> et ainsi « à chaque génération, des hommes ont annoncé l'imminence de l'apocalypse, synonyme d'un nouvel âge de l'Humanité où tous les êtres vivraient en harmonie. Cent quatre-vingt-trois fois pour être précis. Comme par hasard, les prédicateurs prévoient toujours la fin du Monde pour demain, comme s'ils voulaient d'ores et déjà réserver une place d'honneur au théâtre du Grand Chambardement. »<sup>269</sup> Sauf que, comme l'ajouterait le maître incontesté de la dénonciation de l'illusion, Jean Baudrillard, « le jour de la fin du monde, il n'y aura personne, comme il n'y eut personne au commencement. C'est un scandale. Un tel scandale pour l'espèce humaine qu'elle est bien capable, collectivement et par dépit, de hâter cette fin du monde par tous les moyens, simplement pour jouir du spectacle. »<sup>270</sup>

---

<sup>267</sup> Ibid.

<sup>268</sup> Ibid. p. 46

<sup>269</sup> Ibid. p. 24

<sup>270</sup> Baudrillard, Jean. *Cool Memories*. p. 285

## V. Conclusion

Nous ne croyons pas à la « fin de l'homme » mais nous savons que « si on déroulait toute l'histoire de la Terre sur un calendrier imaginaire d'un an, les grands sauriens (lézards, dinosaures, et oiseaux descendant des dinosaures) de l'ère secondaire auraient arpenté pendant deux mois la surface de notre planète pour disparaître le 15 décembre et l'Homme aurait fait ses premiers pas dans la toute dernière demi-heure de l'année ! A la même échelle, notre ère chrétienne n'excéderait pas deux minutes. Autrement dit, le Déluge arrive à minuit moins cinq et le Christ est crucifié le 31 décembre à 23h58 ! »<sup>271</sup>

Nous ne croyons pas à la fin du monde, dans l'immédiat assurément, car nous savons qu'au cours de ces dix mille dernières années – un laps de temps par ailleurs excessivement court à l'échelle géologique – « aucune catastrophe planétaire n'a laissé de traces suffisamment probantes »<sup>272</sup>. Nous savons également que « d'après les astrophysiciens, la mort de notre globe est en effet programmée. Notre devenir cosmique est conditionné par les humeurs de notre étoile. D'ici cinq milliards d'années, notre Soleil, devenue une géante rouge emplissant tout notre ciel, transformera toute la surface de notre planète en un immense champ de lave. »<sup>273</sup> D'ici là, comme le sonde Jean-Claude Heudin, auteur des *Créatures artificielles - Des automates aux mondes virtuels*, nous

---

<sup>271</sup> Luc Mary, pp. 35-36

<sup>272</sup> Ibid. p. 35

<sup>273</sup> Ibid. p.14

aurons peut-être élu domicile sur une autre planète : « La planète est toute petite et ses ressources sont limitées. [...] Les gouvernements freinent la conquête spatiale car elle coûte trop cher, mais installer des colonies sur Mars devrait, aujourd'hui, être une priorité pour ouvrir de nouveaux horizons à l'humanité. »<sup>274</sup>

Nous ne croyons pas à la « fin de l'histoire » car cette dernière existera tant que les hommes existeront (dans la même logique que la fin du monde existe depuis que les hommes existent). Nous savons que l'histoire est un récit, et donc une fabrication humaine qui correspond à la satisfaction de son besoin de périodisation (Il en va de même de son obsession de catégorisation, de catalogage ou de muséification – à défaut de pouvoir contrôler autre chose). La « fin de l'histoire » implique une conception de l'histoire comme ayant un *telos*, comme si l'homme occidental ne parvenait pas accepter une conception cyclique des événements. Plus concrètement et en d'autres termes, Michel Houellebecq dirait que « le grand malheur des hommes n'est pas [...] de ne pas pouvoir demeurer en repos dans une chambre, mais de ne pas pouvoir faire toujours la même chose, avec un bonheur renouvelé. Ce désir de nouveauté est une catastrophe. »<sup>275</sup> En ce qui concerne l'histoire, il serait impératif de se poser la question de son contenu car, comme le précise Ariel Kyrrou, auteur du *Traité de savoir-vivre pour une époque de science-fiction*, « nous sommes déjà dans un monde de fiction, car nous fabriquons le réel ». Nous pouvons aussi supposer que, dans ces conditions,

---

<sup>274</sup> TGV Magazine. Dossier: *Aujourd'hui, c'est déjà le futur*. p.42

<sup>275</sup> De Viry, Marin, *Apologie de l'action lente* [Entretien avec Michel Houellebecq]

l'histoire n'a plus sa place aujourd'hui étant donné son accélération événementielle, c'est-à-dire lorsque l'événement est si immédiat qu'il disparaît aussitôt qu'il apparaît. Baudrillard disait qu' « une certaine lenteur (c'est-à-dire une certaine vitesse, mais pas trop, une certaine distance, mais pas trop, une certaine libération (énergie de rupture et de changement), mais pas trop, sont nécessaires pour que se produise cette sorte de condensation, de cristallisation significative des événements qu'on appelle histoire, cette sorte de déploiement cohérent des causes et effets qu'on appelle le réel. »<sup>276</sup>

Nous ne croyons pas en la mort du logos, car au fond la langue de Molière n'est pas celle de Jean-Christophe Rufin et même si le « clavardage » (mot-valise québécois composé de clavier et bavardage ; plus connu dans son équivalent anglo-saxon « chat » ou tchat en français) nécessite bien souvent l'emploi d'un dictionnaire traducteur (disponible en ligne), la communication entre humains trouve toujours un médium (le commun des mortels aura toujours besoin d'une validation de son existence de la part de ses pairs). Notons toutefois que la « perte » du langage est une réalité, en ce sens que les mots perdent leur signification dans le réel, par leur duplicité ou facticité. La vigilance de l'homme est impérative.

Certes, la communication se fera d'une manière ou d'une autre, dans une langue ou une autre. Les nouvelles technologies – souvent démisées pour les atrocités

---

<sup>276</sup> Baudrillard, Jean. *L'Illusion de la Fin*. p. 12

langagières qu'elles incitent à commettre ou pour leur manque d'exactitude ou véracité – pourraient favoriser une recrudescence de la communication à des fins fructueuses, pour ne citer que le rôle cardinal joué par Facebook dans le déroulement de l'actualité égyptienne<sup>277</sup>. Chez Maurice Dantec, qui s'est converti que tardivement à la religion catholique, on peut évidemment comprendre le regret de la disparition du Logos, qui prend une toute autre dimension, bien qu'il s'inquiète de manière obsessionnelle quant à une exactitude terminologique. Dans la métaphore de cette perte, l'auteur nous met également en garde du danger des technologies post-humaines<sup>278</sup> : d'une part, il s'agit de reconnaître l'insolence et la bêtise de l'homme de prétendre à l'immortalité, en payant du prix de son âme de sa vie (Nous devons y déceler aussi une critique de la société de consommation où le corps n'est plus que marchandise); d'autre part, la mise scène de la mutation de l'homme en interface virtuelle, en un système computationnel souligne la possibilité d'une nouvelle singularité<sup>279</sup> de l'homme, qui ne peut que effrayer dans des perspectives malintentionnées de bioterrorisme par exemple.

---

<sup>277</sup> « Lieu de débat, voire d'affrontement, Facebook se révèle aussi un outil efficace de mobilisation pour l'opposition : dans les symboles, d'abord, avec des profils arborant des drapeaux égyptiens et tunisiens entremêlés ou des caricatures du Raïs. Dans l'action, ensuite, avec la diffusion d'appels à manifester, d'information en continu sur les événements, de vidéos et de photos des rassemblements. » Source : Le Monde, *La Bataille pour l'Égypte se joue aussi sur Facebook*, 4 février 2011

<sup>278</sup> Encore faut-il que l'homme y ait accès et que ces nouvelles technologies ne viennent pas creuser un fossé encore plus profond entre les riches et les pauvres.

<sup>279</sup> Anticipée par Joël de Rosnay, dans *L'Homme Symbiotique* (Editions du Seuil, 2000) Dans en entrevue accordée Sacha Goldman, Joël de Rosnay explique : « Dans mon livre *L'Homme Symbiotique*, j'ai inventé deux concepts : le cybionte et l'introsphère. Le cybionte (de cyb-, cybernétique et -bios biologie), c'est cette espèce de métaorganisme planétaire qui s'est constitué par nous, avec nous (et peut-être contre nous), du fait que nous sommes devenus des neurones interconnectés par des réseaux planétaires. Ceux-ci créent une sorte de métaorganisme qu'on a appelé "global brain" ("cerveau planétaire") avec tous les risques que cela comporte. Et donc, ce métasystème en train de se construire crée le cybionte : un organisme hybride à la fois vivant, biologique (nous), technologique (les machines) et électronique (les ordinateurs interconnectés). Le "mental" du cybionte, c'est ce que j'appelle l'introsphère. Parce qu'il y a la biosphère,

Finalement, nous ne pensons pas que le roman soit menacé de disparition. Premièrement, son support, le livre, s'il en venait à se dissiper, étant donné le coût de sa production et des soucis d'ordre environnemental, a déjà bien longtemps préparé sa relève digitale sous le format de « e-book » que toute la panoplie de « smart phones », iPads ou Kindle rend vraiment séduisant (Ce format de livre pourra vraisemblablement augmenter le volume des lecteurs ; on se réjouira de mettre la main sur un bon vieux livre recouvert de poussière dans le cas où l'électricité nous ferait défaut, lors d'un « black out » par exemple). Deuxièmement, même si certains pessimistes affirment que le roman est à bout de souffle, nous pensons au contraire que le ce dernier, en particulier le roman d'anticipation, occupe une place importante dans notre société actuelle. Qu'il ait besoin d'un renouveau « post-humain » n'exclut pas les beaux jours à venir. Les écrivains de cette paralittérature qu'est la *science-fiction* (ainsi que leurs écrits) trouveront, croyons-nous, un regain d'intérêt et auront une mission essentielle à remplir. A l'instar de la communauté scientifique, l'écrivain aide à la vulgarisation des sciences d'aujourd'hui et de demain, et tout comme le scientifique, tente à donner une certaine cohérence à notre univers actuel et futur.

---

ce monde réel autour de nous dont nous sommes les constituants biologiques. Il y a aussi la technosphère, qui est le monde des machines communiquant entre elles, depuis les locomotives jusqu'aux avions en passant par les ordinateurs. Et puis, il y a la noosphère de Teilhard de Chardin : cette vision assez géniale de penser à une autre couche résultant de la communication des esprits et des cerveaux des hommes entre eux par les réseaux de communications. Je pense que nous passons d'une phase extériorisée (biosphère, technosphère, noosphère...) à une phase intériorisée, que j'appelle l'introsphère. » Notons d'ailleurs que Dantec appelle l'androïde de quatrième génération Cybion I<sup>er</sup>. Source : *Les risques de l'infopollution* Un entretien de Sacha Goldman avec Joël de Rosnay. Transversales, Science Culture, Nouvelle série n°1, Mai 2002

<[http://www.cite-sciences.fr/derosnay/articles/Transversales\\_infopollution.html](http://www.cite-sciences.fr/derosnay/articles/Transversales_infopollution.html)>

Comme le confie, Joël de Rosnay, dans une présentation pour TEDx Paris, « en tant que prospectiviste, « je suis obligé de vous dire ce que nous pensons va arriver pour qu'on s'y prépare. »<sup>280</sup>, et quelques mois plus tard à Emilie Cler, pour le magazine *Québec Science*, « je souhaite les [êtres humains] aider à construire solidairement leur avenir, à donner du sens à leur vie. C'est la grande mission d'Universcience<sup>281</sup> [Hebdomadaire WebTV Scientifique]. Il y a trois verbes qui sont inscrits dans nos principes fondamentaux : comprendre, vouloir et aimer. Il faut d'abord aider à comprendre la complexité du monde qui nous entoure. Ensuite, donner envie du futur, parce que, si on n'a pas ce désir d'avenir, on ne peut pas l'anticiper et le créer de façon solidaire et positive. Enfin, faire aimer l'avenir pour qu'on puisse le construire plutôt que le subir. »<sup>282</sup> En outre, nous pensons aussi que le rôle de l'écrivain est primordial en ce sens qu'il fournit non seulement les armes afin de préparer l'homme aux possibilités du futur, mais aussi renoue notre condition avec le passé dont nous savourons nostalgiquement le réconfort.

---

<sup>280</sup> De Rosnay, Joël. *À la découverte du Web 5.0*. TEDx Paris [Document vidéo]. 30 janvier 2010. <<http://www.youtube.com/watch?v=oIixUDub1CM>>

<sup>281</sup> Hebdomadaire WebTV Scientifique <<http://www.universcience.tv/>>

<sup>282</sup> Cler, Emilie. *Demain, le Symbionet*. p.24

## IV. Bibliographie

### *Sources Primaires et Secondaires*

- Amartin-Serin, Annie. *La Création Edifiée : L'Homme fabriqué dans la Littérature*. Paris : Presses Universitaires de France, 1996
- Baudrillard, Jean. *America*. New York: Verso, 1988
- \_\_\_\_\_. *Amérique*. Paris: Editions Grasset, 1986
- \_\_\_\_\_. *Cool Memories 1980-1985*. Paris: Editions Galilée, 1987
- \_\_\_\_\_. *De la Séduction*. Paris: Editions Galilée, 1979
- \_\_\_\_\_. *L'Esprit du Terrorisme*. Paris: Editions Galilée, 2002
- \_\_\_\_\_. *L'Illusion de la Fin ou la Grève des Evénements*. Paris : Galilée, 1992
- \_\_\_\_\_. *La Société de Consommation*. Paris: Editions Denoël, 1970
- \_\_\_\_\_. *Le Miroir de la Production*. Paris: Galilée, 1985
- \_\_\_\_\_. *The Conspiracy of Art*. Los Angeles: Semiotext(e), 2005
- \_\_\_\_\_. *The Consumer Society: Myths and Structures*. Thousand Oaks: Sage Publications, 1998
- \_\_\_\_\_. *The Illusion of the End*. Stanford: Stanford University Press, 1994
- \_\_\_\_\_. *The Intelligence of Evil or the Lucidity Pact*. New York: Berg, 2005
- Bessis, Raphaël. *Dialogue avec Marc Augé : Autour d'une anthropologie de la mondialisation*. Paris : Editions L'Harmattan, 2004
- Biedermann, Hans. *Dictionary of Symbolism: Cultural Icons and the Meanings Behind Them*. New York: Meridian, 1994
- Boulle, Pierre. *La Planète des Singes*. Paris : Edition René Julliard, 1963
- Camus, Albert. *L'Homme Révolté*. Paris : Gallimard, 1951

Chassay, Jean-François et Doré, Kim [responsables]. *La Science par ceux qui ne la font pas*. Figura – Textes et Imaginaires No 5. Québec : UQÀM – Département d'études littéraires, 2001

Clark, Arthur. 2001: *L'Odysée de l'Espace*. Paris: Flammarion, 1974

Clément, Murielle Lucie. *Michel Houellebecq Revisté : L'écriture houellebecquienne*. Paris : L'Harmattan, 2007

Clément, Murielle Lucie et Van Wesemael, Sabine (Etudes réunies par). *Michel Houellebecq sous la Loupe*. Faux Titre 304. Amsterdam : Editions Rodopi, 2007

Cros, Claire. *Ci-Gît Paris [L'Impossibilité d'un Monde]*. Paris : Editions Michalon, 2005

Dantec, Maurice. *Artefact : Machines à Ecrire 1.0*. Paris : Albin Michel, 2007

\_\_\_\_\_. *Cosmos Incorporated*. Paris : Albin Michel, 2005

\_\_\_\_\_. *Dieu porte-t-il des lunettes noires ?* Paris: Flammarion, 2003

\_\_\_\_\_. *Grande Jonction*. Paris : Albin Michel, 2006

\_\_\_\_\_. *Laboratoire de la Catastrophe Générale : Journal Métaphysique et Polémique 2000-2001*. Paris : Gallimard Folio, 2001

\_\_\_\_\_. *Les Racines du mal*. Paris: Gallimard, 1995

\_\_\_\_\_. *Le Théâtre des Opérations : Journal Métaphysique et Polémique 1999*. Paris : Gallimard Folio, 2000

\_\_\_\_\_. *Le Théâtre des Opérations 2002-2006 : American Black Box*. Paris : Albin Michel, 2007

\_\_\_\_\_. *Périphériques*. Paris : Flammarion, 2003

De l'Isle-Adam, Villiers. *L'Eve Future*. Paris : Editions Gallimard Folio Classique, 1993.

Demonpion, Denis. *Houellebecq Non Autorisé : Enquête sur un Phénomène*. Paris : Maren Sell Editeurs, 2005

Derrida, Jacques. *Les Spectres de Marx*. Paris : Editions Galilée, 1993

De Rosnay, Joël. 2020, *Les Scénarios du Futur : Comprendre le Monde qui vient*. Paris : Fayard, 2008

Dinello, Daniel. *Technophobia ! Science Fiction Visions of Posthuman Technology*. Austin: University of Texas Press, 2005

Dufresne, Jacques. *Après l'Homme, le Cyborg ?* Sainte-Foy (Québec) : Editions MultiMondes, 1999

Dyens, Ollivier. *La Condition Inhumaine : Essai sur l'Effroi technologique*. Paris : Flammarion, 2008

Foucault, Michel. *Les Mots et les Choses*. Paris: Editions Gallimard, 1966

Fukuyama, Francis. *The End of History and the Last Man*. New York: The Free Press, 1992

Gibson, William. *Neuromancien*. Paris: Editions La Découverte, 1985

Godin, Christian. *Faut-il réhabiliter l'Utopie ?* Paris : Editions Pleins Feux, 2000

\_\_\_\_\_. *La Fin de l'Humanité*. Seyssel : Editions Champ Vallon, 2003

Gunn, James et Candelaria, Matthew [Editeurs]. *Speculations on Speculation: Theories of Science Fiction*. Lanham: The Scarecrow Press, Inc., 2005

Hayles, Katherine. *How We Became Posthuman: Virtual Bodies in Cybernetics, Literature and Informatics*. Chicago: The University of Chicago Press, 1999

\_\_\_\_\_. *Chaos Bound: Orderly Disorder in Contemporary Literature and Science*. Ithaca: Cornell University Press, 1990

Hervé, Christian et Rozenberg, Jacques [Directeurs]. *Vers la Fin de l'Homme ?* Bruxelles : Editions De Boek Université, 2006

Houellebecq, Michel. *Extension du Domaine de la Lutte*. Paris : Editions Maurice Nadeau, 1994

\_\_\_\_\_. *H.P. Lovecraft : Contre le Monde, Contre la Vie*. Paris : Editions du Rocher, 1999

\_\_\_\_\_. *Interventions*. Paris : Flammarion, 1998

\_\_\_\_\_. *La Possibilité d'une Île*. Paris : Fayard, 2005

\_\_\_\_\_. *La Carte et le Territoire*. Paris : Flammarion, 2010

\_\_\_\_\_. *Les Particules Élémentaires*. Paris: Flammarion, 1998

\_\_\_\_\_. *Poésies*. Paris : Editions J'ai Lu, 2001

\_\_\_\_\_. *Rester Vivant*. Paris : Flammarion, 1997

Hougron, Alexandre. *Science-fiction et Société*. Paris : Presses Universitaires de France, 2000

Hoyles, John. *The Literary Underground: Writers and the Totalitarian Experience, 1900-1950*. Hertfordshire: Harvester Wheatleaf, 1991

Huxley, Aldous. *Le Meilleur des Mondes*. Paris: Plon, 1971.

Korzybski, Alfred. *Une Carte n'est pas le Territoire*. Paris : Editions de l'Eclat, 1998

\_\_\_\_\_. *Science and Sanity: An Introduction to Non-Aristotelian Systems and General Semantics*. International non-Aristotelian Library. Lakeville, Conn: International Non-Aristotelian Library Pub. Co.; distributed by Institute of General Semantics, 1995. [5<sup>th</sup> Edition]

Labarrière, Jean-Louis. *La Condition animale : Etudes sur Aristote et les Stoïciens*. Louvain-la-Neuve: Editions Peeters, 2005

Labat, Stéphane. *La Poésie de l'Extase et le Pouvoir chamanique du Langage*. Paris : Maisonneuve et Larose, 1997

Lipovetsky, Gilles. *L'Ere du Vide: Essais sur l'Individualisme Contemporain*. Paris : Editions Gallimard, 1983

Mallarmé, Stéphane. *Un Coup de Dés Jamais n'abolira le Hasard*. Paris : La Nouvelle Revue Française, 1914

Mary, Luc. *Le Mythe de la Fin du Monde : De l'Antiquité à 2012*. Paris : Editions Trajectoire.

Mayer-Schönenberg, Viktor. *Delete: The Virtue of Forgetting in the Digital Age*. Princeton: Princeton University Press, 2009

Orwell, George. *1984*. Paris: Editions Gallimard, 1950

Pegg, Nicholas. *The Complete David Bowie*. Richmond, UK : Reynolds & Hearn Ltd., 2004

- Reynaud, Elisabeth. *Le Sang de l'Écriture*. Paris : Editions du Rocher, 2002
- Rosny Aîné, J.-H. *La Mort de la Terre*. Paris : Plon, 1912
- Rufin, Jean-Christophe. *Globalia*. Paris : Editions Gallimard, 2004
- Sadoul, Jacques. *Histoire de la Science-fiction moderne (1911-1971)*. Paris : Albin Michel, 1973
- \_\_\_\_\_. *Une Histoire de la Science-fiction – 1 : 1901-1937 Les Premiers Maîtres*. Paris : Flammarion, 2000
- \_\_\_\_\_. *Une Histoire de la Science-fiction – 5 : 1950-2000 La Science-fiction française*. Paris : Flammarion, 2001
- Silverberg, Robert. *Reflections and Refractions: Thoughts on Science-fiction, Science and other Matters*. Grass Valley: Underwood Books, 1997
- Toffoletti, Kim. *Cyborgs and Barbie Dolls: feminism, popular culture and the posthuman body*. New York: I.B. Tauris, 2007
- Van Wesemael, Sabine. *Michel Houellebecq*. CRIN 43. Nimègue: Editions Rodopi, 2004

### ***Articles, Entrevues & autres Média***

- Ardisson, Thierry. *Tout le Monde en Parle* [Programme Télévisé], France2, diffusion : 17 janvier 2004
- Angenot, Marc, *Qu'est-ce la paralittérature ?* Etudes Littéraires, Vol. 7, n° 1, 1974, pp. 9-22. < <http://id.erudit.org/iderudit/500305ar>>
- Aujourd'hui, c'est déjà le futur* [dossier].TGV Magazine. Numéro 104. pp.36-42
- Avajon, François-Xavier. *Houellebecq, témoin de la sélection sexuelle*. Ring: Article 5114. < <http://www.surlering.com/article/article.php/article/houellebecq-temoin-de-la-selection-sexuelle-5114>>
- Buzay, Emmanuel. *Le propre de l'humain et ses limites au regard du « livre » dans quelques romans d'anticipation francophones contemporains*. Cornell University : Sans Papier, Août 2008

Berger, James. *Falling Towers and Postmodern Wild Children: Oliver Sachs, Don DeLillo and Turns against Language*. PMLA, Vol. 120, No. 2 (Mar., 2005), pp. 341-361

Chanda, Tirthankar. *Le Roman français est-il en déclin ?* Label France (Le Magazine International de l'Actualité Française). Numéro 68. 4<sup>ème</sup> Semestre 2007. pp.44-45

Clément, Marie Lucie. *Michel Houellebecq se confie*. Ring, 17 février 2010  
<<http://www.surlering.com/article/article.php/article/michel-houellebecq-se-confie>>

Cler, Emilie. *Demain, le Symbionet*. Entrevue : Joël de Rosnay. *Québec Science*. Mars 2011. pp.22-24

Coutagne, Marie-Jeanne. *L'Eternel Féminin chez Teilhard ou l'Anti-Parsifal*. Aix-en-Provence : Fondation Teilhard de Chardin, Août 2004

Dantec, Maurice. *De la Robotisation de l'Homme et de l'Hominisation des Machines* <<http://www.mauricedantec.com/article/article.php/article/robotnicks>>

Dantec, Maurice. *La Littérature ou la Mort* (In Spiritu Sancto et Igni). Conférence à La Cigale, 10 septembre 2005.  
<[www.surlering.com/article/article.php/article/la-litterature-ou-la-mort-4992](http://www.surlering.com/article/article.php/article/la-litterature-ou-la-mort-4992)>

Dantec, Maurice. *Turbo-réaction : voici l'homme*. in revue *Egards*. Numéro VIII - Été 2005  
<<http://www.mauricedantec.com/article/article.php/article/turbo-reaction-voici-l-homme>>

De Viry, Marin. *Apologie de l'Action lente : Entretien avec Michel Houellebecq*. La Revue des Deux Mondes : Ring, 14 avril 2010  
<<http://www.surlering.com/article/article.php/article/entretien-houellebecq>>

Domingo, Andreu. *"Demodystopias": Prospects of Demographic Hell*. Population and Development Review, Vol. 34, No. 4 (Dec., 2008), pp. 725-745

Dos Santos, Pierre. *Le prophétisme littéraire chez Michel Houellebecq et Maurice G. Dantec*. Ring, 26 octobre 2010.  
<<http://www.surlering.com/article/article.php/article/le-prophetisme-litteraire-chez-michel-houellebecq-et-maurice-g-dantec>>

Evans, Arthur. *The "New" Jules Verne*. in *Science Fiction Studies*. Vol. 22, No. 1, March 1995, pp. 35-46

Garcin, Jérôme. *Je suis un prophète amateur : Entretien avec Michel Houellebecq*. Le Nouvel Observateur, 25 Août 2005. <  
[www.houellebecq.info/presse/205\\_garcin.doc](http://www.houellebecq.info/presse/205_garcin.doc)>

*Grand Entretien filmé avec Michel Houellebecq* par Marin de Viry. Ring, 8 septembre 2010. <  
<http://www.surlering.com/article/article.php/article/grand-entretien-filme-avec-michel-houellebecq>>

Granger Remy, Maud. *Le Roman Post-humain*. Thèse de Doctorat. University of New York: Department of French, Septembre 2006

Hoerner, Jean-Michel. *Vers la « Post-humanité » ? Conférences Perspectives - Quel avenir pour l'Homme ?* Université de Perpignan, 18 octobre 2000

Hunnewell, Susannah. *Michel Houellebecq, The Art of Fiction No. 206*. Entretien. in *The Paris Review*. Fall 2010. No. 194  
 <<http://www.theparisreview.org/interviews/6040/the-art-of-fiction-no-206-michel-houellebecq>>

Fukuyama, Francis, *La Chute d'America, Inc*. Paris: Le Monde, 10 septembre 2008

\_\_\_\_\_. *Technologie, L'homme Superflu ?* Le Monde des Débats, No 15, Juin 2000

Herland, Michel. *Politique Fiction : Globalia de Jean-Christophe Rufin*. in Mondes Francophones. 4 septembre 2008  
 <<http://mondesfrancophones.com/espaces/politiques/politique-fiction-globalia-de-jean-christophe-rufin/>>

*Iggy Pop et Michel Houellebecq : rencontre*. Les Inrockuptibles, 27 juillet 2009  
 <[http://www.lesinrocks.com/actualite/actu-article/t/39726/date/2009-07-27/article/iggy-pop-et-michel-houellebecq-rencontre-1/?tx\\_ttnews\[sViewPointer\]=1&cHash=999a6565d95db9ee25dae95b8d35651d](http://www.lesinrocks.com/actualite/actu-article/t/39726/date/2009-07-27/article/iggy-pop-et-michel-houellebecq-rencontre-1/?tx_ttnews[sViewPointer]=1&cHash=999a6565d95db9ee25dae95b8d35651d)>

*Jean-Christophe Rufin, la tête ailleurs* [Portrait] in L'Express : Lire, 1 Février 2004. <[http://www.lexpress.fr/culture/livre/jean-christophe-rufin-la-tete-ailleurs\\_808792.html](http://www.lexpress.fr/culture/livre/jean-christophe-rufin-la-tete-ailleurs_808792.html)>

Lagrange, Pierre. *Le Complot : Entretien avec Maurice Dantec*. in *Noirs Complots*. Paris : Les Belles Lettres, 2003

*La littérature DÉCHIRE l'espace public : 300 questions à Maurice G. Dantec*, La Rédaction de Ring. Décembre 2009.

<<http://www.surlering.com/article/article.php/article/300-questions-a-maurice-g-dantec-edition-litteratures-5333>>

*La possibilité d'une île*. Adapté et réalisé par Michel Houellebecq. Paris : Bac vidéo, 2009. 1 DVD. 1 h 26 min

Lehmann, Serge (entretien), *La Nouveauté, c'est peut-être l'impression que l'apocalypse a déjà commencé*. Le Monde, 1<sup>er</sup> octobre 2010.

Lenoir, Timothy. *Makeover: Writing the Body into the Posthuman Technoscape. Part One: Embracing the Posthuman*. John Hopkins University Press. in *Configurations*, Volume 10, Number 2, Spring 2002, pp. 203-220

*Marc Augé : L'histoire s'accélère, les non-lieux se multiplient* [Entretien]. Philosophie Magazine, n°43, Octobre 2010. <<http://www.philomag.com/article,entretien,marc-auge-l-histoire-s-accelere-les-non-lieux-se-multiplient,1286.php>>

*Maurice G. Dantec, Le Nouveau Croisé (Bonnes Feuilles)*. Le Figaro Magazine. 20 Novembre 2010

*Maurice Dantec : Ne Pas Subir* [Entretien]. in *Prism*. No2. Paris: Prism Escape. <<http://www.prism-escape.com>>

Michelson, Annette. *On the Eve of the Future: The Reasonable Facsimile and the Philosophical Toy*. The MIT Press. October, Vol. 29 (Summer, 1984), pp. 3-20

Millet, Claude. *La Mort de la terre de Rosny Aîné*. Epistémocritique (SubStance Inc.) VOL. V - Automne 2009

Moraru, Christian. *Globalia*. [Book Review]. in *Utopian Studies* Volume: 17. Issue: 1. Society for Utopian Studies, 2006

More, Max. *Principes extropiens 3.0*, <<http://editions-hache.com/essais/pdf/more1.pdf>>

Neale, Marc [Director]. *No Maps for These Territories: on the road with William Gibson*. DVD. USA: Marc Neale Productions, 2000

Noël, Olivier. *La Possibilité d'une Île*. Ring : Article 5057, 19 juin 2006. <<http://www.surlering.com/article/article.php/article/houellebecq-il-les-a-tous-niques->>>

Petit, Philippe. *Un lyrique au pays des Cyborgs*. in Marianne Magazine, 16 au 22 février 2008. p.72

Pelosato, Alain. *Interview de Maurice Dantec accordée à Science-fiction Magazine*. Science-fiction Magazine. Décembre 2006  
<<http://www.mauricedantec.com/article/article.php/article/interview-science-fiction-magazine>>

Posthumus, Stéphanie. *L'exception écologiste française : 'Globalia' de Jean-Christophe Rufin*. Contemporary French & Francophone Studies. 12.14, 2008. pp. 445-453.

*Rencontre avec Jean-Christophe Rufin, à l'occasion de la parution de Globalia*, Gallimard, 2002. <<http://www.gallimard.fr/catalog/entretiens/01050269.htm>>

Rieger, Abu Bakr. *Cologne: A Visit to Globalia* (LitCologne). Globalia Magazine. 24 mars 2005

Sauret, Marie-Jean. *La Possibilité d'une Psychanalyse : La Solution Houellebecq*. Psychanalyse, n ° 7, 2006

SF-TH Inc [Publishers]. *Unjustly Neglected Works of Science-Fiction*. Science Fiction Studies, Vol. 20, No. 3 (Nov., 1993), pp. 422-432

Wall-Romana, Christophe. *Mallarmé's Cinpoetics: The Poem Uncoiled by the Cinématographe, 1893-98*. PMLA, Vol. 120, No. 1, Special Topic: On Poetry (Jan., 2005), pp. 128-147

White, Hayden V. *Foucault Decoded: Notes from Underground*. Wesleyan University: Blackwell Publishings. History and Theory, Vol. 12, No. 1 (1973), pp. 23-54